




3 1761 08157349 5









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A TRAVERS L'AFRIQUE





Photo Watéry.

LE COLONEL BARATIER.

COLONEL BARATIER

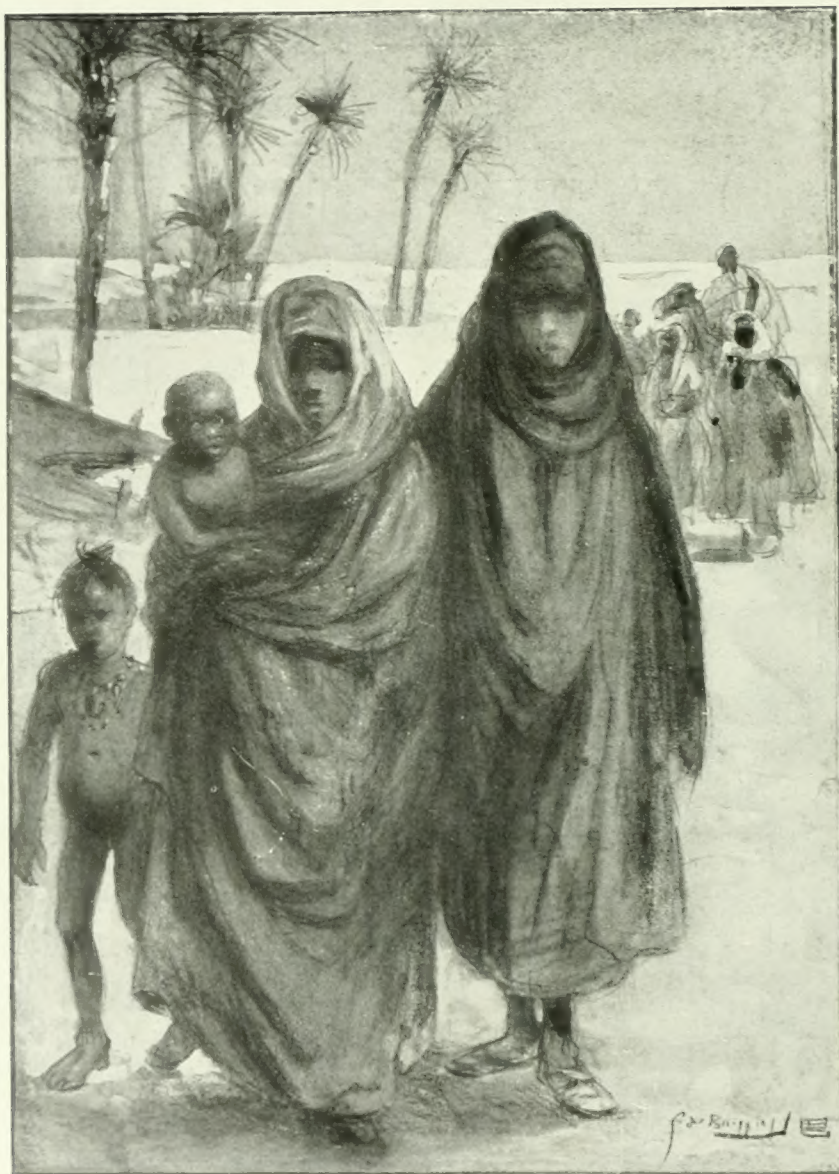
A TRAVERS
L'AFRIQUE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustré d'après les dessins de
Gaston de BURGGRAFF
photographies, cartes et croquis de l'auteur.

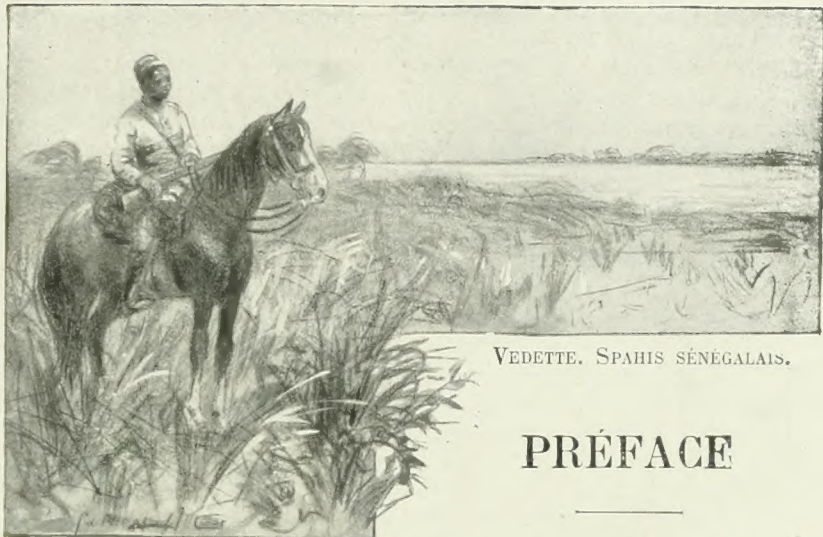


PARIS
ARTHÈME FAYARD & C^{ie}, Editeurs
20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 20



DT
195
DEC 7 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

FEMMES MAURES.



VEDETTE. SPAHIS SÉNÉGALAIS.

PRÉFACE

Sur le Nil, entre Khartoum et Fachoda, un officier anglais me dit un jour : « Si l'Angleterre avait les soldats et les officiers que possède la France, toute l'Afrique lui appartiendrait depuis longtemps. »

Cette phrase n'était pas une banale consolation jetée aux vaincus que nous étions ; je ne pouvais douter de la sincérité de l'accent avec lequel elle était prononcée.

En recueillant cet hommage adressé à nos troupes de l'armée coloniale, la vision des actes héroïques accomplis par nos braves Soudanais, et par ceux qui les commandaient, passa devant mes yeux. Je pensais : Que connaît-on de ces actes héroïques ? Nul ne sait le nom de tant d'officiers, de tant de tirailleurs ou de spahis, qui tombèrent après des prodiges de valeur au cours de conquêtes accomplies silencieusement, presque en cachette, afin de ne pas émouvoir l'opinion toujours prompte à s'alarmer, toujours portée à demander des résultats immédiats sans vouloir regarder le but poursuivi.

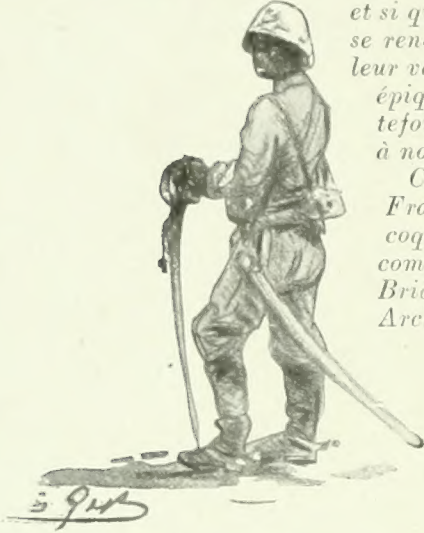
Nous-mêmes qui avons été acteurs, nous connaissons seulement quelques faits, les plus remarquables, ou ceux auxquels nous avons été mêlés, bien peu de chose dans cette histoire du Soudan et de la moitié de l'Afrique. Pour écrire ce Livre d'Or, il faudrait les mémoires de tous ceux qui ont guidé nos tirailleurs du Sénégal au Nil, depuis l'adherbe jusqu'à nos jours.

Ces réflexions me reviennent aujourd'hui, au moment d'écrire de simples sou-



TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS.

venirs qui ne constitueront même pas une partie de ce Livre d'Or. A de pareils exploits, la plume d'un d'Esparbès serait nécessaire. On ne trouvera dans ces récits que des notes, des impressions cueillies au jour le jour sur les hommes ou sur les pays; et si quelques exemples de courage, de dévouement se rencontrent sur ma route, je les donnerai dans leur vérité avec le regret de ne pas avoir le souffle épique dont ils seraient dignes. Ils suffiront toutefois, je l'espère, à justifier l'hommage rendu à nos coloniaux par un officier anglais.



SPAHIS SÉNÉGALAIS.

Celui-là savait ce que beaucoup ignorent en France : qu'en grattant le sable du Soudan, le coq gaulois en avait fait sortir des soldats incomparables, et qu'à l'École des Faidherbe, des Brière de l'Isle, des Borgnis-Desbordes, des Archinard, s'étaient formés des hommes.

Les détracteurs de tout ce qui touche aux colonies et à l'armée me diront ironiquement « qu'on a toujours les premiers soldats du monde ! » Je leur répondrai : Il y a un critérium qui permet de juger la valeur d'un soldat, c'est la façon dont il sait mourir. Là-bas on apprend à mourir; là-bas la vie conserve au métier militaire son caractère de « métier d'action », les événements ne lui per-

mettent pas de devenir un « métier de routine »; là-bas on se fait une âme, et c'est avec l'âme qu'on gagne les batailles.

Disciples de Voltaire qui regretteriez comme lui « de voir deux nations civilisées en guerre pour quelques arpents de neige au Canada »; disciples de Bernardin de Saint-Pierre qui croiriez « servir la patrie en empêchant un seul homme d'en sortir »; disciples de Montesquieu pour qui « l'effet ordinaire des colonies est d'affaiblir le pays »; regardez le Soudan, cette colonie jalonnée par des tombes, suivant votre expression; ce sont ces tombes qui nous ont faits plus grands et plus forts. Qu'importent des tombes, si, comme le dit M. de Vogüé : « il y a désormais, du Congo à la Chine, un vaste trésor humain d'intelligence, de dévouement, de résolution, où la France pourra puiser pour tous ses besoins ». Qu'importent des tombes, si on trouve en Afrique « une réserve de serviteurs préparés aux plus difficiles, aux plus grandes tâches ».

Je connais l'objection : les guerres coloniales n'ont aucun rapport avec les campagnes européennes.

Il est des qualités essentielles propres à toutes les guerres et qui s'acquièrent par le fait seul d'être aux colonies. Un simple officier de peloton dans un poste isolé, n'est plus un lieutenant, il est un chef; il est celui que le pays a envoyé au loin pour y développer son influence, pour y soutenir l'honneur du Drapeau; il a toujours devant les yeux la part d'honneur national à lui confiée, il est conscient de la responsabilité qui lui incombe, il comprend ce qu'est le

de voir d'un chef, devoir fait de décision, d'abnégation, de sacrifice. Il apprend à commander, il apprend à mourir.

A ceux qui refusent aux colonies d'être une terre où se préparent des « âmes » et affectent de n'y trouver qu'un terrain de concours pour le grade ou la croix; à ceux qui nient l'utilité du sacrifice; à ceux aussi qui doutent de la permanence en l'armée des vieilles vertus de la race, je dédie le récit des actes d'héroïsme que renferme ce livre; et je mets en tête, comme exemple pour tous, la mort de mon ami le lieutenant de Chevigné.





GUERRIER TARGUI.



LA MORT D'UN HÉROS

Au fort Bonnier le clairon sonne le réveil ; à l'autre bout de la ville, du fort Hugueny, comme un écho, la trompette répond.

L'Orient cendre s'argente, les minarets des trois mosquées : Djen-Djeri-Ber, Sankoré et Sidi-Yaya, sortent de l'ombre ; les maisons cubiques écrasées, aplaties dans l'obscurité, se redressent ; un filet de lumière borde le contour des terrasses ; une lueur indécise glisse le long des murs, pénètre dans les rues, fait briller les clous et les ferrures, ornements des portes... Tombouctou s'éveille. Et pendant que les marabouts, devant le soleil levant, rappellent au peuple prosterné la grandeur d'Allah, sur le fort Bonnier monte le drapeau de la France.

A ce moment une compagnie de tirailleurs et deux pelotons de spahis sortent de la ville, défilent au pied du pavillon tricolore et le saluent : *Mortui te salutant!*

Combien reviendront de ceux qui partent ainsi à la recherche du rezzou de Touaregs signalé dans l'Est, au bord du Niger ? Les Touaregs ! guerriers légendaires, invisibles et toujours présents, survenant au galop de leurs chevaux ou de leurs méhara, tels une trombe de sable soulevée par le vent, ouragan qui passe, renverse tout et s'évanouit à l'horizon en fumée. Les Touaregs ! hommes voilés du désert, dont le litham (1) ajoute un mystère à celui de leur retraite.

A leur poursuite le détachement s'élançe. Il oblique vers le Sud pour rejoindre le fleuve et chercher sa route à travers la prairie



LIEUTENANT DE CHEVIGNÉ.

(1) Voile noir qui couvre le visage des Touaregs et ne laisse voir que les yeux et le nez.

marécageuse due aux inondations annuelles; il s'écarte du désert, laissant à plusieurs kilomètres, dans le Nord, cette mer aux lames de sable, ces dunes tourmentées propices aux embuscades. Vapeurs bleues des tirailleurs, vestes rouges des spahis s'éloignent dans la plaine; sur l'herbe la marche des hommes, le mouvement des chevaux jettent, au hasard des reflets du soleil, l'éclair d'un sabre ou d'une baïonnette.

Les cavaliers qui forment l'avant-garde ont pris le galop pour gagner leur distance. Derrière eux, Tombouctou va disparaître; ses contours dentelés se noient dans un rayonnement d'or, le drapeau français n'est plus qu'un point, la silhouette de la ville s'amincit, s'étire, tout se confond, tout s'efface; partout la prairie s'étend comme une nappe verte coupée d'îlots sablonneux, trouée de larges marais; et dans la fixité radieuse du ciel, cette étendue flambée de clartés, mais immobile et sans ombres, paraît une solitude morne, presque sombre.

Aux côtés du lieutenant de Chevigné qui commande les spahis, marche le lieutenant de Latour, le chef du 2^e peloton.

Le soleil de midi répand une impression d'écrasement; les chevaux ont la tête basse, les cavaliers ferment les yeux, aveuglés par une brume ardente; dans l'universelle torpeur qui saisit la nature, les voix semblent étouffées, le tintement des étriers ou des sabres assourdi, c'est à peine si le cri d'un aigle-pêcheur, au-dessus du Niger, parvient à déchirer l'air de sa note stridente, prolongée, lamentable.

La colonne avance toujours. Bientôt les ombres se dessinent sur le sol, elles s'allongent; le soleil décline; l'herbe prend une teinte plus foncée; le couchant s'irradie de lueurs orangées, il est temps de songer au bivouac.

Au flanc d'une petite dune de sable, couronnée de palmiers nains aux éventails aigus, les faisceaux sont formés; les chevaux attachés à la corde secouent la musette remplie de mil; indigènes et Européens mangent leur ration d'endaubage; il n'est pas permis d'allumer de feux dont la fumée décèlerait la présence de la troupe à l'ennemi.

La prairie s'assombrit de plus en plus, le ciel se décolore, un léger brouillard monte du fleuve, la nuit tombe.

Tirailleurs et spahis s'endorment, les mains posées sur leurs fusils et leurs carabines.

A l'extrémité de la dune un homme veille, debout, l'arme au pied, tourné vers le Nord-Est; il scrute la plaine du regard. Le lieutenant de Chevigné s'approche de lui :

— Attention, Samba! Ecoute surtout. Les Touaregs glissent comme des serpents.

Sans tourner la tête, la sentinelle répond par le claquement de langue habituel aux noirs : elle a compris.

L'officier reste un instant immobile; ses yeux cherchent à percer les ténèbres, mais seules les mares grossies par les premières pluies de la saison reflètent la lueur des étoiles qui brillent au milieu des roseaux.

Comment se garder dans cette plaine ? Dans le désert on trouve des acacias rachitiques ou des mimosas rabougris pour former la zeriba, le retranchement fait de branches emmêlées, hérissées d'épines et d'aiguillons. Ici nulle autre protection que celle de l'obscurité !

Revenu près de ses hommes allongés sur le sable devant la ligne



TOMBOUCTOU.

des chevaux, le lieutenant les contemple et songe à sa responsabilité. Il vient de recevoir l'ordre de partir le lendemain matin en avant des tirailleurs qui attendront au campement son retour. Pourra-t-il, avec quarante spahis, dans un pays pareil, découvrir l'ennemi sans être surpris lui-même ? Sa mission est aventurée ! On lui dit bien d'éviter le combat. Mais on lui prescrit aussi de renseigner nettement sur la force, la composition et l'emplacement du rezzou. Renseigner nettement implique l'obligation d'aller jusqu'au combat. Si seulement les tirailleurs le suivaient à distance pour lui servir de repli ! On lui donne huit heures pour accomplir sa reconnaissance, et en huit heures, avec des chevaux, il fera du chemin ! S'il s'engage, il y a bien des chances pour que ce soit à près d'une étape de son infanterie ! Enfin, c'est un ordre, il n'a pas à le discuter.

Au moment de s'étendre à côté du lieutenant de Latour endormi, il entend un roulement lointain. Il se penche, prêt à donner l'alarme ; mais subitement il se ravise ; le bruit qui l'inquiète se produit au Sud ; le danger n'est pas dans cette direction.

Le maréchal des logis Matar-Gaye s'est soulevé ; il écoute et se recouche en riant :

— Ça, mon lieutenant, c'est des sauvages qui se marient.

En effet, le son du tam-tam vient du village de Kagha, sur l'autre rive du fleuve. Le grondement du tambour continue, un peu sourd d'abord, par saccades, par à-coups; bientôt plus vif, plus pressant, plus éclatant, couvrant sans doute les plaintes de l'épousée; puis la cadence s'accroît, le rythme se précipite, ce n'est plus qu'un roulement, un chant de triomphe... et le silence tombe brusquement. Le tam-tam, lassé, s'est endormi.

L'officier rêve : sur sa route de mort il salue la vie. La vie! qui dans ce village poursuit son cours et le suspendra peut-être demain pour lui, pour ses compagnons. L'énigme de ce lendemain l'opprime; le silence lui paraît angoissant, l'obscurité opaque. Il songe à la France, à ceux qu'il a quittés... Les reverra-t-il jamais?

La France! A ce mot surgit la vision de ce qu'il est venu chercher si loin : un but à son énergie, un peu de gloire pour son pays!

Et ses yeux s'illuminent, la nuit qui l'enveloppait s'éclaircit. Il voit le ciel étinceler, les étoiles palpiter, le Niger couler plus clair entre ses berges noyées d'ombre; le silence se transforme, il le sent léger, subtil; il lui semble que des ondes passent dans l'immobilité de la nature, que l'âme de toutes choses se dégage; son âme elle-même devient plus libre.

Il sourit, s'étend à son tour, et des lucurs, des flammes, des orbes rayonnantes resplendent en son rêve : le jour qui va se lever ne peut être qu'un jour de gloire.

Le biverne s'éveille, des traînées de vapeur flottent au ras de la prairie humide; les chevaux sellés, gaiement les spahis se mettent en marche. Peu à peu, le soleil monte, les brouillards s'efflochent, se dissolvent, l'air s'échauffe et s'élève au-dessus du sol, tremblant, frémissant, comme autour d'une chaudière.

Sur le flanc de la colonne, les vestes rouges d'une patrouille apparaissent puis s'enfoncent dans les roseaux d'un marais, mais les chéchias restent visibles et fleurissent la pointe des herbes.

Il est midi. En passant en face du village de Serery, le lieutenant essaie d'obtenir des renseignements sur le rezzou qu'il poursuit; toutes ses interrogations demeurent sans réponse; les indigènes, d'accord avec les Touaregs, ou terrorisés par eux, ne veulent pas parler. Et les pelotons reprennent leur route, zigzaguant à travers les mares; parfois ils les longent de trop près; les chevaux s'y enfoncent et sortent en bondissant de la fondrière.

Mauvais terrain de charge, pense le chef du détachement.

A ce moment, au Nord, le brigadier Maressat, commandant la patrouille de flanc, s'arrête au sommet d'un tertre et fait signe.

D'un temps de galop, le lieutenant de Chevigné le rejoint, accompagné du lieutenant de Latour. Tous deux gravissent le monticule de sable parsemé de palmiers nains, couvert de touffes de drinn qu'une brise imperceptible agite comme des chevelures. Au pied de la dune s'étend une zone marécageuse prolongée dans l'Ouest par une suite de mares; au delà du terrain d'inondation, le désert apparaît au Nord, à moins d'un kilomètre, un buisson d'acacias ferme l'horizon.

Le brigadier indique la ligne obscure du buisson :

-- Mon lieutenant, le long des arbustes, des ombres glissent.

L'officier regarde. Une colonne, défile de chenilles noires, s'écoule; abritée par les bois, on la voit à peine.

— De Latour, dit-il, sans quitter des yeux le mouvement des Touaregs, les deux pelotons en bataille au pied de la dune. Au galop!

Le bruit d'un torrent qui roule, un cliquetis d'armes, un commandement : « Halte! » des chevaux qui s'ébrouent. Les spahis sont là.

Les chenilles noires se sont détachées du bois : le terrain s'anime; une masse épaisse approche en rampant.

— Combat à pied, ordonne de Chevigné. A huit cents mètres, commencez le feu!

Les coups de fusil éclatent, espacés d'abord, puis de plus en plus pressés. Les chenilles avancent toujours; grouillement, remous sur-



LE BRIGADIER INDOU ET LA LIGNE OMBREUSE DE L'ISSON.

monté d'un hérissément de lances enveloppées de lumière. A présent on distingue le voile noir qui cache le visage des Touaregs. A l'Est et à l'Ouest, des cavaliers surgissent; ils ont dépassé la ligne d'ombre du buisson d'acacias, leurs silhouettes se découpent sur le fond du désert qui se dégrade en teinte grisâtre; ils s'étendent au galop de chaque côté de leur infanterie, tels deux bras prêts à se refermer sur les spahis.

Encore quelques minutes et l'on devra reculer.

— Feu rapide!

Déjà la horde sombre recouvre les dunes, submerge la prairie, roule comme une vague, les zagaies dressées, semblables à une crête d'écume. Le flot monte, monte sans cesse, s'échappe du bois, sort de terre, tombe du ciel, et sur la plaine éclairée par le grand soleil s'étale ainsi que l'ombre gigantesque d'un nuage.

— En retraite, ordonne de Chevigné. A cheval!

Il faut revenir vers le Sud, du côté du fleuve : le terrain sera meilleur s'il est nécessaire de charger.

Un hurlement de triomphe salue ce mouvement ; des milliers de bras agitent les lances au-dessus des têtes ; en même temps, sort d'un pli de terrain qui le masquait le dernier groupe des fantassins touaregs monté sur des chameaux, et cette réserve se précipite à la suite de sa cavalerie sur les spahis en retraite.

Les deux pelotons ont pris position face à l'Est, la droite couverte par le fleuve, la gauche par des marécages.

Les cavaliers ennemis arrivent au galop, brandissent leurs armes, le couteau fixé au bras gauche, la croix formée par le manche contre le poignet ; la croix que chaque Targui porte à son poignet, symbole peut-être de l'ancienne religion de ses pères, avec laquelle il frappe aujourd'hui l'infidèle, le chrétien :

Les carabines sont impuissantes à arrêter cet élan ; il ne reste qu'à prendre la fuite.

Au moment où de Chevigné va commander demi-tour, le maréchal des logis Salles lui signale un essaim de cavaliers qui tournent leur gauche. La retraite est coupée ! Ils sont cernés ! Des deux côtés ils seront un contre dix !

Le lieutenant n'hésite pas à mourir pour mourir, ils ne mourront pas en ayant l'air de fuir ! Du reste, pourraient-ils combattre ceux qui les tournent et sont encore loin, en ayant à dos ceux dont l'attaque vient de l'Est ? Ces derniers sont trop près. A eux d'abord ! Ensuite... ensuite la mort ! Et la voix ferme :

— De Latour, chargez avec votre peloton !

Puis se tournant vers le maréchal des logis de Libran :

— Prenez huit hommes, vous ne chargerez qu'après moi, à la dernière extrémité.

Déjà de Latour a crié : « Chargez ! »

Les spahis bondissent, les éperons au ventre de leurs chevaux ; à leurs cris de guerre répondent des rugissements. Les poitrails se élcquent, l'élan fou des cavaliers rouges brise la muraille des cavaliers noirs, puis le rang se tord, se disloque ; les sabres se lèvent, s'abaissent, heurtent les lances ; des éclairs jaillissent ; les chevaux se cabrent sous les coups des mors : hennissements, bruit de fer, haleines oppressées, spasmes d'agonie ; tourbillon dans lequel les vareuses ééclatées noyées apparaissent, semblables à des taches de sang ; une à une les taches rouges s'effacent ; elles ne sont plus que des îlots perdus dans la marée qui les engloutit.

Une deuxième fois retentit le cri terrible : « Chargez ! »

Avec son peloton, de Chevigné s'élançe et crève la mêlée hurlante. Sa haute taille domine le combat ; il veut rejoindre son ami ; il ne le voit plus ; du moins, il le vengera !

Sous le choc irrésistible, les rangs des Touaregs ébranlés par la première attaque se sont ouverts ; mais leur infanterie vient d'arriver, elle saute à bas des chameaux et se rue sur les spahis. Ce n'est plus un contre dix, c'est un contre vingt qu'il faut lutter.

Les hurlements de rage étouffent le râle des poitrines, les plaintes rauques des mourants ; les sabres tournoient dans un éélaboussément

de sang et jettent une clarté livide ; les Touaregs blessés se redressent et, le poignard au poing, coupent les jarrets des chevaux, se cramponnent aux jambes des cavaliers, se hissent jusqu'à eux pour frapper.

Culbutés, hâchés, déchiquetés, les spahis s'effondrent, écrasés sous le nombre. Une lance traverse de part en part de Chevigné ; il chancelle. Un dernier effort ! Ses genoux étreignent la selle,



MORT DU LIEUTENANT DE CHEVIGNÉ.

mais ses yeux se troublent : il pare, il frappe, immergé dans un chaos de faces bestiales aux regards de haine, au rictus de démon : vision d'enfer au milieu de laquelle il va succomber. En vain, le brigadier Amady-Bocar, qui ne l'a pas quitté, lui fait un rempart de son corps.

Alors, une troisième fois, le cri : « Chargez ! » retentit. Cri de désespoir, cri de mort.

Ce sont les huit derniers spahis qui vont, avec le maréchal des logis de Libran, entourer leur chef.

Cinq tombent; mais la trouée qu'ils ont faite permet au lieutenant de se dégager, de rallier ce qui reste des deux pelotons et de tenter la retraite, la fuite. Comme un sanglier dans le sursaut suprême secoue la meute qui le recouvre, les survivants, surhumains, s'arrachent à la horde sauvage.

Ils ne sont plus que quatorze!

Une seconde d'hésitation a suspendu l'attaque, une seconde d'admiration peut-être, car les Touaregs sont des guerriers.

De tous côtés errent des chevaux affolés, le poitrail ouvert, trébuchant sur des cadavres; ici gît un spahi, la poitrine trouée, les bras en croix, les yeux vers le ciel; là, un Targui, le crâne entaillé, le visage caché par le litham devenu rouge.

Les cavaliers ennemis se sont reformés; ils évitent d'aborder ceux qu'ils croient à leur merci, ils les suivent au galop, les harcèlent, les entourent et jettent leurs zagaies de loin.

Pour sauver les débris de ses pelotons, de Chevigné dompte la mort; deux lances l'atteignent de nouveau dans les côtes, et successivement un homme tombe, puis un autre, trois sont blessés; de Libran, la tempe fendue, est aveuglé par le sang.

Ils ne sont plus que douze!

A bout de forces, de Chevigné, soutenu par le brigadier Amady-Bocou, regarde vers le Nord; les Touaregs, qui, au début de la charge, exécutaient un mouvement tournant dans cette direction, ont disparu; ils ont probablement rallié la masse des combattants pendant la mêlée. Du côté de Tombouctou, la route est libre, et les tirailleurs, soutien de la reconnaissance, sont à moins d'une étape. Le salut est là pour ceux qui peuvent encore galoper et s'enfuir. C'est lui, le chef, qui retarde la marche; pour lui les derniers braves se sacrifient. Son devoir est de les sauver!

Epuisé, il affermit sa voix:

— Maréchal des logis, je vous donne l'ordre de fuir. Je vais mourir, laissez-moi là. Vous, tous, au galop!

Le maréchal des logis fait un geste de dénégation:

— Si j'étais capable de vous abandonner, ceux-là refuseraient.

Et il montre le spahi Baba-Maréko luttant pour relever et prendre en croupe un homme qui vient de tomber. Un coup de sabre hache l'épaule du spahi et met l'os à nu, trois lances s'abattent sur lui, mais il ne lâche son camarade qu'au moment où ce dernier meurt, la poitrine traversée.

Ils ne sont plus que onze!

Le lieutenant de Chevigné comprend que, lui vivant, pas un de ces héros ne le quittera.

— Maréchal des logis, lorsque je serai mort, vous fuirez; c'est un ordre.

Et, sans attendre la réponse, rassemblant ce qui lui reste de vie pour mourir, il saisit son revolver et se tire à la tempe.

Un cri de douleur des siens, un hurlement de triomphe des Touaregs... Puis il n'entend plus rien... un grand silence plane sur lui... il reconnaît le silence de la veille, le même calme le pénètre, les mêmes pensées reviennent : sa mère, la France... comme la veille, il sent que dans ce silence son âme se dégage... ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire...

Le jour qui s'est levé était bien un jour de gloire.

*
**

Le sacrifice du lieutenant de Chevigné permit au maréchal des logis de Libran et aux dix spahis survivants de rejoindre la compagnie de tirailleurs et de rentrer à Tombouctou.

Les corps des Européens et des spahis tués au combat de Serery purent être retrouvés quelques jours après et ramenés à Tombouctou où ils furent inhumés.

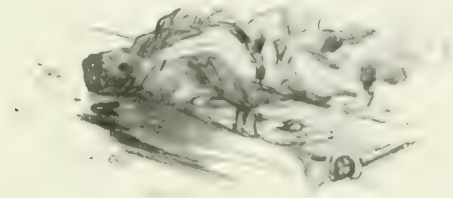
Ce retour sur le terrain du combat, retour tardif, montra la résistance acharnée qu'avaient opposée, avant de mourir, les spahis blessés et démontés, qui n'avaient pu s'enfuir.

Près d'un mimosa, plus de soixante étuis de cartouches brillaient sur le sable, et le sol gardait encore l'empreinte laissée par deux hommes qui, agenouillés, avaient dû faire une longue défense et n'avaient été pris qu'après épuisement de leurs munitions.

On sut également que le maréchal des logis Matar-Gaye, blessé, mais armé, avait réussi à gagner le fleuve, à atteindre une pirogue et à passer sur la rive gauche, où, jusqu'au lendemain, il était resté inabordable. Le chef de Serery s'était emparé de lui par trahison et l'avait livré après lui avoir promis de faciliter sa fuite.

Deux autres spahis avaient pu aussi monter dans une pirogue, mais derrière eux les Touaregs en avaient fait autant, et sur le Niger s'était engagée une lutte désespérée. Au jour seulement les spahis avaient succombé.

Combien d'autres, retranchés le long de la rive, adossés aux arbustes, groupés, serrés les uns contre les autres, ont peut-être péri après des prodiges de valeur et d'héroïsme, attendant toujours un secours qui ne venait pas! Et, lorsqu'ils sont tombés, leurs regards, une dernière fois, ont dû se tourner vers le campement où, le matin, ils avaient laissé les tirailleurs.





Sur le Sénégal. — Une rive de fleuve.

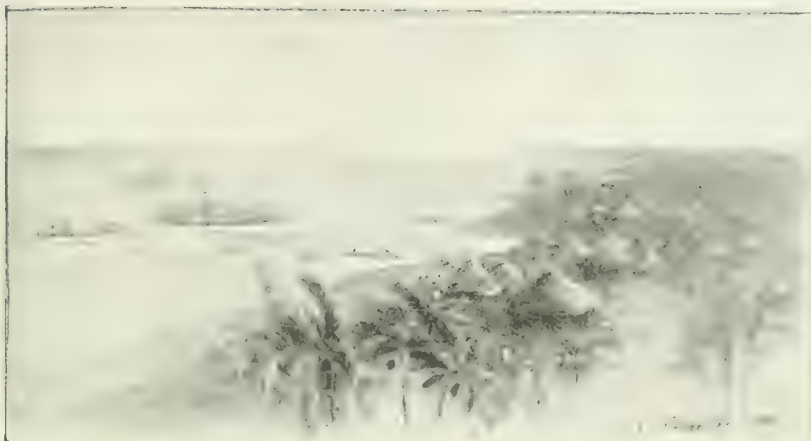
LE SÉNÉGAL





C. J. ... 11/1902

UN RAPIDE.



LE SÉNÉGAL

SUR LE FLEUVE

DE SAINT-LOUIS A KAYES

Pour quelle raison l'Afrique assaillie de tous les côtés à la fois, et par toutes les nations européennes, a-t-elle été si lente à s'ouvrir ?

On s'imagine généralement que l'indigène a constitué l'obstacle le plus grand, le péril le plus redoutable. Il n'en est rien. Les nègres, sauf dans certaines régions, n'étaient ni assez guerriers, ni suffisamment organisés pour nous résister. C'était la nature elle-même qui, dans son outrance tropicale, se levait contre l'Européen : déserts ou forêts vierges, rapides ou marais, et l'indigène au milieu de ces défenses accumulées devenait presque une quantité négligeable. Néanmoins il n'oubliait pas de se signaler de temps à autre à l'attention des voyageurs. Parfois les porteurs se laissaient aller à piller un convoi ; mais ce qu'ils n'eussent pas volé eût été dévoré par les termites ! Parfois les piroguiers chaviraient à dessein afin de venir plus tard repêcher les charges noyées ; mais ce qui ne fût pas tombé à l'eau eût été avarié par la pluie ou par le séjour dans les pirogues ! A l'exemple de la nature, l'indigène s'attaquait moins à l'homme qu'à son convoi. Le nègre, le sauvage des bois, l'anthropophage, les armées mahdistes n'étaient rien ; leurs flèches ou leurs fusils ne comptaient pas, l'obstacle insurmontable était toujours le transport d'un matériel énorme, pesant, à travers un pays sans route.



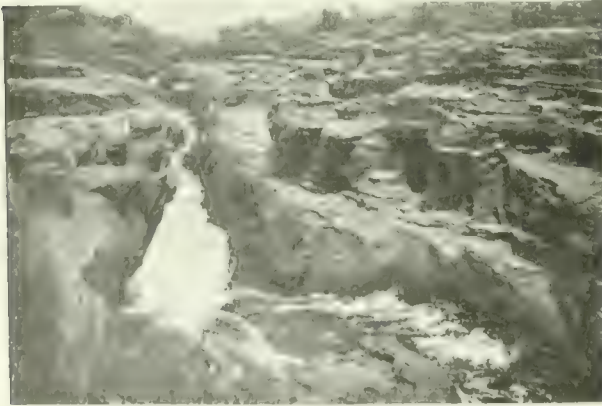
VILLAGE AU BORD DU SÉNÉGAL.

Il n'y a pas d'occupation possible sans voies de communication, qu'il s'agisse de conquête ou de pénétration pacifique.

Habituellement les fleuves, par leurs estuaires, ouvrent des voies d'accès. En Afrique, ils ne se jettent pas dans la mer, ils s'y précipitent rugissants, écumeants.

Les géologues ont encore peu travaillé dans la zone équatoriale, mais autant qu'ils ont pu en juger par l'étude des régions connues, l'Afrique présentait, aux temps préhistoriques, un immense lac intérieur, dont les bords, situés à 3 ou 400 kilomètres de la côte, ont un jour éclaté sous une action volcanique; l'eau s'est échappée par les brèches; et les rivières, creusant désormais leur lit sur le fond du lac, ont continué de s'écouler par les déchirures du pourtour.

Je me garderai bien de contredire les géologues; une chose d'ailleurs est certaine, c'est que partout les rivières tombent brutalement



LES RIVIÈRES ONT UN JOUR ÉCLATÉ SOUS UNE ACTION VOLCANIQUE.

d'une altitude de 300 mètres sur les 3 ou 400 derniers kilomètres de leurs cours; un seul fleuve fait exception à cette règle: le Sénégal. Et c'est par lui que nous avons pénétré l'Afrique, lentement mais sûrement, appuyés sur une véritable base d'opérations,

aussi bien en 1854, première campagne de Faidherbe contre El hadj Omar, qu'en 1893, prise de Tombouctou.

Pourquoi, si le Sénégal nous ouvrait la route, avons-nous mis trente-neuf ans à conquérir le Soudan ?

On oublie souvent, en regardant une carte d'Afrique, de comparer son échelle à celle d'une carte de France. Je me suis laissé dire qu'un ministre des Colonies à qui on présentait, il y a longtemps, du reste, une carte du Soudan tirée à de nombreux exemplaires dans le but d'éclairer les députés au moment d'une interpellation, jeta subitement un cri de désespoir. On avait tracé dans un coin une toute petite France, minuscule à côté du Soudan !

— Supprimez ça, déclara le ministre, vous ne ferez jamais croire à des députés que le Soudan est plus grand que la France !

Je suppose que ce ministre redoutait d'effaroucher ses collègues par l'étendue de notre conquête ; il n'en est pas moins vrai que bien des Français, même au Palais-Bourbon, n'ont pas très présents à l'esprit les rapports de dimensions

qui existent entre la métropole et sa colonie.

Sénégal et Soudan représentent comme surface un rectangle de plus de 2.000 kilomètres de long sur 1.000 de large. Ce n'est pas trop d'avoir employé quarante années à occuper et à organiser un pays dont la superficie est double de celle de la France. Sans compter que si nous avions le concours d'un fleuve navigable, les difficultés d'un autre ordre ne manqueraient pas.

Le Sénégal ouvrait bien une route à travers l'Afrique, mais la nature, voulant suppléer à cette absence de défenses, avait placé



TORCOLETT.

dans la trouée les seules populations réellement guerrières de tout le continent noir, les seules indomptables, les seules parmi lesquelles devaient se manifester de véritables chefs. Et comme si elle eût reconnu que la valeur de ces races ne suffirait pas à lutter contre le perfectionnement de notre armement, elle avait rendu le climat plus meurtrier au Soudan que partout ailleurs.

Pied à pied, Toucouleurs et Malinkes ont défendu la brèche et chaque jour la fièvre a fait une victime.

Par leur courage, nos ennemis ont forcé notre admiration, mais à leur tour, ils ont été subjugués par l'élan de notre infanterie de marine, et vaincus, ils n'ont plus eu qu'un désir : combattre sous nos ordres. Ce sont les hommes que nous avons mis des années à réduire qui sont aujourd'hui ces tirailleurs dont la bravoure ne connaît pas d'obstacles, dont le dévouement est sans limite, qui se font tuer sur notre corps lorsque nous tombons.

Quand le coq gaulois n'aurait gratté dans les sables du Sénégal et du Niger que pour y trouver ces soldats, il n'aurait pas perdu son temps.

Il fallut à Faidherbe autant de divination pour prévoir l'avenir du Soudan, que d'audace pour s'engager sur un fleuve dont le cours était encore ignoré, autour duquel il ne voyait que le désert des Maures ou les steppes du Fouta.

En 1891 nous remontions le Sénégal sans avoir l'inquiétude de l'inconnu, et pourtant nous avions l'impression de nous enfoncer dans un lointain qui s'ouvrait indéfiniment : mesure que les berges s'enfonçaient. Nombre d'entre nous contemplaient pour la première fois cette Afrique des noirs, beaucoup en avaient rêvé dans leurs garnisons d'Algérie, pour tous



UNYER. — LE BORD DU SÉNÉGAL.



LA RIVE NORD A KAHIL.

cette prise de contact avec l'inconnu marquait une date, et ces heures passées sur le vapeur qui nous emportait sont restées présentes à mon esprit, je crois encore les vivre.

Partout règne une teinte grise, uniforme, un ton douteux dans lequel se confondent sable, terre, herbes flétries, brousse incendiée; toujours les mêmes eaux jaunâtres coulent entre les mêmes rives plates, effrayantes de monotonie.

Au Nord, la rive droite, domaine des Maures, semble la plus morne, la plus désolée. Pourquoi nos regards se tournent-ils de préférence vers elle? C'est que le désert est au delà, le désert qui effraie par son mystère, mais qui attire comme un vertige donné par la sensation du vide. Ces plaines nues paraissent ne rien cacher et elles renferment une énigme plus troublante que celle de la nuit. Des arbres si hauts, si épais soient-ils, sont une réalité contre laquelle on peut lutter; le désert est le pays de l'irréel, du mirage; tout ce qu'on croit toucher disparaît, les images s'évanouissent à peine formées, l'air se balance en une perpétuelle oscillation, tout est vague, tout est imprécis.

L'attribut de la lumière est de fixer des contours; au désert, la lumière tombe sur le sol, s'y écrase et meurt sans avoir rempli son rôle, sans avoir rien rencontré, sans avoir rien fixé. Le pays des Maures possède l'attraction du vide.

Sur la rive Sud habitée par les noirs,



TYPE MAURE.



POBOR.

quelques toits pointus se montrent de loin en loin, dominés par des palmiers raides, immobiles, qui découpent dans le ciel des silhouettes d'arbres de carton. Des indigènes immobiles aussi, la taille allongée par un long boubou de guinée bleue, regardent le vapeur; et ces êtres sans besoins ni désirs, se demandent probablement ce qui nous amène au Soudan, ne comprenant pas plus notre activité que nous ne comprenons leur inaction.

Et voici que le soleil décline. On dirait sa force usée, ses rayons impuissants à embraser l'horizon; semblable à un disque de cuivre rouge sur un fond d'or éteint, il plonge dans le fleuve, l'éclabousse d'une traînée pourpre en un dernier effort; et tout de suite la nuit vient.

Ce n'est pas la nuit des étés de France, la nuit qui caresse et enveloppe: l'atmosphère demeure lourde, la terre surchauffée reste en ébullition et ne se repose pas, elle rend tout ce qu'elle a bu de chaleur pendant la journée.

La lune éclaire, mais les nuages manquent pour la faire plus mystérieuse et plus douce. Au bruit monotone de l'hélice les berges défilent comme deux raies d'ombre. Parfois le son d'un tam-tam révèle l'existence d'un village; les indigènes dansent, ils profitent de la présence de la lune qui met en fuite les Djins redoutables. Sans doute ils ont lu Victor Hugo et ont appris de lui que ces génies malfaisants ne se plaisent que dans l'obscurité:



LE SILLON ET SA FEMME.

Les Dons funèbres, fil du trepas,
Dans les ténèbres pressent leurs pas.



SUR LE SÉNÉGAL. — A KAHÉL.

Toute rumeur cesse avant l'aurore. Seuls les moustiques font un bruit assourdissant autour des remparts de tulle tendus en tous sens sur le pont, leurs sifflements réunis produisent un bourdonnement qui atteint à l'intensité d'un son d'orgue. Quelques-uns réussissent à entrer sous les moustiquaires, alors des mains claquent, des corps se retournent en gémissant, la cuisson des piqûres s'ajoute à la moiteur entretenue par les vêtements qu'on n'a pu quitter, les dormeurs réveillés se lèvent et vont tremper leurs mains brûlantes dans un seau d'eau.

Puis le soleil reparait, aussi simplement, aussi brutalement qu'il s'était couché. Le Sénégal n'est pas un pays de féerie où derrière un voile violacé les premières clartés naissent douces, languies, semblables à une vapeur qui s'exhale, à une clarté qui se fond dans une lueur vermeille; où les teintes en dissolution se succèdent à l'horizon sans que l'œil puisse percevoir l'instant où l'une meurt



CHACUN DE CES JOUJOUX A SA PAGE DE GLOIRE.

pour faire place à l'autre. Ici, nulle transition: une bande d'argent tout de suite recouverte d'une poussière d'or aussitôt dispersée, et le soleil est là. Le même disque de cuivre rouge qui s'était enfoncé dans le couchant émerge à l'Orient, mais plus net, plus éclatant dans l'atmosphère reposée qui ne vibre pas encore; ce n'est plus du feu qui s'éteint, c'est du feu qui couvre. Le soleil ne s'attarde pas ainsi qu'en Europe à boire l'humidité terrestre, il se précipite pour achever de brûler ce qui lui aurait échappé la veille, il a hâte de convertir la sécheresse en flammes.

A la naissance de l'aube, en même temps que les berges se sont éclaircies, le fleuve s'est assombri, les eaux laiteuses, sous le reflet de la lune, sont devenues noires, comme si elles emportaient avec elles la nuit et ses étoiles ; puis des flots de lumière sont montés jusqu'au zénith, et le courant jaunâtre a repris sa course entre ses rives désolées.

Déjà l'air recommence à trembler, une anxiété s'élève de l'eau et du sable, on dirait qu'ils vont se volatiler ; la terre appartient pour douze heures au dieu du feu dont elle n'est plus que l'autel incandescent.

Au delà de Podor, à Kaeïdi, presque à moitié route de Kayes, le vapeur infléchit sa direction vers le Sud. Le paysage se transforme ; des arbres apparaissent ; des figuiers, des fromagers remplacent les palmiers au centre des villages ; des bras marécageux bordés de palétuviers entrent dans les berges ; au Nord des mimosas, des gommiers découpent l'horizon ; de grandes plaines herbeuses s'étendent coupées d'étangs où dorment les feuilles arrondies des nénuphars. Cette verdure peut faire songer à la France ; le ciel lourd, immobile, la terre muette, rappellent que derrière ces prairies le désert est proche.

Et puis c'est toute l'histoire de la conquête qui se déroule devant les yeux et que redisent les fortins jalonnant la route : Dagana, Podor, Saldé, Matam, Bakel. Ils sont tous à peu près semblables ; et ces tours carrées avec leurs créneaux, leurs meurtrières, leurs petits flanquements en encorbellement, ont l'air de joujoux d'un autre temps. Chacun de ces joujoux a sa page de gloire dans l'histoire.

Blockhaus fendillés, ridés par l'âge et le soleil, ceux qui passent aujourd'hui regardent peut-être votre silhouette sévère et solitaire avec l'indifférence due aux vieilles choses dont l'usage est périmé ! Vous avez assisté à des luttes dont nul ne connaît tous les épisodes ; vous avez vu s'accomplir sous vos murs des prodiges de valeur ; votre ombre abrite plus d'une tombe ; vous êtes les témoins de l'œuvre de Faidherbe, de l'effort de la France.

Ces souvenirs sont déjà loin. Pourtant, en relisant les notes prises il y a dix-huit ans, je me retrouve à l'arrière du vapeur, appuyé sur la rambarde brûlante, et toutes mes pensées d'alors revivent avec la même netteté, avec plus de netteté peut-être, maintenant qu'elles sont dégagées du chaos des sensations produites par la vue d'un pays nouveau et l'enthousiasme des chevauchées en perspective dans cet escadron soudanais que nous allions former.

Aujourd'hui deux impressions dominent ; probablement parce qu'elles caractérisent ce fleuve de solitude et de silence, sur les bords duquel viennent mourir les dernières dunes de sable du désert et les dernières vagues de l'Islam. Impression née de ce calme, de l'indifférence du fatalisme oriental : les Maures. Impression due au Soleil roi, au Soleil Dieu : Podor, le point réputé le plus chaud du globe.

Les Maures ! oui, les Maures, ces bandits sordides, vêtus de guenilles, mais de guenilles dont les larges plis ont de l'ampleur et leur donnent le style, de la grandeur.

Sur la berge déserte, groupés autour de leur ballots gonflés de gomme ou de dépouilles d'autruches qu'ils viennent échanger dans

es villages, ces Maures drapés dans leur longue robe bleue, prêtent au paysage une allure biblique

Les uns allongés ou assis, les mains croisées, la tête retombant sur la poitrine, les autres debout, appuyés sur leur bâton, la tête haute, les yeux au loin dans le dédain du vapeur qui passe, ces hommes ne sont plus des pillards, des détrousseurs de caravanes, ils sont des patriarches et des prophètes. On croit remonter le cours des siècles, ou plutôt on le remonte, car ils continuent une époque qu'ils n'ont jamais cessé de vivre, immobilisés dans le temps par la force d'inertie de l'Islam, par l'isolement de leurs régions impénétrables.

Vivre pour nous c'est évoluer, c'est progresser; vivre pour un musulman c'est durer, c'est fuir la tentation de changer. Enterrés



LES MAURES, DRAPÉS DANS LEURS LONGUES ROBES BLEUES

dans leur religion, gardés de tout contact avec la civilisation par leurs solitudes, ces Maures ont conservé les attributs de la vie naturelle, l'ampleur du geste, la simplicité, l'harmonie, la noblesse des attitudes; ils sont pittoresques. Sur la grève brûlée du Sénégal, ils mettent en scène un tableau vivant du passé qui reste le seul tableau adapté au présent; ils complètent ce pays, ils lui sont indispensables. C'est nous avec nos casques, nos tuniques et nos jambières qui paraissions un anachronisme.

A côté de cette vision, celle de Podor. Podor m'était apparue comme un village riant sous les arbres qui ombragent sa grande, son unique rue, le long du fleuve. Nous y avions trouvé un peu d'animation. Le vapeur à peine arrêté, des pirogues s'étaient détachées de la rive et avaient donné l'assaut au chaland que nous remorquions, sur lequel, au milieu de colis entassés, étaient nos boys et des tirailleurs avec leurs épouses. Tout de suite un marché s'était installé; jeunes filles à la poitrine nue et provocante, jeunes femmes assez gracieusement enveloppées dans leur gandoura, la tête recouverte d'un voile léger retombant sur leurs épaules, vieilles

aux charmes décharnés et juges inutiles à voiler; tout ce monde, chargé de calabasses, criait, discutait, se disputait. Sur l'autre rive le désert étalait sa teinte d'un gris fauve et l'air avait son perpétuel bourdonnement de chaudière; mais sur ce fleuve c'était la vie.

Et pourtant le nom de Podor n'évoque dans ma pensée que des images funèbres, car un ponton de mort, quelques semaines plus tard, prenait la place du chaland si vivant.

La fièvre jaune avait éclaté au Soudan! la fièvre jaune, le vomito negro dont le nom seul terrifie! En un mois tout le pays de Kayes au Niger avait été ravagé; il fallait préserver le Sénégal de l'épidémie.

Et c'est à Podor, au milieu du fleuve, entre un ciel d'acier et une terre embrasée, que furent arrêtés pour la quarantaine ceux qui descendaient de la région pestiférée. Ils étaient anémiés, exténués, mais ils n'étaient pas atteints par le terrible fléau; ils avaient fini leur temps de colonie, ils allaient être rapatriés, et déjà devant eux passait la vision de la France. Combien sont morts?

Suffoquant, la bouche ouverte vers quelque fraîcheur, les prisonniers n'aspiraient qu'une haleine de cyclope; alors, les prunelles brûlées par la réverbération de l'eau, leurs yeux se sont fermés dans un éblouissement douloureux, et la douce vision de la France s'est évanouie comme ces mirages qui dansent sur la rive des Maures, parmi les vapeurs tremblotantes de l'atmosphère ardente.



AU SOUDAN





JE REVOIS UN SENTIER DOMINÉ
PAR DES ROCHERS



AU SOUDAN

LES PRÉLUDES DE LA COLONNE DE 91-92

I

DE KAYES A NIORO - LA FIÈVRE JAUNE

De Kayes à Nioro! la route la plus lugubre que j'aie jamais faite en Afrique, la route jalonnée de tombes, la route de mort.

Le jour même de notre départ de Kayes, nous avions traversé le Sénégal à Médine, et quatre jours plus tard nous étions arrivés à Koniakary. Sur ces premières étapes, mes souvenirs demeurent confus, ils ne représentent à ma mémoire qu'un immense effort de volonté pour me tenir en selle, ne pas me laisser tomber à terre, ne pas me coucher sur le chemin. Le paysage tourne, le sable fuit comme un torrent sous les pieds de mon cheval qui tanguent et roule; je me cramponne au pommeau, je ferme les yeux, mais à travers mes paupières des luciers passent, des coups de marteau ébranlent ma tête; c'est la fièvre, le feu qui brûle les veines et vous dévore, qui consume le sang, brise les nerfs, rompt les muscles, vrille le cerveau, vous abat et vous vide.

Je revois un sentier dominé par des rochers couronnés d'arbustes; il y a des ombres noires qui me semblent des trous béants, des éclaboussements de soleil qui m'éblouissent; les images oscillent, leurs dimensions se décuplent; les arbres se tordent comme des bêtes blessées, les rochers se dressent ou s'allongent comme des squelettes de monstres fossiles. La poitrine trempée de sueur, j'éprouve

cette détaillance intérieure que cause le mal de mer, une sensation de détresse et d'angoisse.

Plus loin, je me souviens d'un campement sous de grands arbres. Dans ma tente le capitaine de Planhol, le lieutenant de Champvalier, le lieutenant Belleville entrent et me donnent à boire ; ce sont des vomissements, des spasmes ; la nuit, des vols imaginaires frappent l'air autour de moi, un battant d'airain sonne dans mon crâne et le martèle.

De nouveau, je suis à cheval ; je crois être sur le dos de lames énormes, tour à tour elles m'enlèvent et me précipitent dans le vide, puis c'est un autre campement, près d'une mare d'où partent des grognements d'hippopotames ; encore un morceau de route ; une halte au pied d'un arbre ; toujours des vomissements, et soudain une impression de calme, de repos, d'engourdissement... et plus rien. Plus rien jusqu'à l'arrivée dans un village. Il fait nuit, je me



JE SUIS PORTÉ DANS UNE COUVERTURE.

sens balancé, je ne comprends pas que je suis porté dans une couverture attachée par les deux bouts à une branche d'arbre ; j'entends battre un tambour, je distingue autour de moi un brouhaha d'êtres humains qui s'agitent au milieu de lumières.

La fièvre renforce les sons de ce tam-tam, me montre comme des globes électriques les pauvres petits photophores allumés pour éclairer la case où l'on va me déposer. Je me figure sans doute être en France : je murmure : « Il y a la foire. » Et je retombe au néant.

Le lendemain matin, je rouvre les yeux ; je suis à l'intérieur d'une cage de dentelle, une ombre est accroupie près de moi ; je perçois un pas étouffé, une voix qui s'adresse un peu tremblante à l'ombre :

— Est-ce que le lieutenant est mort ?

Ah ! parexemple ! Du coup, je reprends mes esprits encore engourdis ;

je reconnais que je suis sous une moustiquaire, je reconnais la voix de Belleville, je reconnais dans l'ombre mon boy Moussa N'Diaye : je reconnais tout, je retrouve la vie et je l'exprime par une protestation véhémement répondant à l'interrogation de Belleville.



TIRAILLEURS, LOUEURS COURBENT APOLOS.

Après un jour de repos, on veut me remettre dans la couverture pour continuer la route, mais je refuse énergiquement ; je monte ou plutôt je me hisse tant bien que mal sur mon cheval, je suis la colonne, et petit à petit mes forces reviennent.

Quarante-huit heures après, je ne pensais plus à la fièvre, du moins je ne m'en inquiétais plus pour moi, car elle était toujours là : deux civières improvisées avaient remplacé dans le convoi celle qui m'avait amené à Koniakary. Deux des artilleurs qui constituaient la relève du poste de Nioro et voyageaient avec nous avaient été atteints par ce que nous croyions être la manifestation habituelle du paludisme.

La région que nous traversions portait encore la marque de la dernière expédition qui avait livré Nioro au colonel Archinard. Les populations effrayées d'être au bord d'une route suivie désormais par les blancs, s'étaient éloignées, et avaient déserté leurs anciennes habitations. Près d'un de ces villages abandonnés, le capitaine de Planhol ayant décidé d'établir le campement, j'entrai sur son ordre dans les cases, dont plusieurs menaçaient ruines, afin d'en chercher une où pussent être abrités les malades.

Du bout d'un bâton, j'éprouvais la solidité des toitures, quand de l'une d'elles s'éleva un bourdonnement assourdissant : je venais de piquer une ruche et de troubler la paix des abeilles qui avaient construit leurs rayons entre la muraille de terre et les herbes du toit. Elles m'envirenaient, menaçantes, mais elles hésitaient encore à me déclarer la guerre. Je sortis doucement. Quelques-unes se jetèrent aussitôt sur les hommes qui m'attendaient à l'extérieur. Je leur criai de ne pas bouger. Peine perdue ! Déjà ils se défendaient, et le son même de ma voix avait suffi à provoquer l'es-saim. Il n'y avait plus qu'à fuir.

Je bondis dans la brousse. Malheureusement, les tirailleurs partent dans la direction du convoi arrêté sous un arbre au milieu des ruines. Instantanément, tout ce qui est resté d'abeilles dans la case explorée par moi, tout ce qu'il y a d'abeilles dans le village, charge en rafale sur les intrus ; en une seconde, c'est la déroute.

De tous côtés, officiers, tirailleurs, porteurs courent affolés et plongent dans les herbes, se frappant la tête, lançant les bras autour d'eux, cherchant à couvrir leur visage de leurs mains ; mais les insectes redoublent de rage, ils sont innombrables.

Un instant, j'ai la sensation qu'ils seront les plus forts ; des fers rouges s'enfoncent dans mon crâne et la douleur intolérable se renouvelle sans cesse. Entre deux bonds, j'aperçois une fumée : l'un de nous a pu allumer du feu. Tous se précipitent vers le foyer au-dessus duquel les mains secouent des grappes d'abeilles accrochées dans les cheveux, dans la barbe, suspendues aux poignets, autour du cou, partout où elles ont trouvé où planter leur dard. Enfin, la fumée est victorieuse, le calme se rétablit. Le capitaine de Planhol donne l'ordre de faire l'appel. Il manque un homme ! le plus malade des deux artilleurs portés en civière. Nous nous regardons terrifiés, pressentant le drame. A-t-il eu la force de se sauver ? Armés de torches, nous courons à l'endroit où le convoi s'est



ENFIN, LA FUMÉE
EST VICTORIEUSE.

arrêté... Le malheureux est là ! Il disparaît sous les abeilles qui le recouvrent... Il est mort.

Ce n'est pas uniquement la douleur causée par cette perte qui nous étreint, c'est le remords ! Le remords d'avoir cédé à la folie provoquée par ces milliers de piqûres qui crèvent les paupières, brûlent les lèvres, lardent le cerveau, annihilent toute réflexion et ne laissent de place qu'à l'instinct, l'instinct de la bête sans plus rien d'humain... Et malgré toutes ces raisons, aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, je ne comprends pas. De tous ceux qui étaient présents ce jour-là, deux seulement, je crois, restent vivants : de Champvallier et moi ; les autres sont morts, tués par la fièvre jaune ou tués à l'ennemi. Aucun n'a tremblé, ni devant la maladie, ni devant les balles ; et devant les abeilles nous avons fui, sans penser, sans savoir ; elles nous couvraient les yeux, elles nous remplissaient la bouche, elles nous perçaient le crâne... mais nous avons fui et oublié un des nôtres !



LES MAINS SECOUENT DES GRAPPES
D'ABEILLES.

Des souvenirs ne sont pas une confession ; celui-ci demeure pénible, je pourrais le taire ou dire que ce malheureux a été emporté par la fièvre jaune, ce qui est également vrai. Nous devions en avoir la certitude plus tard ; il était au troisième jour de la maladie, et aucun de ses camarades n'a résisté plus de trois jours. Mais l'exactitude de ce récit, triste et humiliant triomphe de l'instinct sur la volonté, servira peut-être à prouver la vérité des actes d'héroïsme, triomphe de la volonté sur l'instinct, que je trouverai le long de ma route et que je rapporterai.

Le soir de cette attaque, à Guifi, nous creusions une première tombe.

Le convoi diminué s'est remis en marche, morne et comme sentant planer sur lui une fatalité : un autre artilleur a pris dans la civière la place laissée libre par la mort.

L'atmosphère est immobile, le pas des chevaux résonne sur le sentier durci et ne soulève aucune poussière ; l'hivernage vient à peine de finir et le sol poli comme de la terre cuite semble déjà brûlé jusqu'aux entrailles ; rien ne vit autour de nous. En larges ondulations, le terrain fuit vers un horizon effacé, pâli dans une brume de chaleur, son gris violet se confond avec un ciel balayé d'une lumière trop ardente pour rester bleu. Parfois, au passage

d'un marigot, un gannier s'envole : la ganne descendante de son cri s'égriène tristement avec des sons de bouteille qui se vide ; les notes plaintives s'en vont en mourant, elles paraissent l'écho des gémissements qui, derrière nous, se lèvent des civières.

Pauvres enfants ! Du fond d'un masque de cire jaune, leurs yeux nous implorent ; et nous sommes impuissants à les soulager, à calmer seulement les terribles vomissements. Souvent, entre deux hoquets, ils nous reprochent dans leur délire de ne pas vouloir les guérir, de ne pas les soigner... Nous n'avons ni médecin, ni médicaments ; rien que de la quinine, et c'est insuffisant contre cette fièvre dont le caractère est certainement particulier.

Au village de Tambakhara, les porteurs déposèrent deux cadavres.

Ils étaient morts doucement, sur la route, balancés au pas indifférent des noirs ! Peut-être, trompés par ce bercement, ont-ils appelé leur mère dans un dernier souffle ? Leur âme s'est envolée sans que nous nous en soyons aperçus.

A Tambakhara, nous creusions deux nouvelles tombes, nous plantions deux nouvelles croix, et sur des plaques de tôle arrachées à une caisse de riz, nous gravions avec un clou le nom de ceux que nous abandonnions dans ce village perdu entre un grand marais et une plaine aride.

Au départ, un quatrième artilleur montait en civière.

Encore deux étapes. A Niogoméra, nous creusions une quatrième tombe.

Depuis Tambakhara, le capitaine de Planhol ne se tenait debout que par un prodige d'énergie, domptant la douleur, forçant ses nerfs à lui obéir ; mais la fièvre le brûlait, ses forces déclinaient. Le pas chancelant il se traîne pourtant jusqu'au bord de la fosse béante. Son visage est déjà couvert du masque de cire jaune, c'est un mourant qui se penche sur un mort. Mais, soudain, raidi dans sa volonté, il se redresse, et la voix ferme, sans trembler devant la mort, regardant en face celle qui le guette, en quelques mots, il relève les cœurs abattus.

Le lendemain il trouve encore le courage de se tenir sur son cheval ; nous sentons que c'est le suprême effort. Le soir, nous hésitons à lui annoncer un nouveau décès, à lui dire qu'il nous faut creuser une cinquième tombe, que Tango, comme les autres étapes, sera marquée d'une croix.

Lui aussi va-t-il succomber ? Lui, dont la vigueur défiait toutes les maladies ! Lui, le soldat et le poète dont l'ardeur entraîne et dont le charme séduit ! Sa carrière, pour être brillante, n'avait pas besoin du Soudan ! Il a voulu y venir pour sortir de l'inertie, pour mettre à l'épreuve des qualités dont il est le seul à ne pas être sûr, et parce qu'un soldat ne doit pas mourir sans avoir entendu siffler les balles. Cette soif d'agir, il l'exprimait quelques années plus tôt par ce cri :

Le pain de mon cœur n'est qu'un regret farouche,
Un besoin d'action de jour en jour plus grand ;
Le sang de mon sabre est dans les veines de mon sabre,
Mon sabre vierge, hélas ! m'écoute et me comprend.

Lui aussi nous quittera-t-il ? Sur cette route la mort nous escorte, la mort plus souveraine encore au Soudan que partout ailleurs.

Et le convoi se hâte vers Nioro. Là est le médecin, là est peut-être le salut ; on doublera les étapes, les porteurs du capitaine se relayeront.

La nuit n'arrête pas la marche. Au passage d'un marigot la civière fait une halte ; des torches sont allumées pour éclairer le passage.

Les brassées de paille enflammée déchirent l'obscurité, le visage du capitaine de Planhol apparaît décomposé, les traits plus livides, plus creusés sous le jet de lumière brutale ; mais pas une plainte ne sort des lèvres décolorées qui s'ouvrent seulement pour nous remercier de nos soins. Et la civière repart. Des volutes de fumée s'échappent des torches, leurs ombres sur les arbres semblent des draperies qui se meuvent et se soulèvent pour laisser le convoi s'enfoncer dans une nuit sans fin.

A Birou, au pied d'un baobab, nous creusions la sixième tombe ; de Planhol était mort ! mort de la fièvre, sans avoir entendu siffler les balles ; mort sans avoir rien accompli de ce qui gonflait son âme, mort du moins en réalisant le rêve qu'il avait formulé :

Heureux l'oublié héros qui n'est plus sa et, mère,
Pleuré par ses amis...

Oui, devant la pauvre croix de bois dressée sur la terre qui le recouvre, nous avons tous pleuré.

Mais quelle était cette maladie qui décimait nos rangs ? Le médecin, venu en toute hâte et arrivé quelques heures trop tard, se taisait et répondait : la fièvre.

Peu après, au poste de Nioro, un lieutenant d'infanterie de marine succombait ; au village de Dianvelli, campement des spahis, le maréchal des logis de la Noë, puis le brigadier de la Valette mouraient ;

et tous les trois avaient fait partie de notre convoi. On nous répétait : c'est la fièvre.

Cependant, le départ pour la colonne contre Samory était avancé, le médecin semblait pressé de nous voir partir. Pour quelle raison ?



AU PIED D'UN BAOBAB.

changer d'air? Mais depuis Kayes nous changions d'air tous les jours!

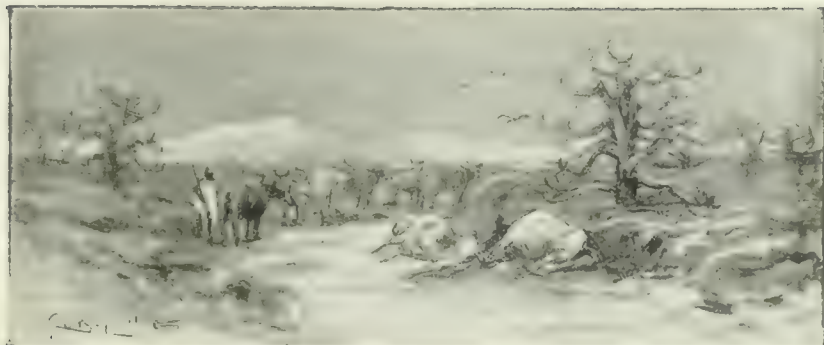
Enfin nous partons. Sur la route nous rencontrons une équipe en train de poser le fil télégraphique entre Kayes et Niéro. Aussitôt nous demandons des nouvelles des camarades que nous avons laissés. Le chef d'équipe nous tend la dernière dépêche reçue de Kayes : une liste de noms, liste funèbre, interminable : plus de la moitié des officiers étaient morts; et pas d'autres renseignements sur la cause de ce désastre.

Devant cette liste nous restons atterrés. Nous savions qu'au Soudan la mortalité était effrayante. Jamais, pourtant, elle n'avait atteint ces proportions. C'était une hécatombe. Quelle était donc la terrible faucheuse qui moissonnait ainsi les officiers en plein rêve?

Tous, comme de Planhol, avaient souhaité de mourir d'un coup de sabre ou d'une balle! Tous avaient choisi la pente, la plus dure peut-être de la vie, mais la pente sur laquelle ils allaient pouvoir se réaliser; et le front haut, les yeux fixés sur le sommet, ils marchaient, ardents, prêts à mourir. S'ils avaient fait le sacrifice de leur jeunesse, sans regret de ne pas descendre le versant opposé, méprisant les feux mensongers du couchant; du moins ils avaient la volonté, l'ambition de laisser leur corps au pied du but atteint... Et dès les premiers pas ils étaient tombés! « humbles héros morts pour leur chimère! »

A Kita seulement on nous apprit la vérité, on se décida à prononcer le nom de l'horrible fléau : c'était la fièvre jaune.





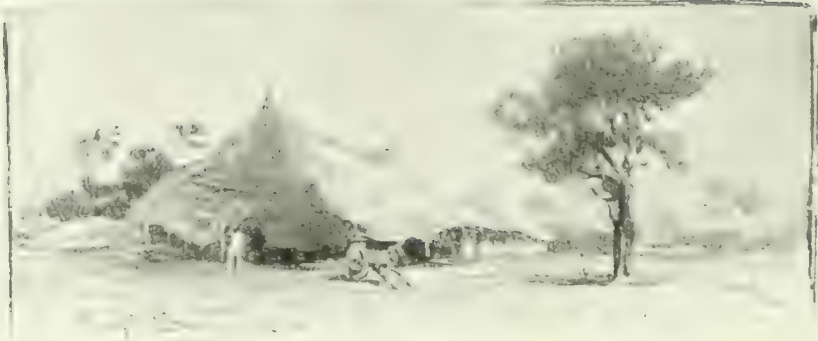
DE NIORO A KITA — LA PESTE BOVINE

Un mal, dit-on, ne va jamais seul. De Kayes à Nioro, le Soudan nous était apparu sous son plus sombre aspect, la route de Nioro à Kita allait nous placer en face d'un autre fléau dont les conséquences pouvaient être désastreuses.

Si le service des ravitaillements est la pierre d'achoppement de toutes les guerres en Europe, il en est de même en Afrique, et plus que toute autre expédition, celle dont le colonel Humbert avait le commandement devait éprouver des difficultés. La courte incursion faite par le colonel Archinard dans les états de Samory, à la fin de la dernière saison sèche, nous avait, en effet, appris que le sultan brûlait tout derrière lui, ne laissait que le vide. Nul doute qu'il ne continuât à pratiquer cette tactique; nous n'avions donc pas à compter sur les ressources du pays, c'est-à-dire sur les greniers pleins de mil ou sur les troupeaux que la prise des villages ferait tomber entre nos mains. Si nous voulions manger, il fallait emporter des provisions de riz et nous faire suivre de troupeaux de bœufs.

Des ordres avaient été donnés; la région de Nioro, une des plus riches en bétail, avait été mise à contribution, et quelques jours avant le départ de l'escadron soudanais 400 bœufs avaient été dirigés sur Kita. Nous avons pris la même route qu'eux, le meilleur itinéraire, pour les chevaux comme pour les bœufs, étant celui qui présente le plus grand nombre d'abreuvoirs.

Sur la carte, le chemin adopté offrait toutes les garanties désirables, malheureusement le terrain ne tenait pas les promesses de la topographie. La dépression où nous nous étions engagés était bien marquée par une succession de marais, mais ils étaient tous à sec, celui de Tourida comme ceux de Simbi, de Tourkotié, de Koukouroumi et de Dialakoro. Seuls les étangs de Lakhamané, où nous nous étions arrêtés après une forte étape, renfermaient encore un peu d'eau, une eau bourbeuse dont le niveau baissait chaque jour, où venaient s'abreuver avec le peuple de la brousse, les troupeaux du village. La vase craquelée, criblée d'empreintes, était couverte d'herbes desséchées et foulées.



SUR LA BOUTE DE KITA.

C'est au bord de cette mare que nous trouvions l'équipe chargée de poser le fil télégraphique, et que nous prenions connaissance de la liste funèbre envoyée de Kayes.

Depuis notre départ, la monotonie douce et berceuse de la marche, les occupations fournies par l'installation au campement avaient fait diversion et détourné notre esprit des visions qui l'avaient obsédé durant la route sinistre de Nioro; ces nouvelles nous rejetaient dans la perplexité, dans l'inquiétude.

Silencieux, nous regardions la nuit tomber, la plaine s'assombrir. Autour des feux les spahis commençaient à s'allonger, quelques-uns chantaient doucement sur trois notes, toujours les mêmes; parfois un éclat de voix ou un éclat de rire s'élevait, et dans le silence qui suivait, la mélodie résonnait plus plaintive; au milieu des herbes les eaux de la mare apparaissaient blafardes; dans l'air de plus en plus sonore, à mesure que l'obscurité s'épaississait, les aboiements des chiens nous parvenaient du village voisin en hurlements lugubres; au ciel, parmi la fête des étoiles, les isolateurs brillaient, petites étoiles blanches destinées à nous relier à la vie et qui venaient de nous rapprocher de la mort.

Lentes et monotones, les étapes se poursuivent. Aux marais et aux bois a succédé la brousse parsemée d'arbustes; bientôt nous arrivons au pied des collines qui nous séparent du Baoulé (1), amoncellement de rochers dénudés d'où surgissent quelques baobabs aux branches courtes et dépouillées, gros arbres ridicules à l'aspect manchot. A travers les rochers courent des bandes de singes, leurs cris alternent avec le sifflement des gelinottes. Des les premiers pas le cadavre d'un bœuf nous barre la route. Plus loin d'autres bœufs gisent gonflés comme des outres près d'éclater, tout autour sautillent gauchement de grands vautours au col décharné qui arrachent à coups de bec des lambeaux de chair à notre



(1) Le Baoulé est une région de l'Afrique occidentale, située au sud-ouest du Mali, à l'ouest de Bamako.

approche ils s'envolent lourdement et à regret. Prêtant peu d'attention à ce que nous croyons être un accident, nous faisons un détour afin d'éviter l'odeur pestilentielle dégagée par cette chair en putréfaction. Sur le plateau le sentier redevient facile, il circule de nouveau sous des bois qui ont une allure de haute futaie; et voilà enfin le Baoulé, la rivière qui entretient ce luxe de verdure assez rare au Soudan. Devant nous une large



LES VOUTOURS REPOS.

coupure aux bords escarpés est recouverte d'une voûte de feuillage : les arbres sont accrochés au haut des berges, ils se cramponnent au sol par leurs racines qui se glissent entre des rochers surplombant, penchés et menaçants, en amont un énorme bloc de pierre s'avance en pointe au milieu du fleuve ; des vols de martins-pêcheurs mettent dans l'ombre des éclats de saphir et d'émeraude. Le fond de la coupure nous est encore invisible, mais nous entendons l'eau clapoter sur le gravier du gué.

Arrêtés pour goûter cette fraîcheur qui nous repose de la chaleur lourde des marais, de l'étouffement de la plaine, nous apercevons sur l'autre rive, à travers les branches, les huttes rustiques du campement dressé par ceux qui nous ont précédés. Nos chevaux tendent déjà leur encolure vers la rivière, cependant leurs naseaux se dilatent, ils reculent au lieu de s'engager dans la trouée qui descend vers l'eau ; en même temps une bouffée d'air méphitique nous arrive... le gué est rempli de cadavres ! Et non seulement le gué, mais l'emplacement où nous devons camper !

Obligés de rester à proximité de la rivière, nous ne pouvons échapper à cette odeur cadavérique.

Dans la nuit les aboiements des chacals mêlés au hurlement de l'hyène, aigu et saccadé comme un rire sinistre, nous apprennent que les fauves ont remplacé « les charognards », ainsi qu'on appelle les vautours en Afrique. Et aux cris les plus rapprochés d'autres répondent comme des échos lointains ; toute la brousse en route pleine. Allons-nous rencontrer d'autres cadavres sur notre route ? Le Soudan décime donc le bétail de même que les humains !

Aussitôt partis nous voyons, en effet, à travers le sentier, des bœufs les pattes rigides, le mufle gonflé et souillé d'un liquide visqueux. Au loin de noirs vols tournent en cercle au-dessus des arbres.

Le soir il fallut prolonger l'étape, nous écarter du sentier, renoncer à nous arrêter auprès d'un ruisseau ; il était impossible de séjourner dans une telle putréfaction. Plus nous avançons, plus les victimes de cette maladie inconnue se multipliaient. Bientôt nous ne pouvions plus trouver un emplacement qui ne fût pas infecté ; tous les campements étaient empoisonnés ; toutes les rivières charriaient des animaux crevés ; nous marchions dans une atmosphère irrespirable, entourés d'essaims de mouches verdâtres ; la route n'était plus qu'un charnier.

Et le long du sentier les vautours repus, perchés sur les branches, faisaient la haie. Immobiles, les yeux mi-clos, le cou rentré, le dos voûté, ils attendaient le retour de la faim pour reprendre leur festin, jetant des regards d'envie sur de nouveaux arrivés qui, à grands claquements de bec, engloutissaient la pourriture.

Un peu avant Kita l'hécatombe cessa : les 400 bœufs partis de Nioro jonchaient la route.

C'était un désastre ! Ce que nous avons pris d'abord pour un accident n'était même pas une maladie localisée dans ce troupeau, sans répercussion sur le reste du pays ; c'était la peste ! la peste bovine qui, éclore en Abyssinie, traversait toute l'Afrique, de l'Est à l'Ouest, et ne laissait aucun animal vivant sur son passage.

La colonne commençait sous de terribles auspices ! La fièvre



LES CHACALS ET LES HYÈNES.

jaune sur les hommes, la peste sur les bœufs. Ces deux fléaux se complétaient, le premier tuait les Européens, le second s'attaquait à la subsistance des survivants ; tous deux mettaient en question le succès, la possibilité même de l'expédition.

Désormais le colonel Humbert ne pouvait plus compter se faire suivre de troupeaux, il n'avait plus qu'un moyen de résoudre le problème du ravitaillement : prélever sur le stock de réserve du Soudan quelques tonnes de corned-beef, la conserve de bœuf fabriquée à Chicago. Mais quelle alimentation pour des hommes anémiés qui auraient à supporter les plus dures fatigues ! Et cela en pleine épidémie de fièvre jaune !

Pendant six mois nous allions toucher journellement 300 grammes de corned-beef, ce conglomérat de viande rougeâtre coupée de filaments graisseux, et rien d'autre. A la fin de la colonne chaque officier aurait mangé 54 kilos de corned-beef.

A cette époque, du moins, nous pouvions encore avoir l'illusion que le corned-beef était du bœuf ! Depuis le fameux procès intenté à l'usine américaine, je me suis demandé souvent de quoi nous avons vécu et pour quelle proportion dans ces 54 kilos, tous ceux qui se trouvaient à la colonne de ... avaient droit au titre d'anthropophages sans le savoir !





LA MOSQUE DE KANKAN

SAMORY

Samory ! Son nom est presque aussi célèbre en France qu'au Soudan et sa renommée n'a pas été usurpée ! Son arrivée au pouvoir dont la légende, son règne relève de l'épopée !

Fils d'un Dioula de Sanankoro, Samory, comme tous les Dioulas commerçants du Soudan, vivait de la vente des marchandises qu'il colportait sur les marchés du Ouassoulou.

L'histoire rapporte le nom de ses parents : Lankhafia Touré et Sokhona Kamara ; mais sur le premier elle relate peu de choses ; Lankhafia Touré ne semble pas avoir jamais compris l'ascension prodigieuse de l'être qu'il avait créé, encore moins les devoirs que cette paternité lui imposait ; faute de les avoir reconnus il se vit même emprisonné par son fils, c'est toute la place qu'il tient dans la vie du conquérant.

Sokhona Kamara seule y joue un rôle important. Ce fait n'a d'ailleurs rien de surprenant ; au Soudan la mère est tout, les fils travaillent pour elle et c'est à elle qu'ils réservent la part d'affection dont ils sont susceptibles ; c'est à elle qu'ils envoient l'argent gagné, c'est d'elle qu'ils parlent toujours ; ils peuvent pardonner toutes les injures sauf celles adressées à leur mère.

Samory ne faisait pas exception à cette règle ; mais sa tendresse filiale avait la violence que la flamme prête à éclore en son cerveau devait donner plus tard à tous ses sentiments. Les passions dont son cœur était déjà gonflé se concentraient alors dans cet amour qui allait lui fournir l'occasion de prendre conscience de lui-même et de se manifester.

Il avait dix-huit ans quand, au retour d'une de ses tournées de

colporteur, il trouva le logis vide : Sori Ibrahima, le chef du pays, était passé ! Sokhona Kamara avait été razzinée et emmenée avec d'autres captifs à Medina, la résidence du roitelet.

Médina était à sept jours de marche de Sanankoro. Sept jours après la capture de sa mère, Samory se présenta devant Sori Ibrahima, roi du Konia :

— Ma mère est déjà âgée, lui dit-il, moi je suis jeune et fort ; laisse-la partir et garde-moi.

Sans deviner ce qu'il y avait d'énergie et de volonté dans les yeux qui l'imploraient, Sori regarda avec mépris ce jeune homme aux traits tirés par la fatigue ; mais un captif n'est jamais à dédaigner.

— Je te garde, déclara-t-il ironiquement, et je garde aussi ta mère. Quand tu auras assez travaillé, je la renverrai. Choisis toi-même ce que tu veux faire pour la racheter.

Ce qu'il voulait faire ? Toute son âme, au fond de laquelle brûlaient des ardeurs ignorées, et qui dans l'instant se soulevait de douleur et de colère, se révéla et s'exhala dans cette laconique réponse :

— La guerre !

Il veut faire la guerre ! Cri jeté d'instinct, où l'ambition et la provocation se mêlent sans même qu'il s'en rende compte. Son avenir vient de se décider.

Il rejoint aussitôt les troupes de Sori qui, depuis longtemps, assiégeaient une ville sans succès ; il arrive pour l'assaut, voit les guerriers d'Ibrahima hésiter sous une grêle de balles, bondit, escalade la muraille d'enceinte, tombe au milieu des ennemis, essuie leur feu, se défend à coup de crosse et va succomber, quand, entraînés par son exemple, les assaillants électrisés se précipitent à sa suite. La ville est emportée.

Pourtant ce n'est pas assez pour payer la liberté de Sokhona. Sori Ibrahima se contente de féliciter Samory.

Et pendant sept ans, sept mois, sept jours, disent les bardes soudanais, le futur sultan se battit, étendant sa renommée, se préparant au rôle pour lequel il était né.

L'armée d'Ibrahima était à sa dévotion, il eut certainement la tentation de la soulever, mais craignant sans doute pour la vie de sa mère il ne laissa pas soupçonner l'ambition qui le dévorait. C'est une fois libre, et sa mère en sûreté à Sanankoro, qu'il saisira la première occasion.

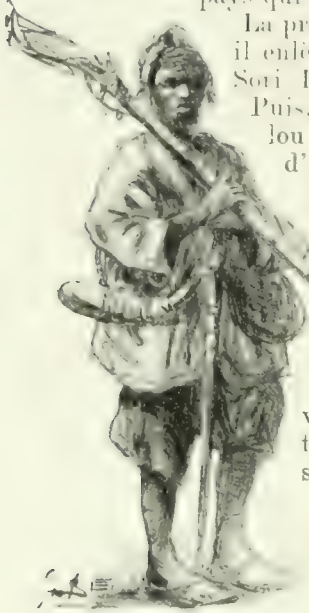
Les sept années écoulées, à peine revenu chez lui, un roi voisin lui demande de prendre le commandement de ses troupes. Le petit Dioula relève la tête ; l'heure a enfin sonné ! Il accepte l'armée que lui offre Bitiké Souané, roi du Toron.

En quelques jours Samory devient



TYPE DIOULA.

l'idole des guerriers dont il est le généralissime; bientôt il se substitue à son maître et commence tout de suite la conquête des pays qui vont constituer son empire.



SOÛA ARMÉ DE FUSIL
À PIERRE.

La prise de Bissandougou lui livre le Koumadougou; il enlève le Konia, sa patrie, à son ancien suzerain Sori Ibrahima, et fait de Sanankoro sa capitale.

Puis, sans coup férir, il s'empare de tout le Ouassoulou; s'allie à Mori, chef de Kankan, qui vient d'être battu dans le Sankaran, et, vainqueur,

il s'adjuge les provinces conquises. Rien ne lui résiste. Les fils de Sori Ibrahima tentent de reprendre le Konia; il les défait complètement et les tue. Mori, son ancien

allié, s'est dérobé et a refusé de l'aider dans les derniers combats; il l'assiège dans Kankan, le réduit, et lui ravit son royaume. Enfin Sori Ibrahima

voulant venger la mort de ses fils, il se retourne une dernière fois contre lui et le fait prisonnier. Désormais il peut s'arroger le titre d'Almamy (1), que portaient Mori et Sori.

En huit ans de conquêtes il a fondé un empire de près de 400.000 kilomètres carrés, il ne lui reste qu'à l'organiser. Après s'être montré conquérant, il va devenir organisateur.

Il débute par la réforme religieuse qu'il regarde comme la plus importante pour asseoir son pouvoir. Il est fétichiste de naissance et règne sur un million et demi de fétichistes, Mandingues et Bambaras; mais il sait la force de la religion musulmane, la puissance contenue dans le titre qu'il s'est octroyé : Almamy! Commandeur des croyants, émanation de Dieu! Ceux qui avaient ce titre avant lui ne le portaient que par une sorte de snobisme; lui, sans se faire illusion sur l'indifférence religieuse de ses populations, veut essayer de tempérer leur scepticisme: son autorité profitera de ce qu'il parviendra à répandre des préceptes du Koran.

Il décrète la religion musulmane, religion officielle de ses États; dans chaque village il fait construire une mosquée, et s'il ne peut contraindre ses sujets à la stricte observance des pratiques, il prescrit au plus grand nombre, et à tous les chefs sans exception, l'envoi de leurs fils à l'école. De fortes amendes rappellent au besoin à l'obéissance ceux qui ne se conforment pas à ses ordres; il n'hésite pas à emprisonner son père, fétichiste impénitent.

Au point de vue financier, il exige peu de son peuple. Il force chaque village à cultiver un champ à son profit; il perçoit la dîme sur le rendement de l'or dans le Ouassoulou; les ressources complémentaires lui sont fournies par les razzias de captifs exé-

(1) Almamy, du mot arabe Al-Amir, le Commandeur des croyants.

cutées sur la frontière. Tous les produits de ces impôts ou de ces pillages passent dans le budget militaire qui est l'unique budget.

C'est, en effet, sur son armée que Samory porte tous ses efforts, et la division qu'il donne à son territoire est le résultat des nécessités du commandement.

Dix corps d'armée sont créés, les généraux sont les gouverneurs des dix provinces correspondantes; en temps de guerre ces corps d'armée seront réunis par trois, et chacun des trois groupes sera placé sous les ordres d'un frère du sultan; le 10^e corps constituera la réserve dont disposera l'Almamy.

Les corps de 5.000 hommes environ se fractionnent eux-mêmes en divisions de 1.000 hommes, qui se subdivisent en compagnies de 100 hommes formées de dix escouades; tous les chefs sont à cheval. De plus, les commandants de corps entretiennent à leurs frais une garde d'élite de 2 à 300 hommes, « les sofas », et quelques cavaliers.

La garde particulière de l'Almamy est composée de 500 jeunes gens choisis pour leur intelligence et d'après leur conformation physique; ils sont élevés à côté du sultan et fanatisés par l'idée du sacrifice de leur vie au maître. Enfin, la garde d'honneur est réservée aux 56 sofas les plus braves de l'armée.

Au moment de la formation de ses troupes Samory ne possédait encore que des fusils à pierre; seuls dans la garde d'honneur 36 sofas avaient des fusils à tir rapide (1).

Cet armement et cette organisation subiront plus tard des modifications sérieuses, lorsque la France, fatiguée des intrigues du sultan et de ses incursions incessantes, se décidera à en finir avec un voisin aussi dangereux.

Tout le règne de Samory est, en effet, rempli par ses guerres avec nous. Pendant seize ans il nous a tenu tête, et dans cette résistance qui peut se diviser en deux périodes, de 1882 à 1886, et de 1891 à 1898, il n'est pas exagéré de dire que Samory s'est montré supérieur à tous les chefs noirs qui ont été nos adversaires sur le continent africain. Il est le seul ayant réellement fait preuve des qualités caractérisant un chef de peuple, un stratège, et même un politique. Conducteur d'hommes, en tous cas, il le fut, possédant l'audace, l'énergie, l'esprit de suite et de prévision, et par-dessus tout une ténacité irréductible, inaccessible au découragement.



SOFA ARME DE FUSIL A TIR RAPIDE

(1) Tous ces renseignements ont été donnés par M. le capitaine Peroz au retour de la mission qu'il remplissait auprès de l'Almamy, 1886-1887.

Après les colonnes de 82 à 86 dirigées par les colonels Bourguis-Desbordes, Boileve, Combes et Frey, qui l'avaient rejeté sur la rive droite du Niger, après les traités successifs de 87 et 88 imposés par les colonels Galliéni et Archinard, dans lesquels il avait reconnu à la France les territoires évacués par force, Samory ne se faisait pas d'illusions : il devrait un jour céder aussi la rive gauche du fleuve. S'il n'avait pas besoin de grands dons de réflexion et d'observation pour deviner le but de la politique française au Niger, il lui en fallait davantage pour lutter contre elle. C'est là qu'il s'est révélé grand politique.

La résistance par les armes ne lui a pas réussi ; il a été obligé de plier, il a mesuré notre puissance, il sait que l'alliance avec tous les chefs noirs ne le sauvera pas ; il ne peut trouver l'appui nécessaire que chez d'autres blancs dont les intérêts soient opposés aux nôtres. Sa ligne de conduite est fixée : il cherchera à provoquer l'antagonisme de la France et de l'Angleterre.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises il fait offrir à Sierra-Leone le protectorat de ses États ; ses envoyés vont même jusqu'à Londres, où ils sont appuyés par les Chambres de commerce ; mais le projet est irréalisable, les traités de 87 et 88 sont là. Samory le constate. Cependant il a atteint un des buts qu'il se proposait ; il est entré en relations intimes avec Sierra-Leone ; désormais les Anglais l'aideront de leurs conseils, les commerçants lui fourniront fusils à tir rapide et munitions. Puisqu'il faut se battre, il en aura au moins les moyens, et l'homme de guerre va reparaitre.

A un changement d'armement correspond un changement de tactique. Samory s'est instruit par ses propres luttes contre les autres chefs noirs ; il a vu que le grand obstacle à notre marche réside dans les difficultés du ravitaillement ; il a compris aussi la faute commise par tous ceux qui se sont enfermés dans leurs villages pour nous résister : il sait que toute place forte est destinée à tomber. Se battre en rase campagne, brûler tout derrière lui, évacuer le pays, n'y laisser ni vivres, ni habitants, faire le vide absolu, telle sera sa tactique.

L'idée est bonne, la réalisation difficile. A tout autre qu'à cet homme d'une volonté de fer, elle eût paru inexécutable. On ne déplace pas tout un peuple ! On n'obtient pas de noirs, attachés à leur village comme nos paysans ne sont pas attachés à leur clocher, de fuir en détruisant tout derrière eux, de donner cette preuve de patriotisme farouche. Mais Samory connaît sa puissance, la terreur qu'il inspire ; ses sujets ne sont qu'un troupeau docile, il pourvoira ce troupeau de bergers et de chiens capables de le conduire ; son armée recevra une organisation nouvelle appropriée au résultat cherché.

Et c'est ici que se manifeste l'esprit de prévision, en même temps que le génie stratégique de Samory : pendant que tous les guerriers armés de fusils à tir rapide lutteront contre nous, reculeront pied à pied, les troupes pourvues seulement de fusils à piston ou de chassepots, seront fractionnées en deux groupes ayant chacun leur emploi. Le premier de ces groupes aura la garde et la conduite des

populations, le deuxième conquerra dans l'Est des territoires qui referont au sultan un empire vers lequel sera dirigé l'exode.

Cette organisation de ses forces en trois groupes : de défense du territoire, d'évacuation, et de conquête extérieure, opérant simultanément, lui permettra d'accomplir une chose unique dans l'histoire : pendant sept ans son peuple changera chaque année de pays, s'enfoncera vers l'Est dans des régions nouvelles, mais déjà soumises et organisées, sans laisser au vainqueur ni un vieillard, ni un grain de mil.

L'histoire de pays aussi lointains est un sujet aride; pourtant cette chasse que, durant huit ans, nous avons donnée à Samory, mérite d'être connue dans ses grandes lignes; elle montre la valeur de ce chef, elle justifie le titre de stratège que je lui ai décerné; elle fait comprendre cette réponse de l'interprète Samba Ibrahim, à qui je demandais le signalement du sultan, afin d'être à même de le reconnaître au milieu d'un combat si le sort me favorisait :

— Quand tu le verras, tu diras : c'est lui!

En 1891, avant l'attaque subite de Kankan par le colonel Archinard, Samory n'avait pas encore réalisé cette organisation de ses troupes en trois groupes; il l'avait seulement en puissance dans son cerveau; il n'avait encore acheté que peu de fusils aux commerçants de Sierra-Leone. Nul au Soudan ne savait de quoi Samory était capable; tous étaient convaincus du succès d'une attaque brusquée : on surprendrait le sultan, en quelques semaines on en viendrait à bout presque sans résistance.

Cette illusion causa notre incursion de 91 dans le Ouassoulou, alors que l'hivernage approchait et qu'il nous restait à peine un mois de saison sèche nous permettant d'agir.

C'était bien assez pour détruire l'Almany!

Et les officiers de la colonne française, en quittant Bammako pour se porter sur Siguiri, pronostiquaient une marche triomphale du Niger à Sanankoro; ils regrettaient même une absence de danger qui engendrerait l'absence de gloire!

La marche triomphale se transforma en une courte et pénible campagne, un raid de trente jours.

Kankan est enlevé! Bissandougou est pris mais il faut l'évacuer le jour même, et nous sommes ramenés jusqu'à Kankan, dont l'occupation devient nécessaire pour nous maintenir sur la rive droite du Niger et sauver la face.

L'hivernage est arrivé avec ses pluies diluviennes, la colonne est obligée de rentrer, les opérations recommenceront seulement à la fin de l'année.

Notre irruption aura été le coup de cloche sonné aux oreilles du sultan qui n'est pas sourd! Désormais il est averti. Il n'a que six mois pour se préparer, organiser son armée, acheter des fusils, se ravitailler; ces six mois lui suffiront.

Si l'attaque de 1891 était justifiée par les agissements de l'Almany du côté de Sierra-Leone, l'expédition était néanmoins prématurée. Lorsque au mois de décembre, le colonel Humbert marchera de nouveau sur Bissandougou, il se heurtera cette fois à un

adversaire déterminé, supérieur en nombre, bien armé, digne de lui.

Quinze combats seront livrés dans un pays boisé, montagneux; Bissandougou sera repris, puis Sanankoro, la deuxième capitale du sultan; mais la colonne, diminuée par le feu, épuisée par les privations, ayant eu à lutter contre un ennemi résolu, contre la fièvre jaune, contre la peste bovine, ne pourra pousser plus loin.

Et pendant que Samory aura défendu ainsi le terrain pied à pied avec ses fusils à tir rapide, il aura donné des ordres pour la conquête dans l'Est, lancé ses fidèles alliés du Kabadougou sur le Bagoé, lâché la bride à un de ses meilleurs généraux, Sekouba, et ce dernier aura conquis tous les pays à l'extrême limite des régions bambaras, occupant la vallée de la haute Sassandra, massacrant le capitaine Ménard à Séguéla.

Après la retraite du colonel Humbert qui s'est retiré au mois d'avril 92, laissant des garnisons à Sanankoro et à Bissandougou, le sultan ne se repose pas. Il charge un détachement d'attaquer nos postes, de couper les routes, d'intercepter les communications, et dans un prodigieux effort, prenant lui-même le commandement d'une nouvelle colonne, il pénètre à l'Est dans la province du Nafana, s'en empare, massacre la population, décapite le roi Diala-

Koro et arrive aux sources du Bandama, assurant la liaison entre les troupes de Sekouba au Sud et les contingents du Kabadougou au Nord.

S'il a perdu à l'Ouest un morceau de ses Etats, il ne nous a livré que des ruines, et dans l'Est il a doublé ses possessions. Une pareille défaite ressemble beaucoup à un succès; en tous cas cette défense à l'Ouest et cette marche combinée de trois colonnes dans l'Est s'appelleraient en Europe de la stratégie.

Le retour de la saison sèche et l'approche d'une nouvelle expédition française ramèneront le sultan



SAMORY.

vers Samankoro; cette fois il trouve devant lui son vieil adversaire de 85, le colonel Combes.

A la suite de cet entraîneur, tirailleurs et spahis accomplissent un tour de force : ils vont jusqu'aux frontières du Nafana, s'emparent de Guélaba, mais ils doivent s'arrêter devant l'hivernage.

Samory, impassible, a poursuivi sa tactique : il a continué à faire le vide devant nous; dans l'Est il a atteint la ligne du Bandama; il est tout près de notre colonie de la Côte d'Ivoire.

La campagne de 92-93 a coupé Samory de Sierra-Leone; mais en le rejetant vers Kong, elle lui a ouvert les marchés de la côte Libérienne; et bientôt le sultan, entraînant toujours ses populations dans l'Est, rétablira avec les commerçants de Gold-Coast les communications interrompues avec ceux de Sierra-Leone. En 94 il soumettra Kong, le Djimini, le Diammala, menacera directement la Côte d'Ivoire et rendra nécessaire l'expédition de 94-95.

Le colonel Monteil dirige la colonne, mais il a d'abord à pacifier la Côte d'Ivoire son point de départ; il y perd du temps et du monde; et quand il est en vue de Kong, après avoir percé avec 300 hommes les forces que Samory, surpris, n'a pas encore pu concentrer, il ne trouve pas le renfort annoncé par le gouvernement et que le Soudan devait envoyer du Nord au-devant de lui. C'est la retraite forcée, épuisante; les combats de jour, les marches de nuit afin de tromper l'ennemi sur la direction suivie et empêcher sa concentration; lorsque le colonel Monteil, grièvement blessé, rentre à la Côte d'Ivoire, les pertes en tués ou blessés ont réduit son effectif des deux tiers.

Mais en arrivant au contact de la Côte d'Ivoire, Samory s'est heurté à la forêt impénétrable, peuplée d'anthropophages; ses populations commencent à être fatiguées de cette vie nomade; ses guerriers n'ont plus l'ardeur des premiers jours. En vain il a rajeuni ses cadres pour lutter contre le colonel Monteil; en vain il a remplacé ceux de ses généraux qui avaient été trop souvent battus; la lassitude se montre. Les deux années d'un répit relatif que nous lui laissons en 96-97, ne peuvent rendre à ses troupes leur ancienne confiance, et en 98, poursuivi, traqué par les colonnes du commandant de Lartigue, il est pris. C'est la fin du grand Almamy!

Déporté au Gabon, celui qui avait possédé la toute-puissance, qui avait vu tout un peuple à ses genoux, et dont le nom avait fait trembler les populations, ne supportera pas la captivité plus de quelques mois.

Ce conquérant que les noirs, s'ils eussent connu l'histoire, auraient comparé à Napoléon, a trouvé son Sainte-Hélène dans l'île de l'Ogooué sur laquelle il avait été relégué.



QUELQUES NOTES SUR LA COLONNE 91-92 CONTRE SAMORY

Kita, Siguiri, Kankan, ces trois noms jalonnent notre route du nord au sud.

De Kita à Siguiri, c'est le théâtre des démêlés sanglants que nous avons eus il y a six ans avec Samory, et dont les plus vieux tirailleurs et les plus anciens spahis répètent en passant les noms : Niagassola, Ko-Koro, Niatadié, Ko-Modo.

A Siguiri nous entrons dans la région ravagée, il y a neuf mois, par l'Almamy en retraite devant le colonel Archinard; nous y prenons



DE KITA A SIGURI.

une première vision de la désolation qui nous précédera désormais dans tout le Ouassoulou. Les coureurs qui sillonnaient ce pays durant l'hivernage et interceptaient les communications ont disparu; ils ont rejoint l'armée du sultan; désormais la route est ouverte aux convois qui pourront circuler en sûreté avec une faible escorte et transporter le ravitaillement nécessaire pour faire de Kankan une base d'opérations.

Notre arrivée à Kankan met la garnison en fête : le poste est débloqué, nous apportons des nouvelles de France; nous sommes reçus comme le bateau est accueilli par les naufragés qu'il vient sauver. Ces naufragés ne sont d'ailleurs nullement désespérés; ils n'ont pas laissé l'ennemi entamer leur îlot; les vagues des sofas sont

brisées contre la palissade du poste ; ici la vie n'a pas été monotone.

L'histoire dit bien qu'à la suite de la pointe poussée par le colonel Archinard, en 1891, Kankan devint la capitale d'une nouvelle province. En réalité, si ladite capitale n'avait été pourvue d'une solide garnison, le règne de son commandant eût été des plus éphémères.

Il n'est pas de jour, où ce poste n'ait eu à échanger des coups de fusil avec les détachements de Samory. Parfois c'étaient les Sofas qui passaient le Milo, l'affluent du Niger sur les bords duquel se dressent les murs de Kankan ; mais le plus souvent l'attaque venait de notre côté.

Une défensive bien comprise, dit le règlement, ne doit pas être



SIGUI.

Le 10 Mars 1891. Dakar

passive. Cette prescription n'eût-elle pas existé que les officiers de ce poste avancé l'eussent inventée. Ils avaient fait mieux encore, ils avaient trouvé le moyen de créer de toutes pièces un complément indispensable à leur offensive. Si les deux compagnies de tirailleurs suffisaient à tenir l'ennemi en respect, à lui donner de temps à autre de bons coups de boutoir, elles étaient dépourvues de la cavalerie destinée à les renseigner, à les éclairer.

Des marsouins, et de plus des Soudanais, ne s'embarrassent pas pour si peu. Quand on n'a pas de cavalerie on en fabrique. Mais, dira-t-on, il faut des officiers pour la fabriquer ? Mon Dieu, le terme « esprit cavalier » est simplement synonyme de décision, de perçant, de mordant, et à ce titre bien des fantassins, pour être cavaliers, n'ont besoin que d'un cheval. Le lieutenant Mangin, un des officiers enfermés dans Kankan, était de ce nombre. Il eut tôt fait

ce constituer un peloton. Il demanda les chevaux laissés par la colonne Archinard, ceux qu'on avait pris à l'ennemi ; et sur leur dos il campa quelques bons Malinkes recrutés parmi les populations vivant à l'abri du poste. Pour que ces cavaliers improvisés fussent de parfaits spahis, il leur manquait encore la tenue ! L'habit ne fait pas le moine, mais il n'y a pas de spahis sans vareuse rouge ! Ceux de Mangin réclamaient le prestige de l'habit ! le panache ! Une pièce d'andrinople leur donna satisfaction. Désormais le peloton ne laissa rien à désirer.

L'instruction équestre n'était peut-être qu'ébauchée ? Bah ! si ce n'était pas un peloton d'écuyers, c'était un peloton de braves. Les commandements n'étaient peut-être pas tous réglementaires ? Il n'y a qu'un commandement indispensable : En avant ! Et celui-là Mangin le connaissait bien.

Chaque jour, à chaque sortie, le peloton se perfectionnait : il lui arriva aussi de s'augmenter de quelques sofas déserteurs. Ils ne venaient pas à nous par lassitude de faire la guerre, mais plutôt par lassitude d'être toujours battus, et surtout parce qu'ils se refusaient à suivre Samory dans un exode qui les éloignerait de leur pays sans espoir de retour. Braves, ils étaient encore des recrues précieuses par leur connaissance des moindres sentiers.

Dès notre arrivée nous apprenons les services que ces déserteurs nous ont rendus. L'un d'eux figure même parmi les victimes de leur dévouement ; il était célèbre dans le peloton par la façon dont il pourfendait les sofas en leur jetant son nom comme cri de guerre : « Kourouba Moussa ! Kourouba Moussa ! » et sa perte a été sensible à Mangin qui nous fait le récit de la façon dont il a succombé, ou plutôt dont il a disparu : les tirailleurs avaient été entraînés assez loin du poste, ils ne pouvaient plus se dégager, les cartouches allaient manquer ; il fallait à tout prix, quel que fût le danger pour l'estafette, envoyer une dépêche à Kankan, afin de demander du renfort et des munitions. Un indigène seul avait chance de passer. Kourouba Moussa s'était offert. Mangin l'avait laissé partir et, grâce à lui, le détachement avait été sauvé. Mais après avoir rempli sa mission, infatigable, fidèle au devoir, Kourouba Moussa avait déclaré qu'il retournait se battre..., et on ne l'avait plus revu. Sans doute il avait été tué ou fait prisonnier, et dans ce dernier cas il n'avait aucune pitié à attendre de Samory.

En nous faisant ce récit, Mangin pleure le plus brave, le plus intelligent de ses spahis, et dédaigne les plaisanteries de quelques officiers dont le scepticisme émet un doute sur la fidélité de l'ancien sofa. Pourquoi alors aurait-il porté la dépêche ?

Que Kourouba Moussa soit mort ou vivant, Mangin est très fier et justement fier de sa cavalerie. Dans l'organisation définitive de la colonne, qui s'augmente d'une partie de la garnison de Kankan, Mangin conserve naturellement le commandement du corps qu'il a créé, mais l'effectif nécessitant un autre officier, à Mangin, lieutenant d'infanterie de marine, le colonel Humbert adjoint Germain, lieutenant d'artillerie.

Ainsi se trouve complétée l'irrégularité de ce corps au moment

même où son existence est régularisée ! Marsouin, artilleur et spahis prouveront bientôt l'excellence de la réunion des trois armes.

Nous partons : l'avant-garde, poste d'honneur, est donnée aux auxiliaires. Nous en sommes un peu jaloux, mais nul de nos spahis ne connaît la route comme ces enfants du Ouassoulou et nous nous contentons de flanquer la colonne sur son flanc droit, pendant que les deux pelotons de spahis sénégalais, complément de notre cavalerie, la flanquent sur le côté gauche.

Les étapes sont courtes, les deux premières se passent sans incident. Où sont donc les sofas ?

Enfin, le troisième jour le contact est pris. Les cavaliers de pointe de Mangin se sont arrêtés devant un marigot, ils sondent du regard la gaine impénétrable de verdure au milieu de laquelle coule un ruisseau, mais leur vue ne perce pas le rideau d'arbres. Tout à coup une voix sortie du fourré les appelle par leurs noms. Ils demeurent un moment étonnés ; cette voix ne leur est pas étrangère. L'homme invisible reprend aussitôt :

— C'est moi, Kourouba Moussa. — Puis après avoir demandé des nouvelles de tous les camarades : Le lieutenant Mangin est-il là ?

— Oui, il vient derrière nous.

— C'est bien, je m'en vais.

Et Kourouba Moussa, ralliant ses hommes placés en embuscade, se retire.

Il ne voulait pas tirer froidement, au visé, sur son ancien lieutenant auprès de qui, par ordre du sultan, il était venu s'instruire, et dont il avait tant de fois admiré la bravoure. Plus tard les hasards des combats les remettraient tous deux en présence, du moins ce serait dans le feu de l'action.

Il y avait en Kourouba Moussa de véritables sentiments d'honneur et de chevalerie ; il leur obéissait en cette circonstance comme il leur avait obéi lorsqu'il s'était offert à porter la dépêche à Kankan. Il avait trouvé ce jour-là une occasion de quitter les spahis et de rentrer chez Samory, cependant il avait considéré de son devoir d'accomplir sa mission ; l'honneur le lui commandait, et aussi l'attachement réel qu'il avait pour son chef dont il ne voulait pas laisser la vie en danger. Peut-être encore désirait-il payer la dette contractée par lui envers ceux qui l'avaient accueilli et instruit ? Il avait usé d'une ruse de guerre, il se refusait à la transformer en trahison.

Mangin avait retrouvé son spahi ! mais il le retrouvait général dans l'armée ennemie ! Il comprit alors la raison du cri de guerre de Kourouba Moussa, jetant son nom dans le galop de la charge afin d'être reconnu des sofas ; ceux-ci, obéissant à l'ordre du maître, se laissaient tuer pour permettre à leur chef d'acquiescer la science des blancs !

Ce n'était pas la première fois que Samory se servait de tels procédés. Nous savions qu'il avait envoyé son armurier faire un stage à l'arsenal de Saint-Louis, et qu'il possédait parmi ses généraux un autre de nos élèves, N'Golo, ancien tirailleur ayant déserté probablement dans les mêmes conditions que Kourouba Moussa.

Quels avantages ce légitime artifice procurait-il au sultan ?

De très faibles, en réalité. Son armurier était bien capable de copier un fusil dans ses moindres détails, jusque dans ses rayures; seulement le canon, fait d'un morceau de fer replié, ne résistait pas à la pression exercée par la déflagration de la poudre. Aussi le sultan avait-il très vite renoncé à construire des armes uniquement meurtrières pour celui qui s'en servait. Les étuis de cartouches mieux conditionnés pouvaient être utilisés, mais la confection en était assez lente; le matériel était rudimentaire, et l'ouvrier qui n'était pas suffisamment intelligent pour comprendre la signification des lettres et des chiffres, marques de fabrication gravées sur le culot, perdait un temps énorme à inscrire servilement les initiales d'un arsenal et des dates qu'il supposait être un gri-gri indispensable. Son triomphe était la réfection des cartouches; encore que dans les vieux étuis achetés ou ramassés sur le terrain des combats, il introduisit des balles de plomb mal calibrées, ou des balles de fer, les unes comme les autres fort en peine de prendre les rayures.

Pour le cas de N'Golo et de Kourouba Moussa, Samory n'en aurait retiré des avantages tactiques que si ces généraux dressés à

notre école, et pour être exact à notre école... de compagnie, eussent possédé une intelligence supérieure d'abord, des troupes disciplinées à l'européenne ensuite. Pourtant lorsque nous avons eu affaire à N'Golo, nous nous en sommes toujours aperçus à la façon dont le combat était mené, et nous n'avions pas besoin, pour connaître sa présence, d'entendre les commandements qui, dans son « corps d'armée », se faisaient en français.

Les sonneries de clairon étaient également semblables aux nôtres; une seule différait: « En retraite. » Pour celle-ci N'Golo avait détourné une sonnerie de son sens, ou plu-



FYFE MALINKI

tôt lui avait donné tout son sens, car pour indiquer la retraite il n'est rien de plus suggestif que de sonner... la soupe! Quand la soupe égrenait ses notes joyeuses, nous savions que nous aussi nous allions pouvoir manger la nôtre.

*
* *

Ces à-côté de l'instruction reçue chez nous rendent service à Samory; nous en faisons une triste constatation dès le premier combat.

Depuis le matin nous nous battons. Après avoir enlevé le Sombi-Ko, la colonne a trouvé les troupes de Samory reformées derrière le Diaman-Ko. Dans l'après-midi toutes nos réserves sont engagées, notre flanc gauche est pris à revers par une contre-attaque et les blessés à l'ambulance font le coup de feu pour la contenir; notre aile droite menace d'être débordée.

Le colonel donne l'ordre d'enfoncer le centre à la baïonnette. Déjà les tirailleurs s'élancent, ils vont atteindre le marigot, quand subitement retentit la sonnerie : « Cessez le feu! Halte! » Le lieutenant Mazerand, qui marche en tête, surpris par ce commandement, mais esclave de la discipline, s'arrête... un feu terrible part aussitôt de la ligne ennemie; il tombe frappé à mort.

C'était le clairon de N'Golo qui avait sonné.

Dans la vie le rire est près des larmes, même dans un combat le comique se mêle au tragique. La méprise causée par cette sonnerie a été reconnue, les tirailleurs ont réussi à passer le Diaman-Ko, de l'autre côté la cavalerie a chargé, et la résistance de l'ennemi vient de faiblir, quand on amène au colonel un prisonnier, un humble sofa, un sofa de deuxième classe.

Le pauvre diable ignorait absolument les usages des civilisés envers les prisonniers; il pensait assurément que sa dernière heure était venue. Le colonel voulant se rendre compte de l'impression causée par les balles 86 lui présente un fusil Lebel et une cartouche:

— Tu connais ça ? dit-il.

Le sofa hoche la tête :

— Quand ça y a touché, y a mort.

Alors le colonel, un artilleur dont l'état-major comprenait nombre d'officiers de la même arme, se retourne et démasque un canon :

Et ça ? Tu connais ?

Tous les artilleurs tendent l'oreille.

Imperturbable, le sofa hoche encore la tête, fait claquer sa langue, signe certain qu'il connaît cet engin terrible, et gravement répond :

Ça y a faire beaucoup de bruit, y a jamais tué personne.

Un silence de mort plana sur le malheureux. En dépit des lois de la guerre nul prisonnier ne fut plus près d'être fusillé!

La bravoure pendant la lutte, l'orgueil après la victoire sont

choses assez naturelles : mais conserver sa fierté, sa présence d'esprit après la défaite, en face de la mort, et y joindre une pointe d'ironie, voilà, certes, qui n'est pas courant !

Malheureusement le tragique ne tarde pas à reprendre ses droits.

La nuit est venue, tout semble terminé, le carré se forme, et comme je donne des ordres à un brigadier européen, une dernière balle siffle... le petit brigadier tombe, le crâne percé.

C'était le premier combat auquel j'assistais, je devais en voir beaucoup d'autres, celui-là est resté le plus vivant dans ma mémoire, probablement parce qu'il était le premier, peut-être parce qu'il fut un des plus sérieux, et que dans la nuit il fallut enterrer plusieurs de nos camarades, en silence, sans pouvoir leur rendre les honneurs qui leur étaient dus.

La situation demeurait critique, en effet ; nous étions maîtres du terrain, mais je crois bien qu'en réalité nous étions battus. Serrés dans le carré, avec la défense d'allumer même une cigarette, nous attendions anxieusement le jour.

Que serait-il arrivé si Samory avait renouvelé son attaque ?

Heureusement pour nous il ne pensait qu'à se saisir des têtes des blancs et à faire avec elles un grand tam-tam à Sanankoro, son autre capitale. Il avait un sens tactique étonnant pour un noir, mais il était noir ! et ce jour-là, le désir de proclamer une victoire l'empêcha de l'achever ; il ne s'en servit que pour exciter l'ardeur des populations par la vue de ses trophées.

Au matin, il nous laissa entrer dans Bissandougou sans coup férir, pendant que, derrière nous, il déterrait les corps des Européens si tristement inhumés dans la nuit.

Il estimait sans intérêt la possession de Bissandougou, le village incendié l'année précédente n'existant plus ; il oubliait que ce répit permettait à la colonne de se reprendre après la surprise causée par la défense du Sembi-Ko et du Diaman-Ko.

Le colonel Humbert était maintenant à même de juger des difficultés qu'il allait rencontrer. L'Almany persistait bien dans la tactique improvisée par lui dix mois plus tôt ; nous pouvions nous emparer de tout le pays sans que la question du ravitaillement se trouvât simplifiée ; les incendies qui s'allumaient devant nous dévoraient tout, et les troupeaux avaient déjà fui depuis longtemps avec les populations entraînées dans l'Est par une partie des sofas. Il devenait indispensable de créer sur la route des points d'appui. L'obligation d'établir à Bissandougou un dépôt de ravitaillement s'imposait, et le retour sur Kankan d'un convoi suffisamment escorté ne pouvait être différé.

*

**

Deux compagnies et un peloton de spahis ont reçu l'ordre de retourner chercher des vivres à Kankan. Parmi les officiers de spahis le sort a désigné le lieutenant Belleville.

Triste à la pensée que nous allons sans doute nous battre, tandis

que derrière les porteurs et les voitures Lefèvre il n'aura à repousser que des attaques insignifiantes, Belleville s'éloigne à contrecœur. Jusqu'à la ligne des avant-postes je l'accompagne, essayant de le consoler ; mais en le quittant je sens dans sa poignée de main plus qu'un au revoir, autre chose que le désappointement des combats manqués ; je sens l'inquiétude de l'ami que j'ai connu à Saurmur, que j'ai ensuite retrouvé aux chasseurs d'Afrique ; et ce serrement de main ne dit plus le regret de ne pas partager une gloire possible, mais celui de ne pas partager un danger.

Arrêté sur le bord d'un ruisseau qu'il vient de franchir, je le regarde s'en aller. Il fait à peine jour ; au haut de la pente qu'il gravit avec les deux spahis de pointe de l'arrière-garde, il a presque disparu ; je ne le distingue plus des cavaliers qu'à sa haute taille ; il se retourne, m'envoie un dernier adieu de la main, et je rentre à Bissandougou.

Le surlendemain nous partions dans la direction de Sanankoro. Le soir, pendant que la colonne s'établissait au bivouac, j'attendais derrière la ligne de mes vedettes d'être relevé par les avant-postes d'infanterie. Les spahis de mon peloton échangeaient de temps à autre une parole à voix basse ; tout à coup un mot me frappa : « Lieutenant a be fara. » Je ne savais encore que peu de mots bambaras, mais celui-ci, le mot de mort, je l'avais déjà entendu si souvent, que je le connaissais.

Un lieutenant était mort ? Je questionnai : Qui est mort ? Et je restai atterré, ne pouvant croire à leur réponse... Ce qu'ils disaient était impossible ! Belleville mort ! Comment l'auraient-ils appris ?

Comment ils l'avaient appris ? Je ne sais ! Un courrier passe près des tirailleurs, leur jette une nouvelle, et le bruit court, se répand parmi les noirs avant qu'aucun blanc en ait été informé !

C'était vrai, Belleville avait été tué !

Un détachement ennemi avait suivi le convoi de ravitaillement. L'attaquant de loin d'abord, tirant des coups de fusils auxquels on ne répondait pas, mais peu à peu il s'était enhardi, s'était rapproché et commençait à devenir gênant. Derrière le convoi, Belleville, énérvé, guettait l'occasion d'éloigner une bonne fois les sofas.

Un moment il les croit assez près pour leur infliger une sévère leçon ; sans prendre le temps de prévenir la compagnie d'arrière-garde dont il forme la pointe, brusquement il fait demi-tour et s'élançe sabre au clair, son peloton en bataille.

Les sofas sont en tirailleurs, ils dessinent une ligne jalonnée par de petites fumées blanches qui, à larges intervalles, s'envolent au-dessus des herbes. En un instant les spahis sont sur eux.

— Chargez !

Les bouches se fendent dans un rire joyeux et répètent le cri ; les sabres s'allongent, chacun fond sur son ennemi à travers les buissons et les arbres dont la brousse est parsemée. Au premier rang, droit devant lui, Belleville, le bras tendu, bondit sur un sofa qui



BELLEVILLE ROULE FOUROYÉ.

l'a mis en joue. L'homme ne bronche pas, il vise au cœur, tire à cinq pas, et Belleville roule foudroyé.

Avec un hurlement de triomphe les sofas se précipitent pour s'emparer du corps ; mais entre eux et l'officier il y a les spahis.

Autour du cadavre de leur chef, tous se sont ralliés. Comme des vagues furieuses rejetant ceux qui veulent les franchir, ils s'élancent, refluent, repartent, reviennent à leur point de ralliement, à ce corps dont la bouche ne peut plus s'ouvrir pour leur crier : Sauvez-vous !

Et pendant ce temps le convoi poursuit sa route, ignorant ce qui se passe derrière lui.

Quand un chef tombe, un autre le remplace. Le maréchal des logis indigène a pris le commandement; mais dire : « En retraite! » Abandonner son officier! Jamais! « Va prévenir », ordonne-t-il simplement à un des spahis; et il continue de charger.

Aux appels des sofas, de toutes parts d'autres ennemis ont surgi qui entourent les défenseurs du mort. Les vagues sont maintenant un tourbillon qui trace un cercle de fer autour du lieutenant. Les sofas n'osent plus avancer; ces hommes, dont les forces s'épuisent, seront bientôt à eux; ils les tirent au vol. Le nombre des blessés augmente. Les ennemis se resserrent.

Soudain des cris perçants retentissent; au loin la brousse ondule; des baïonnettes jettent des éclairs; la compagnie d'arrière-garde, enfin avertie, accourt, se précipite...

Alors seulement les spahis s'arrêtent, mettent pied à terre, s'approchent de leur officier sur lequel ils se seraient fait tuer, mais qu'ils n'auraient pas laissé prendre; et Belleville, qui riait à la mort en chargeant, sourit aux braves penchés sur lui pour le relever.



Au Ouassako, à deux étapes de Bissandougou, nous avons retrouvé l'ennemi, et le marigot a été enlevé de vive force, mais nous avons été prévenus que Samory a préparé sa principale ligne de résistance à Farandougou.

Le colonel Humbert a décidé de tourner cette redoutable position.

Dans la nuit nous sommes partis. A huit heures du matin, au sommet d'une colline, l'avant-garde s'est arrêtée; le guide a dit : C'est là. Le bras tendu, le corps ployé par la crainte, il montre dans le bas un village et une ligne boisée sur la droite : Farandougou et le terrible ravin où le sultan a, paraît-il, accumulé les défenses accessoires, abattis, murs et tranchées.

Notre marche ne semble pas avoir été éventée. A nos pieds les cases du village se pressent dans l'intérieur d'une enceinte; le côté qui nous fait face est plongé dans l'ombre, mais le soleil, légèrement oblique, pose un liseré d'or sur la pente des toits pointus, ceux du pourtour découpent des dents claires sur la brousse environnante; tout est calme, tout dort. Que dissimule le ravin? La distance à laquelle nous en sommes, 3.000 mètres, ne permet de rien distinguer dans l'ombre du fourré.

Le colonel Humbert est arrivé au galop. Tous les officiers présents fouillent le terrain de leur jumelle; leur figure s'illumine : les sofas sont là; ils nous attendent par la route que nous avons abandonnée, nous les avons tournés, nous sommes sur leur flanc droit, et ils ne s'en doutent pas! Leur service d'exploration a été mal fait; quelle surprise pour eux tout à l'heure!

Le visage le plus joyeux est celui du capitaine Gouget, qui commande notre escadron. Il nous a déjà conduits à l'abri des vues de l'ennemi : son regard cherche les plis de terrain, les couverts, par où nous pourrions descendre sans être aperçus et foncer sur le grouillement de sofas qu'il devine cachés dans la brousse. Il ne s'inquiète pas de leur nombre ; il est le type de la bravoure, une bravoure que certains qualifieraient de folle ; mais ne dit-on pas que les fous sont les vrais sages ? Et ce paradoxe est bien souvent une vérité à la guerre. L'arme blanche seule est sage, affirme Souwarow. D'ailleurs, la folie d'un acte dépend essentiellement des conditions dans lesquelles il est accompli ; un tour de force devient une chose raisonnable quand on s'est préparé à l'exécuter ou quand on a amené à la perfection l'instrument dont on aura à se servir.

L'instrument qu'a forgé le capitaine Gouget est parfait. En



A NOS PIEDS, LES CASIS DU VILLAGE.

moins d'un an, depuis la prise de Nioro, il a formé cet escadron, aidé simplement d'un lieutenant d'artillerie, le lieutenant Collard ; et jamais je n'ai vu d'hommes dressés comme ces spahis.

On a peut-être reproché au capitaine Gouget d'avoir été sévère dans ce dressage. Il voulait commander à une troupe et non à une milice ; il devait, en quelques mois, instruire des noirs recrutés à la hâte, séduits par l'idée de se battre, mais peu disciplinés ; et les noirs, de même que beaucoup de blancs, confondent facilement la bonté avec la faiblesse. Parmi les cavaliers, certains lui avaient-ils gardé rancune d'une punition trop dure ? En tous cas, nul d'entre

eux n'y pensait plus après la première rencontre; enthousiasmés, ils l'eussent suivi à travers le feu. Ceux qui n'ont pas vu le capitaine Gouget au combat n'ont rien vu! Que sa modestie me pardonne de parler ainsi de lui.

Au haut de la colonne où le guide nous a arrêtés, le capitaine Couget s'impatiente, il attend des ordres, l'occasion va lui échapper. Au pas il nous fait gagner un peu de terrain vers la plaine; nous nous serons rapprochés d'autant des sofas. Mais tout à coup un commandement derrière nous lui arrache une exclamation de désespoir :

— En batterie... à 3.000 mètres!

C'en est fait de la surprise! Nous dévoilons notre présence!

La tentation était trop forte pour un artilleur! Une si belle position de batterie!

Au même instant nous entendons : « Première pièce feu! » puis une détonation, un frou-frou au-dessus de nos têtes, mais un frou-frou de projectile fatigué... et à cent mètres devant nous l'obus tombe!

Grâce à Dieu cet obus connaît son monde, il n'éclate pas. Là-haut les artilleurs demeurent stupéfaits. Aux gestes du colonel Humbert ils répondent par d'autres gestes... c'est, paraît-il, la faute de la poudre sans fumée!

Comme le disait avec tant d'à-propos le sofa prisonnier : le canon y a jamais tué personne, mais y a faire beaucoup de bruit. Si l'obus a interrompu sa course à 300 mètres, refusant d'aller au but, la détonation y est arrivée; elle roule dans la plaine, elle s'enfonce dans le ravin; et subitement, du fourré sort un grouillement noirâtre, on dirait une nuée d'insectes affolés.

Cependant, tout de suite, ils se groupent, et c'est un mouvement d'ensemble qui commence.

Furieux contre ce coup de canon intempestif, le capitaine Gouget nous a entraînés au galop, pendant que les tirailleurs dévalent les pentes au pas gymnastique. Nous franchissons un ravin, un autre, et, soudainement, nous sommes arrêtés... de tous les côtés ce sont des à-pic infranchissables. Impossible de descendre.

Nous sommes à cent mètres au-dessus de la plaine que sillonnent, semblables à des traînées de fourmis, les lignes des sofas issus du ravin; ils courent vers le marigot de Farandougou, leurs files sombres zèbrent la plaine; ils se rejoignent derrière le village, se forment en réserve ou s'étalent le long des arbres qui bordent le ruisseau. C'est une manœuvre en goum, mais une manœuvre accomplie sans désordre, et nous assistons, étonnés, à ce changement de front ordonné par Samory, exécuté par ses troupes avec une rapidité merveilleuse. De la plaine, tout à l'heure endormie, monte maintenant une rumeur sourde: quelques cris, appels ou ordres arrivent jusqu'à nous, un premier coup de feu résonne, un deuxième, et tout le marigot crépite.

Nous ne nous oublions pas sur notre piteux observatoire parfait pour un arbitre aux grandes manœuvres, détestable pour le capi-

taine Gouget. Desespéré d'avoir manqué une si belle charge, maudissant ce terrain impraticable qui le force à revenir sur ses pas, il repart au galop. Nous ferons un détour, mais nous chargerons tout de même. Seulement il faut se hâter.

Au moment où nous quittons notre observatoire, de Champvallier me dit, en suivant des yeux les mouvements des sofas :

— Ils étaient tout de même beaucoup !

J'étais en train de me faire une réflexion identique et je me demandais avec inquiétude si elle était avouable ? De voir de Champvallier partager mon opinion je me sens rassuré ; si lui qui n'en est pas à son baptême du feu, qui a déjà participé aux plus durs engagements du Tonkin, qui a vu Langson et en a rapporté avec une citation une réputation justifiée, se permet un doute sur le résultat de notre tentative avortée, je peux me poser la même question sans défaillance de mon âme. Après tout, nous aurions peut-être réussi ! Les sofas n'étaient guère moins nombreux au Sombi-Ko lorsque le capitaine Gouget nous a lancés à la charge, et nous en avons rapporté plus de cent fusils. Encore n'avons-nous pris que ceux des morts, et combien de blessés, la poitrine trouée ou le crâne fendu, ont pu nous échapper !

Et nous galopons ! nous galopons ! ces tirailleurs sont enragés, ils sont déjà aux prises avec les sofas ; ils ne nous laisseront rien à faire ! Mais au premier peloton, je vois de Champvallier accélérer l'allure, il a baissé la tête comme lorsqu'il va charger, il a enfoncé son casque jusqu'aux oreilles ; tout va bien ! Assurez vos chapeaux !

*

**

Après Farandougou, c'est Baratoumbou : un nom qui résonne comme un tambour. Baratoumbou avec son double marigot, sa double rangée de palissades, la deuxième emportée d'assaut par la cavalerie avant que les tirailleurs aient pu arriver. Tous les spahis étaient là, les deux pelotons de Sénégalais commandés par le capitaine Besset, l'escadron du capitaine Gouget, et les deux pelotons d'auxiliaires de Mangia.

Le temps de commander pied à terre, de tirer quelques feux de salve ; et la palissade est enlevée. Maintenant à cheval ! et au galop ! Avec Germain nous filons sur un sentier bordé de palmiers, une véritable allée de jardin d'hiver, mais le temps n'est pas à la poésie ; entre les arbres nous apercevons un cavalier revêtu d'un superbe boubou blanc, un chef certainement !

Cette vue excite nos spahis autant que nous ; la chasse commence. Le sentier est coupé de plusieurs ruisseaux, des coups de feu partent de ces lignes successives dont l'ennemi n'a pas eu la précaution de couper les passages, et nous les franchissons sans nous arrêter. Nous nous rapprochons du boubou blanc, nous allons l'atteindre ; un coude du chemin nous le dissimule ; derrière, sur la ligne droite, plus rien ! Nous galopons jusqu'au tournant suivant, jusqu'à un marigot bordé de rochers. Le boubou blanc s'est évanoui !

Le lendemain un prisonnier nous apprit le nom de celui que nous avions poursuivi : c'était Samory ! Samory qui, ne s'attendant pas à voir le deuxième marigot de Baratombou tomber si rapidement, avait à peine eu le temps de sauter à cheval à l'apparition des vareuses rouges ; Samory qui, sur le point d'être rejoint par nous, s'était brusquement jeté dans la brousse, s'était laissé glisser à bas de son cheval et avait fait le mort, couché dans les herbes !

Nous avions failli nous emparer de l'Alamy ! en finir d'un coup avec lui, sauver bien des vies, supprimer six années de luttes et supprimer aussi, il est vrai, pour beaucoup d'entre nous, une source de gloire et d'avancement ! Eh bien ! que tous ceux qui

doivent au sultan une croix ou un galon excusent mon égoïsme, je regrette toujours de n'avoir pas pris Samory.



NOUS APERCEVONS UN CAVALIER.

*
**

Au bout d'une plaine légèrement ondulée, marbrée de cultures diverses et coupée de tranchées plus vertes indiquant le passage d'un ruisseau, nous apercevons enfin Kerouané, place forte du sultan,

residence de sa cour, et Samankoro, sa ville natale, hier encore sa deuxième capitale, aujourd'hui la proie du feu.

Nous la voyons flamber comme les autres villages; elle s'est allumée à notre approche; les fumées montent, noires et rousses à la base, elles s'éclairent, dans le soleil, d'un violet diaphane, et crevées de langues de feu, percées de rayons d'or, elles flamboient en des tons d'opale. Dans le crépitement des étincelles nous entendons les toitures s'effondrer; quand nous arriverons il ne restera plus que des murs calcinés.

„Nous y trouverons pourtant autre chose; un spectacle douloureux



LES TÊTES ILLUMINÉES PAR LE SOLEIL.

nous y attend. Sur la place du tam-tam, des danses populaires, des réjouissances publiques, trois têtes sont fichées au bout de trois piques, ce sont celles des trois Européens tués au Diaman-Ko; celles que Samory a voulu jeter en trophées à son peuple et pour la possession desquelles il nous a abandonnés à demi battus. Ces têtes qui

ont servi de jouets à ses sujets, qui ont été bafouées, insultées, et qui, peut-être, nous ont sauvé d'un désastre.

Presque honteusement nous avons enterré là-bas nos camarades, ici, du moins, nous pourrions leur rendre les honneurs qu'ils ont doublement mérités.

Des toitures consumées s'élèvent encore des volutes de fumée; leur nuage sombre tend un voile de deuil derrière les têtes illuminées par le soleil, glorifiées de lumière.

Une belle avenue d'arbres nous conduit à Kerouané. La forteresse du sultan a commencé de brûler; les incendiaires, surpris par une patrouille de spahis, n'ont pas eu le temps d'achever leur œuvre. Au centre de la face nord de l'enceinte s'ouvre, au milieu d'une grosse tour, la porte d'entrée. En face se dresse la grande mosquée, un bâtiment quadrangulaire et colossal pour le pays; elle est intacte,

l'incendie ne l'a pas touchée; à l'intérieur règne une pénombre de souterrain, et les yeux remplis de soleil ne distinguent que peu à peu une forêt de troncs d'arbres, piliers qui soutiennent un toit de paille en forme de pyramide, haut d'une dizaine de mètres.

C'est au sommet de ce toit que le pavillon français va flotter.

Déjà toute la colonne est rassemblée et présente les armes. Lentement, le long du chaume sous lequel le



LE LONG DU CHAUME SOUS LEQUEL LE MARABOUT...

marabout demandait à Allah notre défaite, le pavillon s'élève.

Samory peut le voir du haut de la montagne où il a lui : le Toutou-Kourou, dont les eaux du Milo baignent le pied.

Dans ce réduit qu'il considère comme inexpugnable, le sultan a établi ses dépôts de vivres et de munitions; il en a renforcé les défenses naturelles. Les pentes sont à pic, les arbres semblent plaqués contre un mélange d'herbe, de mousse et de rochers; des tranchées se dessinent en clair sur le ton rougeâtre des parties dénudées. Le long de la berge, à l'abri des arbres qui surplombent le cours du Milo, d'autres tranchées sont creusées, les principales en face du gué réunissant Kérouané au Toutou-Kourou. Derrière leurs parapets les têtes des sofas de faction sont visibles.

Si redoutable que soit cette position, le colonel Humbert a résolu de la conquérir, car nous persistons à être des vainqueurs coupés de leur ligne de ravitaillement, continuellement harcelés, et cette situation ne peut se prolonger indéfiniment.

Une nuit, après avoir fatigué la vigilance de l'ennemi par de fausses attaques répétées pendant toute une semaine, les tirailleurs se jettent dans le gué, passent la rivière, s'emparent des premières redoutes. Les coups de fusil des sofas marquent d'étoiles le bas de la montagne, les feux de salve des tirailleurs tracent des raies lumineuses dans la nuit; puis le jour se lève; et les chéchias escaladent les pentes; elles montent, elles montent toujours, elles ne sont plus que des points rouges qui se perdent dans les arbres, s'enfoncent dans les ravins et disparaissent; elles ont pénétré dans l'intérieur du réduit.

Et nous, pauvres cavaliers que nos chevaux frappent d'incapacité physique pour les ascensions, nous restons spectateurs! L'espoir d'être appelés à la rescousse, sans nos montures, nous est même interdit, il faut bien quelqu'un pour garder Kérouané.

A midi l'inquiétude commence à nous gagner. Que se passe-t-il là-haut? Depuis longtemps on n'entend plus la fusillade.

Tout à coup une effroyable détonation secoue l'air, la terre tremble, et du sommet du Toutou-Kourou jaillit une gerbe de flammes monstrueuse, entraînant avec elle une colonne de fumée qui atteint le ciel, s'étale, s'épanouit, et comme un gigantesque nuage flotte au-dessus de la montagne. Un cri d'admiration nous échappe devant ce feu d'artifice digne d'un Titan; mais aussitôt la terreur nous angoisse : qui a ouvert ce volcan sous les pas des tirailleurs, et combien y sont peut-être engloutis?

Dans l'après-midi seulement un courrier nous rassure : au creux d'un ravin la poudrière de Samory a été découverte par la compagnie Pineau, et le capitaine l'a fait exploser. Cinquante tonnes de poudre ont sauté.

Samory n'est pas pris; il faut se contenter de l'avoir délogé de son réduit, de lui avoir enlevé 70.000 cartouches avec quelques vivres, et de l'avoir privé d'objets du plus grand luxe, sinon de la plus grande utilité. Bientôt descendent de la montagne toutes ces richesses portées par les tirailleurs avec un saint respect, et

parmi les plus notoires de ces dépouilles opimes, nous voyons derrière des glaces, des cuvettes... un buste en biscuit de Sèvres de M. Grévy.

*
**

Diverses opérations autour de Kerouané n'ont amené aucun résultat. Dans l'une d'elles pourtant nous avons réussi à capturer un millier de femmes, d'enfants, de vieillards, que leurs gardiens faisaient fuir ; nous les avons conduits au poste où ils cultiveront sous notre protection. Mais il leur faudra d'abord ensemençer, ensuite attendre la récolte, et jusqu'à ce moment ils constitueront simplement des bouches à nourrir ! Nos 300 grammes de corned-beef et les 500 grammes de riz des tirailleurs ne peuvent se multiplier ! Ces maigres vivres seront même épuisés à brève échéance ; c'est la famine en perspective.

De temps à autre les balles ou la maladie nous procurent un supplément de ration, lorsqu'un cheval tombe tué ou forcé ; mais il serait dangereux d'escompter ces extras. Si nous les apprécions il ne nous est pas permis de les désirer ; trop de spahis sont déjà à pied ! Pour ma part, j'en suis à ma troisième monture : la première tuée, la deuxième morte de fatigue ; et sans les prises que nous avons faites sur les sofas, l'escadron serait très réduit.

Il est certainement douloureux pour un cavalier de manger sa monture ! Mais la faim étouffe tous les sentiments, elle arrive même à donner naissance aux raisonnements les plus subtils : l'estomac d'un homme n'est-il pas un tombéau plus noble que le ventre d'une hyène ou d'un chacal ? Et notre conscience de cavalier se trouve en paix.

Quand un de nos fidèles serviteurs meurt au bivouac, nous en faisons immédiatement la distribution ; c'est grand festin dans toutes les popottes. Le pauvre animal est peut-être un peu maigre ; personne n'a l'idée de lui reprocher cette fermeté toute militaire.

S'il succombe en cours de route, nous laissons quelques spahis en arrière. En un rien de temps ces derniers le dépècent, le découpent et, des quartiers de viande pendus à la selle, accrochés au troussequin, ils nous rejoignent. Jamais milliardaire, sur son passage, n'a excité autant de convoitises, n'a provoqué de tels regards d'envie !

Et le temps marche ! Dans le Ouassoulou les pluies sont en avance de plusieurs mois sur les régions du Nord ; il y a quinze jours, le 10 février, les premières gouttes d'eau sont tombées ; bientôt la colonne devra rentrer. Il faut songer à assurer le ravitaillement du poste qui demeurera à Kérouané.

Pour y amener un convoi, toute la colonne est nécessaire. En route sur Bissandougou !

Nous sommes arrivés par la rive droite du Milo, nous repartons par la rive gauche. Nous n'étions pas attendus de ce côté, nous le voyons tout de suite : aucune défense n'est préparée, pas un gué

n'est palissade. Aussi, dès les premiers coups de feu sur les bords de l'Aramou, le capitaine Gouget trouve un passage. Nous galopons sous bois dans la direction où la fusillade semble la plus nourrie; la futaie s'éclaircit, le jour s'accuse, le soleil perce; voilà les derniers arbres; au delà c'est la plaine ensoleillée, une plaine verte, unie, une mer à peine ridée par un souffle. A ce terrain rêvé pour charger, il ne manque rien : cette herbe si claire est mcachetée de points noirs, sofas dont la retraite est commencée, et qui s'éloignent lentement du rideau de verdure bordant la prairie, où les tirailleurs ne vont par tarder à surgir.

L'ennemi ne nous a pas encore aperçus. A la lisière du bois le capitaine Gouget commande la charge. Quel galop nous allons nous offrir sur ce champ de courses! Cent voix, cent hurlements répètent : « Chargez! » Les éperons s'enfoncent, les chevaux bondissent; et subitement tout l'escadron disparaît la tête la première, englouti par la mer verte. Ce terrain rêvé pour la charge est coupé d'énormes crevasses!

Nous nous relevons tant bien que mal, ceux qui sont encore à cheval, repartent au galop, sabrent et tombent de nouveau; les autres abandonnent leur monture, prennent leur fusil et se battent à pied. Heureusement nos adversaires n'ont pas plus de facilité que nous pour se mouvoir à travers ces trous, et sentant l'approche des tirailleurs, ils sont pressés de se sauver.

Devant moi fuit un sofa; en deux bonds je le rejoins, ma pointe va l'atteindre dans le dos, il se retourne, lâche son fusil et, le corps rejeté en arrière, saisit des deux mains, comme pour l'arracher, mon sabre qui entre dans sa poitrine.

Ce n'est pas la première fois que je tue; et c'est une erreur de croire que dans le feu de l'action on puisse ressentir un sentiment de pitié. On se défend; il s'agit de tuer ou d'être tué. Pourtant, cette fois, en face de ces traits crispés d'angoisse, de ces yeux effroyablement dilatés par la terreur et la douleur, devant cette bouche ouverte, ce cri d'agonie, j'ai eu un sentiment pénible que je n'avais jamais éprouvé. Cet homme venait peut-être de tirer sur moi; en tous cas, il venait de tirer sur un des nôtres et si je lui en avais laissé le temps, il aurait rechargé son arme; mais quand je me suis jeté sur lui je ne l'ai pas vu faire feu, il ne m'a pas menacé directement; j'ai eu probablement, dans cette seconde où mon sabre s'enfonçait, l'impression irraisonnée, fausse, de tuer un homme désarmé.

C'est un peu l'histoire que rapporte Alfred de Vigny : cet officier chargé d'enlever de nuit, par surprise, un poste ennemi. Lui aussi eut l'impression d'égorger des hommes sans défense; cependant, la veille, ces hommes s'étaient battus contre lui et se seraient encore battus le lendemain.

Au Sombi-Ko un sofa m'avait manqué à 3 mètres, presque à bout portant; un écart de mon cheval l'avait mis hors de portée de mon sabre; j'étais revenu sur lui au moment où il prenait une nouvelle cartouche. N'ayant pas eu le temps de recharger, il avait empoigné son arme par le canon et l'avait fait tourner. Ma men-

ture, effrayée de ce geste, s'était cabrée, avait fait demi-tour sur les jarrets, et la crosse s'était abattue sur ma tête, écrasant mon casque, le projetant à terre. Etourdi du choc, voyant le sofa s'apprêter de nouveau à charger son fusil, j'avais, d'instinct, pris mon revolver ; ensemble nous nous étions visés ; il était tombé. Celui-là, je l'avais tué sans y penser.

La guerre est une chose terrible, elle nous demande l'horrible ; et nous n'avons pas le droit de nous abandonner au sentiment. Mais, malgré tout, nous sommes plus à l'aise pour tuer quand on menace directement notre vie. Messieurs les Anglais, tirez les premiers !



Du bœuf ! Nous avons mangé du bœuf en arrivant à Bissandougou. Du bœuf vivant ! c'est-à-dire du bœuf tué le matin, du bœuf qui ne sortait pas d'une boîte de conserve !

N'allez pas croire que Bissandougou possédait un troupeau ! Un tel luxe de ravitaillement y était inconnu. Ce bœuf, nous l'avions amené avec nous.

Partis à six heures du matin de Kekarakoro, nous flanquions la colonne à travers bois, la couvrant sur sa droite, le long du Milo qu'elle devait passer au gué de Kama-Kama. De la rivière montait une buée qui se répandait sous les bois, ondulait à fleur de sol ; et dans l'atmosphère trouble les arbres proches semblaient plus lointains. Nous savions que le gué serait défendu par les sofas, mais nul bruit ne décelait leur présence ; la sonorité de nos pas dans le brouillard rendait le silence plus profond.

En pointe d'avant-garde, je regardais autour de moi, éprouvant cette vibration intérieure causée par l'attente du premier coup de feu, anxiété faite du désir de sortir de l'inconnu, énervement qui cesse à l'instant où le danger se révèle.

Les deux spahis qui marchaient devant moi s'arrêtèrent, n'osant ni parler, ni bouger ; on les eût dit hypnotisés. Qu'avaient-ils vu ? L'ennemi probablement. L'un d'eux, sans se retourner, m'appela d'un geste de la main. J'approchai silencieusement et, tout à coup, je demeurai frappé d'immobilité, ouvrant comme eux de grands yeux : à trente mètres, un petit bœuf, planté sur ses quatre pieds, nous contemplant avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Saint Hubert, en face de son cerf miraculeux, n'eût pas plus d'émotion que moi en présence de ce bon ruminant. Miraculeux ! Il l'était bien lui aussi ! D'où venait-il ? Avait-il échappé à ses gardiens, refusant de suivre ses compagnons dans l'exil ? Je doutais de la réalité. Sous les arbres que n'agitait aucun souffle, à travers la transparence bleuâtre du brouillard, près de cette vallée d'où s'élevaient les brumes qui roulaient sur l'eau comme des spectres, le petit bœuf prenait une apparence vague, un peu fantastique, un air de rêve. Ses contours se fondaient dans l'atmosphère, il allait s'y dissoudre : c'était un mirage que je verrais s'évanouir.

Mais non, il était bien en chair et en os ; le mouvement latéral de

se. mâchoires me le prouvait. Rassuré par notre immobilité, il s'était remis à ruminer.

Mes spahis avaient la carabine chargée en



UN PETH BŒUF NOUS CONTEMPLAIT.

travers de la selle...
 je n'avais qu'à tendre la main, à saisir une arme, à épauler. Hélas! je n'avais pas le droit de tirer! La colonne cheminait sur notre flanc, elle attendait le premier coup de fusil, signal habituel de l'attaque généralement donné par un des chefs des Sofas placés en embuscade. Elle croirait peut-être au commencement du combat, se déploierait prématurément. J'allais don-

ner l'alarme. Il fallait au moins avertir mon capitaine.

Pas à pas, dans la crainte d'effaroucher le petit bœuf, je reculai. Masqué par un arbre je fis demi-tour, et apercevant le capitaine Gouget, je lui adressai des gestes auxquels il ne dut rien comprendre; mimique d'appel, mais en même temps mimique de précautions : grande nouvelle! événement important, extraordinaire! nécessité de n'avancer qu'avec des ruses d'Apaches! Il y avait de tout cela dans les mouvements de mes bras et de ma tête, dans l'expression de mes yeux, dans l'ouverture de ma bouche.

Si préparé qu'il fût par ces préliminaires à se trouver en présence d'une chose grave, le capitaine Gouget n'en demeura pas moins cloué sur sa selle par la surprise. Sans mettre plus de temps à prendre la résolution de tirer sur ce bœuf qu'il n'en mettait à prendre la décision de charger l'ennemi, il saisit une carabine et visa...; sur toute la ligne du Milo, un crépitement servit d'écho à son coup de feu. Il avait donné le signal du combat!

De l'autre côté de la rivière, après l'assaut des tirailleurs et les charges de la cavalerie, les spahis désignés pour le dépeçage nous rejoignirent. Ce fut une stupéfaction générale : ces quartiers de viande pendus aux arcs n'étaient pas des quartiers de cheval!

Le souvenir de ce bœuf n'est pas seulement inscrit dans ma mémoire, il figure dans le récit des opérations : le coup de fusil du capitaine Gouget y est porté au compte d'un sofa, comme signal de l'attaque.

Maintenant c'est le retour; l'hivernage approche, la colonne est terminée. De Bissandougou nous sommes revenus à Kérouané; nous

avons revu tous les cours d'eau, tous les ravins où nous nous étions déjà battus, et nous avons dû une deuxième fois les enlever de force.

Kérouané ravitaillé, nous y avons laissé les camarades, qui, pendant dix mois, vont rester dans ce poste avancé, en butte à de continuelles attaques, isolés du monde, sans communication possible avec Bis-sandougou, à moins d'une sérieuse escorte difficile à détacher de la garnison déjà restreinte. Mais ils sont à un poste d'honneur, ils se battront pendant que nous nous reposerons, ils font bien des envieux. Nous autres, cavaliers, nous n'avons même pas eu la consolation de nous mettre sur les rangs pour demeurer près de l'ennemi; il ne pouvait être question de donner des spahis à la défense de Kérouané, les chevaux ont un trop gros appétit.

Les chevaux! Pauvres animaux! Leur nombre diminue chaque jour; combien en ramènerons-nous à Dianvelli? Combien regagneront les régions bénies où ils retrouveront le mil qui leur rendra leurs forces épuisées? Nourris d'un peu de riz non décortiqué et d'un peu de fonio pris dans le fond des greniers incomplètement incendiés, nourris surtout de kilomètres, ils ne sont plus que des squelettes!

Tous les soirs les officiers et le vétérinaire se réunissent en grand conseil pour discuter les chances qu'a telle ou telle monture d'arriver le lendemain à l'étape, et lorsqu'un cheval est reconnu hors d'état d'aller jusqu'au bout, il est abattu et mangé! Notre bel escadron n'est plus qu'un troupeau; chaque campement devient un abattoir!

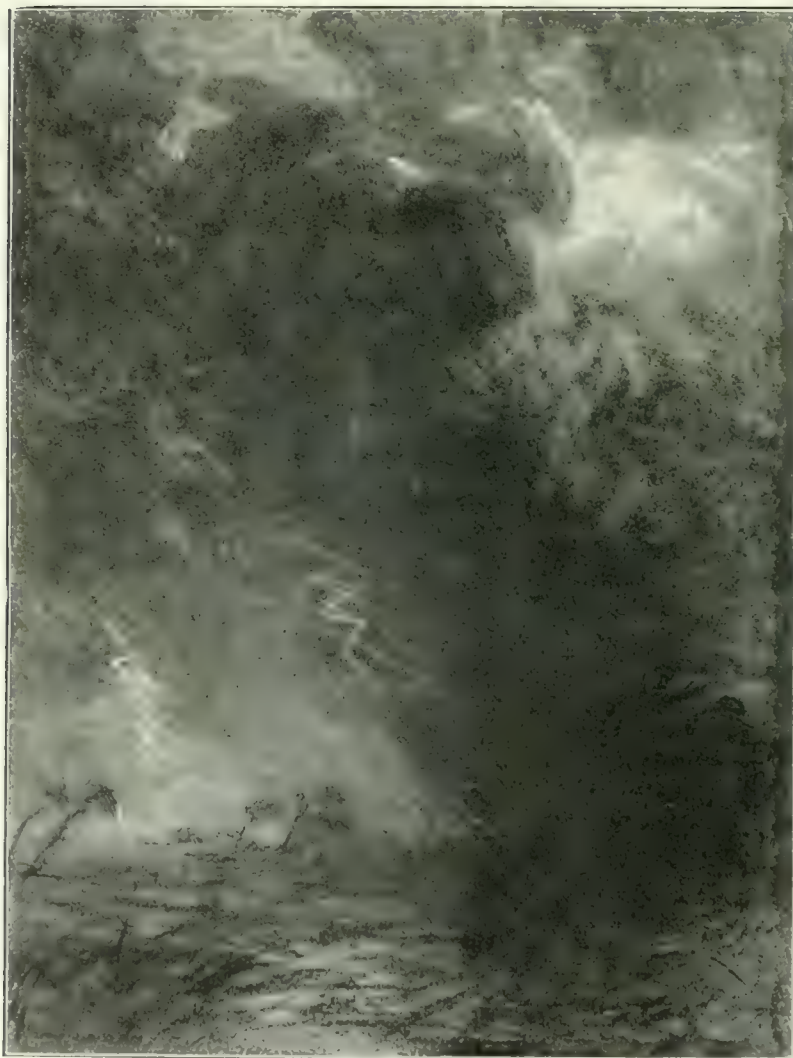
Les cavaliers suivent à pied, tristement, portant leur selle sur leur tête. Voilà le Diaman-Ko et le Sombi-Ko où ils ont si brillamment chargé! Les papiers qui enveloppaient les paquets de cartouches couvrent encore le sol; une puanteur de charnier monte de la brousse; sur des cadavres oubliés par les enfouisseurs, sont posés les grands vautours chauves; ils nous regardent, l'œil soupçonneux, le cou rentré, les serres enfoncées dans la proie que nous leur avons donnée.

Plus loin voilà l'endroit où Belleville a été tué, où son peloton a tracé autour de lui un cercle de fer; et voilà Kankan, où son corps repose; sur sa tombe une petite fleur a poussé, je l'ai cueillie et je l'ai envoyée à sa mère.



LA FIN DE LA SAISON SÈCHE A NIORO

Depuis six mois il n'a pas plu. La terre repose, aride et nue, sous un soleil stérile. Dans les champs récoltés depuis longtemps, les



LA TORNADE DE CHAINIE.

tiges de mil hérissent le sol de piquants desséchés; dans la brousse, les herbes jaunies laissent pendre, inertes et brûlés, leurs panaches et leurs pointes folles; les terrains incendiés afin de préparer des

cultures, sont des étendues mornes et grises, couvertes de cendres ; les ruisseaux ne coulent plus, à peine reste-t-il un peu d'eau au fond des trous creusés dans leur lit.

Depuis six mois, pas une brise rafraîchissante n'a caressé la nature endormie d'un sommeil maudit ; le seul vent qui soit passé sur elle a achevé de tout consumer ; elle n'a connu que la respiration intermittente et saccadée qui, sous un ciel roux, lui arrivait du désert, haletante et fiévreuse. La terre a soif, la terre se meurt.

Mais un souffle plus frais a traversé l'espace, tel un grand oiseau battant des ailes. Les karités ont frissonné, les acacias rabougris se sont frôlés avec un craquement joyeux, des feuilles se sont détachées des branches et ont couru au ras de terre, comme les petites feuilles mortes en France ; le sable s'est soulevé en volutes légères ; la cendre s'est envolée, formant de petits nuages ; un instant le ciel implacable s'est adouci ; c'est le signal d'espoir pour la terre qui va revivre, c'est le réveil, c'est l'annonce de la saison des pluies.

Tous les jours à la même heure le vent s'élève, chaque fois plus violent ; la campagne prend une tonalité particulière, la teinte du ciel se modifie ; les regards, tournés vers l'Est, attendent impatiemment la première tornade.

Enfin apparaît une ligne noire qui barre l'horizon ; elle grandit, elle monte, elle envahit peu à peu le ciel, tandis qu'à l'Ouest le soleil descend lentement et nous aveugle de clartés.

Une nappe d'eau s'est tendue devant l'Orient, d'où s'échappe un murmure, un bourdonnement, un bruit de mer, un grondement d'avalanche qui roule ; et la rafale passe, mugit, secoue les cases, rebrousse les arbres.

L'atmosphère s'alourdit, un coup de tonnerre éclate. Les oiseaux terrifiés plongent dans les buissons, les poules rentrent dans les maisons avec des gloussements effarés, les chiens aboient d'épouvante.

Les rugissements du vent redoublent. Une goutte d'eau tombe, large, aussitôt bue par le sol altéré. Les nuages accourent, pareils à des montagnes d'ombre entassées, prêtes à crouler. Sur le fond d'encre, la foudre dessine des zigzags fantastiques, sa lumière livide déverse sur tout une affreuse mélancolie, une angoisse.

Et soudain la trombe s'abat dans un fracas de fin du monde, une vision d'apocalypse. Le sol tremble, les éclairs se heurtent à travers un écroulement d'ondes ; c'est une masse liquide illuminée par transparence, le feu et l'eau, l'incendie et l'inondation ; le spectacle d'un cataclysme terrestre et d'une catastrophe céleste.

Dans l'Ouest on aperçoit encore le soleil ; lointain comme une lueur à l'extrémité d'un tunnel ; à peine s'il éclaire, ses rayons jettent une vague coloration prismatique sur le voile tramé d'eau déployé devant lui. Bientôt il disparaît derrière le rideau de ténèbres dont le bord inférieur s'argente, se découpe en franges de neige, d'où pendent des stalactites de cristal ; puis l'horizon prend une teinte plombée, l'ombre le recouvre ; de l'Occident n'arrive plus qu'une clarté d'éclipse, une lumière neutre et sans vie.

Mais la tourmente poursuit sa course ; les coups de tonnerre s'espacent, s'éloignent, le soleil reparait. Encore quelques plaintes du

vent, un dernier roulement, et tout s'éclaire, tout rentre dans la routine, dans le calme : on dirait que la nature fatiguée s'enlort : un engourdissement succède à la crise.

La campagne est inondée, l'eau recouvre les chemins, sur l'étendue règne le silence : on entend seulement le bruit des gouttes qui tombent des toits sur le sol. L'air est imprégné d'une odeur pénétrante, d'un parfum inconnu depuis longtemps, d'une senteur de terre mouillée qui apporte avec elle un souvenir de France ; et dans une féerie, un étincellement de rosée, un flottement de rayons, le soleil glisse au milieu des nuages répandus sur l'horizon comme des coulées de rubis.





L'HONNEUR DES NOIRS

On sourit fréquemment en France de l'emphase avec laquelle les journaux parlent des combats coloniaux; bien souvent j'ai moi-même haussé les épaules en voyant qualifier de batailles des rencontres où nous avons subi des pertes insignifiantes, où parfois nous n'avions eu que quelques blessés. Pareille critique ne peut s'adresser au Soudan. On s'y battait et on y mourait en silence pour éviter d'émouvoir l'opinion et de provoquer un mouvement qui eût entravé l'œuvre dont on ne devait comprendre l'importance que plus tard.

Jamais conquête ne fit moins de bruit; jamais peut-être nous ne nous sommes trouvés en présence d'une résistance plus opiniâtre. Nulle part nous n'avons sacrifié autant de vies.

Dans une lutte en rase campagne, la supériorité des armes et de la tactique suffit à mettre un ennemi en fuite; lorsqu'il s'agit de s'emparer d'un village fermé, si primitives que soient ses fortifications, il n'y a qu'un moyen de vaincre: l'assaut, la brèche emportée, puis la guerre de rues, le corps à corps dans l'intérieur des cases, la lutte sans merci.

Ces combats, on ne les compte pas au Soudan, et cependant tout le monde les ignore. Personne ne connaît ni Ouossébougou, ni Doséguéla, ni Dienné, pour ne citer que ces noms. S'ils méritent d'être retenus, ce n'est pas seulement pour la glorification des vainqueurs, c'est encore pour l'honneur des vaincus. Nous avons eu en face de nous des adversaires héroïques, et j'écris ce mot sans craindre les sourires sceptiques; des hommes qui se défendent jusqu'à la mort sont des héros; des hommes qui savent mourir

comme les chefs de ces trois villages ont un honneur à la hauteur du nôtre.

Ouossébougou! J'étais à peine au Soudan que j'entendais parler de ce combat livré un an plus tôt, le 26 avril 1890, par le colonel Archinard.

Il revenait de conquérir Ségou sur le fils d'Ahmadou et marchait vers Nioro, occupé par le sultan lui-même, quand, à la frontière du Kaarta, il se heurta à la forteresse avancée défendue par Bandiougou Diara.

En 1891, le souvenir de la résistance de ce chef n'avait pas eu le temps d'être effacé par d'autres exploits. Ouossébougou, dès mon arrivée, m'avait fait rêver. Même après la colonne contre Samory, où nous avons été engagés dans quelques combats assez sérieux, ce nom demeurait en ma mémoire, un peu comme subsistent dans l'esprit des enfants les premières légendes qui ont frappé leur imagination. Aussi, lorsqu'à la fin de 1892, au retour d'une tournée dans les pays limitrophes des Maures, je me trouvai maître de mon itinéraire pour rentrer dans le Kaarta, je descendis vers le sud, et de Goumbou j'allai chercher la route de Ségou à Nioro, afin de passer à Ouossébougou.

De ce qui fut un grand village, il ne restait plus qu'un amas de décombres dominé par un fromager (1). L'arbre étendait ses branches avec des gestes encore effrayés du son assourdissant des canons, du crépitement des balles, des hurlements des combattants. Son écorce éraillée, crevée, portait l'empreinte du plomb; une des branches, coupée par un obus, paraissait un bras mutilé, un moignon. L'enceinte extérieure, le diassa, était reconnaissable à des pans de mur lézardés et éroulants; en arrière on distinguait un espace libre envahi par la brousse : la place d'armes circulaire où se réunissaient les guerriers.

Tout le reste des ruines se confondait dans la fantaisie des éboulements. Il était impossible de séparer les uns des autres les différents groupes de cases, habités chacun par une famille, et qui tous pourvus d'une enceinte, représentaient jadis autant de petites forteresses. Répartis pêle-mêle entre le diassa et la demeure du chef au centre, ils créaient un dédale de rues, un labyrinthe dans lequel il fallait être né pour se retrouver. Tous ces murs s'étaient écroulés, dégradés par les pluies de deux hivernages; les cases éventrées montraient leur squelette; les pieux qui en formaient la carcasse, laissés à nu par la terre émietlée, se dressaient comme des barreaux autour d'une tombe. Un peu de verdure commençait à recouvrir ces débris, une touffe d'herbe, un plan de pourpier, quelques tomates sauvages dont les fruits rouges, pareils à des cerises, semblaient des gouttes de sang.

Au milieu de ce chaos, un emplacement noirci par le feu et qu'on eût dit avoir été bouleversé par un cataclysme : c'était là que s'élevait le réduit du chef, la citadelle centrale, l'arsenal et la pou-

(1) On voit dans le pays de Ségou, qui est resté tout à fait désert, de nombreuses cases en ruine, dont les murs sont encore debout, et les toits effondrés.

drière, le dernier refuge dans la lutte. Ces traces de feu étaient le seul vestige de la gloire de Bandiougou Diara.

Tout en avançant à travers les ruines, je cherchais à reconstituer le combat. Ici, fut pratiquée la première brèche, celle que nos tirailleurs tentèrent dix fois de franchir, d'où ils furent dix fois repoussés, d'où beaucoup ne revinrent pas, et qu'il fallut renoncer à emporter. Là-bas, la deuxième brèche ouverte sur l'ordre du colonel Archinard impassible, mais avec au cœur l'angoisse du chef qui voit les siens tomber et sent la victoire lui échapper. Cette fois, il fallait passer ou nous étions battus!

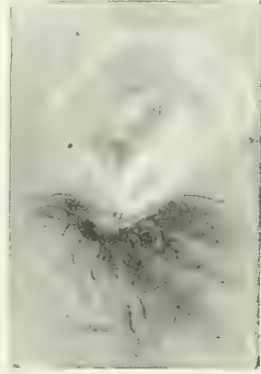
Et c'est l'assaut désespéré, l'élan fou, irrésistible, la ruée sur ce trou bouché par une muraille humaine.

A coups de baïonnettes les défenseurs sont rejetés à l'intérieur du village; mais ils se retranchent derrière les enceintes qui entourent leurs demeures, et des meurtrières part un feu qui nous décime. Les compagnies se partagent l'ouvrage sanglant; de tous côtés se livrent de nouveaux assauts. Blessés, déchirés, les tirailleurs se hissent sur les murs, se jettent dans les cours. Leurs adversaires

se réfugient dans les maisons. A coups de crosse les portes sont enfoncées; des trous béants les éclairs jaillissent; les premiers qui franchissent le seuil tombent, les autres bondissent, et dans l'obscurité des cases c'est le corps à corps, les baïonnettes saisies à pleines mains et repoussées, les bras qui s'étreignent, les sangs qui se mêlent dans l'embrassade de la mort.

Peu à peu le cercle se resserre autour du dionfoutou (1). Bandiougou Diara est là, enfermé dans son réduit. Sur lui tout l'effort se concentre. Ses guerriers sont morts, il reste seul, il va tomber au pouvoir de ses ennemis avec toute sa famille! Déjà la porte de son diassa faiblit... et soudain un bruit formidable, une clarté aveuglante, un cratère qui s'ouvre... les murailles écartelées sont projetées dans une bourrasque de flammes... Bandiougou Diara s'est fait sauter.

Tout est perdu fors l'honneur! Bandiougou Diara n'a pas connu la honte de la défaite. Il avait juré de défendre la place qui lui était confiée; pour ce serment ses guerriers sont morts, il ne leur a pas survécu, il s'est enseveli sous les ruines de sa forteresse, et dans le linceul des flammes dont il s'est enveloppé, il a emporté ses femmes, ses enfants, qui ne suivront pas le char du vainqueur. Dans l'élan sublime du sacrifice, comme Samson secouant les colonnes du temple, il a enterré avec lui les ennemis qui déjà le tenaient à la gorge. Tout est perdu, fors l'honneur!



BANDIOUGOU DIARA S'EST
FAIT SAUTER

1. Dionfoutou, le chef.

Le spectacle des ruines invite toujours au recueillement : elles marquent une fin, elles sont une chose morte ; elles ont la mélancolie de ce qui fut et a cessé d'être. Celles-ci, toutes modestes soient-elles, inspirent en plus l'admiration.

Avec ses murs faits de boue, Ouossébougou n'évoque pas la splendeur d'un passé, d'une civilisation ; nulle inscription mystérieuse ne reporte l'esprit épouvanté du recul à des milliers de siècles en arrière ; mais ces débris de bois noircis par l'explosion sont plus nobles que les poutres du Liban carbonisées par la torche d'Alexandre, afin de satisfaire un caprice de la belle Thaïs. Ces mottes de terre calcinées valent des marbres brisés.

Le soleil était déjà bas à mon arrivée. Maintenant l'ombre envahit les ruines ; sur ce voile de deuil un dernier rayon de soleil jette une palpitation d'étincelles, et la nuit recouvre les spectres glorieux réveillés par mon évocation.

Un engoulement sorti d'un trou passe près de moi avec un bruit d'ailes étouffé, on dirait le frôlement d'un fantôme ; il va, vient, rase les décombres ; dans l'obscurité son vol heurté semble le vol d'une âme inquiète.

*
**

Huit jours plus tard je rentrais à Dianvelli, où je reprenais le commandement de l'escadron ; une dépêche venait d'arriver. Elle annonçait la prise de Doséguéla par le commandant Bonnier : comme à Ouossébougou, le chef s'était fait sauter ! Bandiougou Diara n'était pas une exception.

Et je pensais à cette réflexion de Montaigne : « Devant la mort on montre ce qu'il y a au fond de soi. » Oui, devant la mort, le masque tombe et l'homme reste. Qu'y a-t-il donc dans le fond de ces hommes qui vivent sans jamais réfléchir et qui savent mourir ainsi ?

Il y a la dose de fatalisme propre à tous les peuples de l'Afrique. Il y a l'amour de la liberté, la crainte d'un joug qu'ils ne connaissent pas. Il y a surtout l'instinct guerrier.

Pour certains civilisés ce dernier mobile manque de noblesse. On dit avec un peu de mépris que les peuples primitifs ont pour seul idéal la force dont la guerre est l'expression suprême. C'est vrai, mais quand des hommes admirent la force dans le guerrier qui la personnifie, le guerrier l'admire en lui-même, prend conscience du rang auquel elle l'élève, et acquiert ainsi le sentiment de son honneur. Ce n'est encore qu'un point d'honneur ; néanmoins ce point d'honneur conduit fatalement ceux qui lui font le sacrifice de leur vie au plus noble idéal : à l'Idée, dirions-nous aujourd'hui.

Cet honneur, né de la force, englobe la tribu dont le guerrier fait partie ; chaque peuplade veut être plus forte que la voisine, elle est fière de sa race. Et puis, à Ouossébougou comme à Doséguéla, les chefs n'ont-ils pas défendu leurs femmes, leurs enfants qu'ils ont refusé de livrer à l'ennemi ? Le patriotisme n'a pas d'autres sources ; il est l'orgueil de la race ; il est l'amour qui commence à la plus petite famille pour finir à la plus grande.

Voilà pour l'Idée. Le point d'honneur ne peut nuire à l'Idée, il est même la garantie de sa noblesse.

Aujourd'hui nous ammons trop le principe de vouloir être guidés seulement par l'idée; prenons garde de nuire à l'honneur. Le mépris affiché pour la force masque souvent un trop grand attachement à la vie ?

Elle est encore de Montaigne, cette pensée : « Qui a appris à mourir a désappris à servir. » C'est-à-dire, celui qui ne sait pas mourir est mûr pour l'esclavage. Il faut apprendre à mourir, et pour entraîner à la mort, tous les moyens sont bons, qu'ils se nomment admiration de la force, fatalisme, espoir en une vie future, idéal pur de patriotisme; peu importe, si l'une de ces causes produit ce résultat de conserver à un peuple sa liberté.

La guerre est horrible ? L'homme, dans la lutte, ne s'appartient plus, n'obéit plus à sa volonté; il subit une poussée d'enthousiasme, de rage; il devient un forcené ? Soit. Mais du sang sort une auréole de beauté, puisque le sacrifice y a germé.

Quelle était la part de la frénésie nationale et de la frénésie de la lutte, dans le geste de la garde refusant de se rendre ? La rage de la défaite engendrait l'héroïsme; la garde mourait pour l'honneur. Quel sentiment dictait au petit tapin de Rulshelm sa réponse héroïque, alors qu'un coup de sabre lui tranchant une main, il continuait à battre de l'autre et criait : « Il m'en reste encore une ! » Pravade sublime où la griserie du combat parlait en même temps que l'honneur national.

Dans de tels moments les sentiments ne s'analysent pas; les chefs de Ouossébougou et de Doséguéla, à quelque impulsion qu'ils aient obéi, demeurent héroïques.

D'ailleurs ce n'est pas seulement dans l'ivresse de la bataille que ces sauvages savent mourir. Un an après la prise de Doséguéla, le chef de Dienné, vaincu et blessé, demandait la mort froidement, avec un dédain de la vie dont on ne trouverait peut-être d'exemple que dans l'antiquité, ou de nos jours parmi les Japonais.

C'était le soir de la prise de Dienné. Tous les défenseurs avaient succombé, les cadavres gisaient épars le long des murs, dans l'intérieur des cases, à la place où ils étaient tombés submergés par le torrent humain qui s'était répandu dans le village.

La lutte avait été acharnée, comme toujours; et le temps avait manqué après l'assaut pour enterrer les morts. La nuit s'était étendue sur ces cadavres essaïmés dans les rues, amoncelés dans le cours; elle recouvrait de son ombre leur dernier sommeil.

Au sommet de la brèche se profilait un tirailleur, l'arme au pied; il ne gardait pas des vivants mais des morts, sentinelle de ceux qui dormaient rigides et froids dans les taches sombres de leur sang comme dans une pourpre funèbre.

Et soudain, une ombre se soulève, fait quelques pas, retombe. se traîne au milieu des cadavres.

Le tirailleur l'arrête :

-- Qui es-tu ?



LA MORT DU CHEF
DE DIENNÉ

L'homme se redresse :

— Je suis le chef. Tue-moi.

C'était le chef de Dienné. Il avait lutté jusqu'au bout, on l'avait laissé pour mort, il n'était que blessé; il ne voulait pas survivre à sa défaite.

Le vaincu s'avance et montrant le fusil de la sentinelle, reprend :

— Je suis le chef. Tue-moi.

Le tirailleur hoche la tête. Il ne s'étonne pas de cette demande; elle est naturelle; mais il n'a pas le droit de tirer, un coup de feu donnerait l'alarme au camp.

— Je ne peux pas, répond-il, c'est défendu. Recouche-toi.

Et il esquisse un geste d'impuissance, de regret : « Recouche-toi parmi ceux qui dorment pour toujours et qu'il m'est interdit de t'envoyer rejoindre ! »

— Tue-moi, répète encore le chef.

Alors la sentinelle, émue de cet appel qu'elle comprend, touche sa baïonnette :

— Avec ça, si tu veux ?

L'autre fait un signe de dénégation. Il connaît la baïonnette, il en a été criblé de coups déjà ! Il n'a pas confiance dans cette aiguille qui ne donne pas la mort.

— Non. Pas avec ça. Avec ton fusil.

C'est impossible ! Et le tirailleur jette un regard autour de lui, désolé de ne pas trouver le moyen de satisfaire ce désir farouche. Il aperçoit un faisceau de sabres dont les fourreaux brillent à quelques pas.

— Attends ! dit-il.

Il s'approche d'un spahi et l'éveille :

— Prends ton sabre.

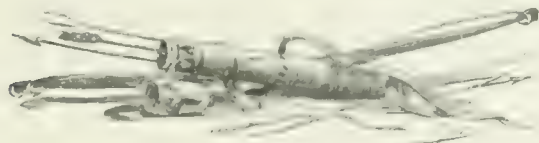
Tous deux reviennent près du chef immobile. Le spahi dégaine, et présente la lame au blessé qui passe son doigt le long du tranchant.

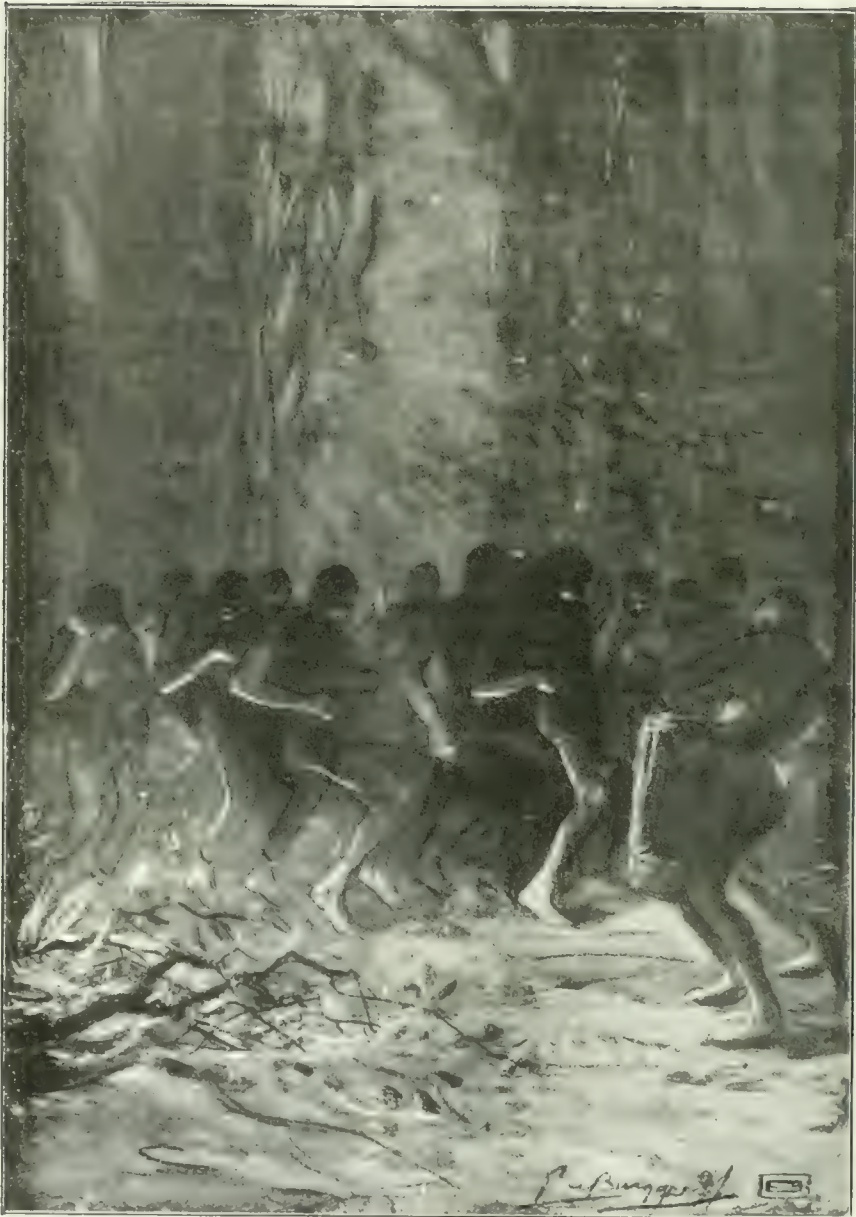
— C'est bien, fait-il. Tue-moi.

Et il s'agenouille, le cou tendu.

Le spahi recule d'un pas; il tient le sabre à deux mains; d'un mouvement brusque son corps se courbe en arrière, ses bras à demi ployés s'élèvent au-dessus de sa tête, la lame brille, une détente des reins le lance en avant, un éclair traverse la nuit, le sabre tombe...

Le chef des Dienné a roulé, la tête à demi détachée; il a rejoint ses compagnons d'armes.





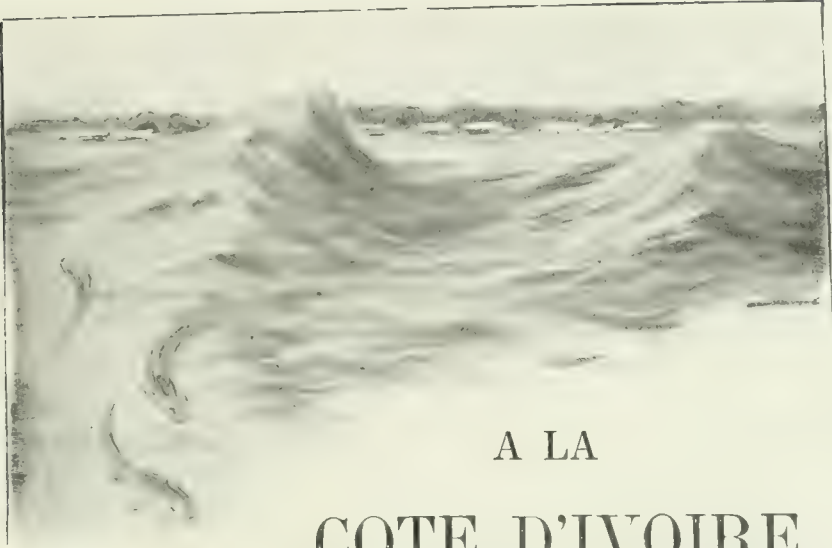
A LA COTE D'IVOIRE.
TAM-TAM DANS LA FORÊT VIERGE.

A LA COTE D'IVOIRE





LE SURE-BOAT A BONDI
AU SOMMET DE LA BARRE.



A LA COTE D'IVOIRE

LA BARRE

Qu'est-ce que la Barre ? La question m'a souvent été posée. Le journal suivant a pour lui de répondre à cette interrogation. Il est fait des mésaventures arrivées à d'autres mais dont, comme eux, j'ai failli être victime :

25 mai.

Si j'écris, ce n'est pas dans l'intention de léguer mon journal à la postérité ; c'est uniquement pour me distraire. En cela je cède à la manie qui s'empare de tous les prisonniers, car je mets en fait que l'homme le moins expansif ne subira pas trois jours de réclusion forcée sans éprouver le besoin de s'épancher et de communiquer ses impressions à une feuille de papier, faute de mieux.

Prisonnier ! je le suis en effet, et je ne peux même prévoir la durée de ma captivité.

Il y a trois jours, le paquebot venant de Marseille mouillait devant Grand-Bassam ; je m'imaginai être au terme de mes tribulations sur mer, je m'apprêtais à débarquer... une surprise m'attendait. D'un ton légèrement narquois le commandant du bord m'annonça que la barre était infranchissable.

Jusqu'ici je n'avais vu de barre qu'à l'embouchure des rivières. Dans le golfe de Guinée le phénomène se produit sur toute la côte et est dû à une disposition particulière du littoral.

Lorsque les vagues arrivent sur une plage dont la pente est insen-

sible, elles glissent sur le sable, leur base s'aplatit peu à peu, et c'est avec une vitesse diminuée, une hauteur réduite, qu'elles déferlent, les unes plus près du bord, les autres plus loin.

Ici la pente de la plage est très rapide : les lames qui s'y précipitent rencontrent presque un à-pic, et leur pied heurtant un obstacle, elles s'écroulent sur elles-mêmes, sapées dans leur base, cascades et tourbillons qui écrasent sous leur masse et rejettent brisées à terre les barques assez téméraires pour vouloir passer.

C'est la barre.

Aucun moyen de l'éviter, car la côte n'offre pas le plus petit abri, et les fleuves dépourvus d'estuaires débouchent dans des lagunes dont l'entrée est obstruée par le sable. Seul un wharf pourrait dompter les flots et s'avancer, victorieux, au-devant des paquebots ; mais à Grand-Bassam (1) le wharf est encore à l'état de projet.

Que deviennent donc les passagers lorsque la barre est impraticable et que nulle embarcation n'ose l'affronter ?

L'administration, toujours prévoyante, a résolu ce problème : en rade se balance une vieille goélette solidement ancrée au milieu des vagues,



Ch. de la ...

TYPE DE FAGAYEUR KROUMEN.

sorte de ponton qui assure un asile aux voyageurs en détresse. Trois matelots nègres et un patron également noir ont la garde du bord.

C'est là que, le 22 mai, mon cuisinier Moussa et moi avons été transbordés, non sans peine ; et Dieu sait pour combien de temps ! Nous ferons bien cependant de ne pas nous éterniser dans notre prison flottante : les vivres laissés en dépôt par la sage administration

(1) A l'endroit appelé « journal » est en projet le wharf rêvé mais encore non construit.

ont été sérieusement entamés; nous avons eu des prédécesseurs sur la goélette, et l'accalmie dont ils ont profité pour s'évader a été si courte qu'il a été impossible de renouveler le ravitaillement.

Le patron ne semble pas inquiet de cette situation; il fume flegmatiquement sa pipe, accroupi sur une pile de cordages; près de lui Moussa, roulé en boule au pied du grand mât, essaie d'endormir un cœur trop sensible; moi, je m'efforce de prendre l'aventure avec philosophie, je me persuade que j'accomplis une retraite destinée à me mettre en état de grâce avant de violer la forêt vierge, but de ma mission.

26 mai.

La retraite est sévère; elle a de l'originalité, sinon du charme.



LA PLAGE S'EST ANIMÉE.

Clément Daniel Pl.

Dans ma cellule flotte un mélange d'odeurs de goudron et de mer, les poutres craquent, des bruits d'eaux circulent de tous côtés, la lampe grince dans la cardan, ma table oscille et se dérobe sous la plume.

Sur le pont les causes de cette agitation se montrent dans leur splendeur. Les vagues hautes comme des maisons tracent entre elles de profonds sillons, mais pleines, arrondies, elles n'ont pas l'air d'être en colère. Sous un soleil resplendissant elles se succèdent avec calme, régulièrement espacées; leur dos se couvre de flammes, d'aigrettes, de feux follets; l'une projette son ombre sur l'autre, et les

creux d'un glauque assombri font paraître plus hauts les sommets transparents aux tons d'opale. Ce sont des montagnes mouvantes ; les feux follets courent vers la terre, sous eux les ombres glissent et les accompagnent.

Avec un mouvement de pendule la goélette descend ; elle s'incline, ses vergues vont toucher l'eau ; puis, dans un craquement de tout son être, elle se relève, remonte et plonge de nouveau. De temps en temps une vague éclate et répand sur la surface de la mer une nappe d'écume, rompant un instant le rythme des lames ; alors le bateau surpris, heurté, vibre sous le choc, cherche son équilibre en gestes saccadés, maladroits, comme un homme qui aurait fait un faux pas et mettrait le pied dans un trou au moment de reprendre son aplomb. Le cabestan gémit, la chaîne de l'ancre, tour à tour relâchée et brusquement tendue, gronde dans les écubiers ; et notre balancement recommence.

Du haut d'une vague, entre deux immersions, je distingue nettement le rivage. Sur le ciel se profile une masse noire épaisse : la forêt équatoriale. Contre elle se plaque toute une file de maisons aux toitures de tôle grise argentée ; à leurs pieds une mince bande de sable s'allonge, liserant d'or une ligne blanche d'où s'échappe une poussière liquide : la barre. Son grondement continu, pareil à celui d'une chute d'eau, forme une basse au chant des haubans qui vibrent dans le vent comme les cordes d'un violon.

27 mai.

Cette nuit une accalmie s'est produite ; la houle a molli, le mugissement de la barre s'est affaibli. Aussi, dès le jour, la plage s'est animée : des hommes courent, les uns semblent donner des ordres, les autres, fournis affairés, traînent quelque chose sur le sable. Le patron de la goélette étend la main : « surf-boat », dit-il laconiquement.

Je rassemble mes connaissances d'anglais et je traduis : « bateau de brisants. » Les hommes qui le tirent sont des Kroumens, autre mot anglais devenu synonyme de « passeurs de barre », les plus habiles dans ce genre de sport étant les indigènes de la côte de Krou.

Je conclus de ces deux mots « surf-boat » et « Kroumens », qu'on va tenter notre sauvetage. Je dis notre, car Moussa est toujours là, mais jamais il n'a été moins encombrant ; c'est un paquet, un tas, depuis cinq jours il reste affalé au pied du grand mât.

Autant que le mouvement de la goélette le permet, je reconstitue ce qui se passe à terre. Je suis d'un œil attentif la mise à l'eau du surf-boat, grâce à la longue-vue que le commandant de ma prison m'a prêtée. Cet homme taciturne ne dit rien, mais il branle la tête d'un air peu rassurant, car le vent s'est élevé de nouveau et la mer grossit.

Là-bas, le surf-boat est tourné la pointe vers le large. Cinq Kroumens de chaque côté le maintiennent, ils luttent contre la violence des lames brisées qui s'évalent en bouillonnant et qui, après avoir

tenté de rejeter l'embarcation sur la grève, veulent l'emporter sous la barre. A l'arrière du boat un homme debout tient l'énorme aviron qui lui servira tout à l'heure à redresser instantanément la direction; un simple gouvernail serait impuissant au milieu de pareils tourbillons.

Sur la plage, isolé des spectateurs accourus pour assister à ce périlleux essai, un noir immobile, la tête levée, garde une pose hiératique.

— C'est le grand féticheur, me confie un de nos matelots d'un ton craintif et respectueux; il cherche au loin la vague la meilleure, et quand cette vague arrivera à terre, le boat partira.

— Passera-t-il ?

A cette question le patron du bord répond par un geste équivoque. *Ine cha Allah* (1)! dirait un Arabe, mais ce nègre, plus sceptique, complète son geste par une pensée essentiellement matérialiste :

— Si les hommes ont bu un peu avant, et s'ils ont la certitude de boire beaucoup après, ils passeront. Mais c'est le surf-boat du gouvernement; ils ne passeront pas.

Il est impossible d'insinuer avec plus de tact que le gouvernement est dépourvu de générosité. Est-ce économie budgétaire ou scrupule de morale ? Dans la circonstance je ne puis m'empêcher de regretter d'aussi louables principes. Ah! si ces Kroumens savaient que je suis prêt à leur payer une orgie dont ils se souviendraient toute leur vie!

Il est dit que j'entendrai aujourd'hui une critique complète des actes administratifs, car cette autre appréciation suit bientôt la première :

— Ce n'est pas une bonne équipe; les traitants (2) en ont de meilleures.

Pauvre administration! Elle est toujours le bouc émissaire!

— La barre est mauvaise aussi, reprend le contempteur du gouvernement, peut-être dans l'intention d'adoucir la sévérité de ses appréciations.

— Regarde, ajoute-t-il.

Nous sommes au sommet d'une lame; j'ai le temps de voir les dix hommes qui, sur un geste du féticheur, courent vers la barre, entraînent le boat, sautent dedans... puis nous plongeons.

De nouveau nous remontons; je cherche le surf-boat, mais mon cicerone a jugé le résultat d'un coup d'œil : ses mains miment le mouvement d'un bateau retourné sens dessus dessous.

En effet, pagayeurs et surf-boat, rejetés à terre, reprennent bientôt leur place, face à la barre, pour tenter un deuxième assaut... le deuxième est aussi vain que le premier.

(1) S'il pleut à Dieu.

(2) Les commerçants.

Après avoir vu la barque lancée, les hommes courbes sur la mer pagayer avec fureur et se précipiter droit sur la montagne d'eau qui les domine, j'ai deviné la suite. Cabré contre la vague trop haute et déjà creusée, le surf-boat est retombé écrasé sous l'avalanche liquide. Des onze hommes qui le montaient, neuf seulement sortent de l'eau; deux corps gisent sur le sable. On les emporte vers les maisons; on tire la barque au sec, et tout le monde s'éloigne. Inutile de faire une troisième tentative.

La barre vient peut-être d'ajouter deux noms à la longue liste de ses victimes.

J'interroge le patron de la goélette sur la fréquence des accidents; il n'a jamais été aussi bavard et j'en profite, car ce vieux loup de mer est intéressant quand il veut parler.

Il semble résulter de ses explications que la barre se décompose à peu près régulièrement en trois mouvements. La première vague qui heurte de son pied l'à-pic du rivage le dépasse légèrement, entraînée par son élan; en s'écroulant elle éprouve un temps d'arrêt, et il se produit derrière elle une sorte de reflux qui recule le point où se brisera la volute suivante; la troisième vague survenant dans un équilibre rompu recouvre les bouillonnements, les heurts des deux précédentes, c'est la moins dangereuse, celle que choisissent habituellement les Kroumens et contre laquelle ils luttent.

Les accidents sont rares lorsqu'il n'y a pas d'Européen à bord. En ce cas les Kroumens n'essaient pas de franchir l'obstacle à tout prix; ils piquent une tête dès que le succès paraît douteux, tirent leur coupe et en sont quittes pour un bain. Avec des blancs, ils se considèrent comme responsables de la vie de leurs passagers; et les braves gens, une fois lancés, n'osent plus s'arrêter; ils savent que l'Européen, assis au milieu du boat, n'a ni la facilité ni l'habitude de sauter à l'eau comme eux, qu'il ne pourrait le faire à temps et demeurerait pris sous l'embarcation chavirée. Aussi, confiants dans la vigueur de leur coup de pagaie, ils tentent l'ascension de la montagne d'eau, même quand ils la voient sur le point de déferler. Souvent ils réussissent.

Aujourd'hui ils n'avaient pas d'Européen avec eux; pourquoi ont-ils voulu passer à toute force? On leur avait donc promis beaucoup à boire? Je me tourne ironiquement vers le patron qui fume sa pipe sans sourciller; je suis assez satisfait, en lui posant cette question, de réhabiliter la générosité de mon gouvernement.

Il ne se trouble pas. Entre deux bouffées de fumée qui se dispersent dans le vent, il lève la tête, du doigt montre le grand mât, et l'air indifférent :

— J'ai signalé ce matin qu'il n'y avait plus de vivres.

Est-ce un mouvement du roulis, ou l'annonce de cette nouvelle? Je manque tomber à la renverse et je me raccroche à un hauban.

Prisonnier et affamé! La situation est vraiment charmante!

Un espoir me reste : aucun bateau n'a mouillé devant Grand-Bassam depuis cinq jours, il en viendra bien un qui nous ravitaillera par charité. Erreur! Le premier courrier ne fera pas escale avant

me huitaine, et les bâtiments de commerce, devinant la barre impraticable, ne s'approcheront pas inutilement de la côte.

Il faut en prendre mon parti. Je suis destiné à mourir de faim.

28 mai.

Nous avons partagé en deux la dernière ration de conserves ; nous ne commencerons qu'après-demain à déperir.

Je dois l'avouer, cette perspective me paraît tellement ridicule, cette éventualité si invraisemblable, que je n'arrive pas à y croire. La proximité de la terre est sans doute cause de cette belle confiance ? Peut-être aussi l'almanach ? Ce dernier m'affirme que nous sommes aujourd'hui dimanche, et les dimanches n'ont-ils pas été inventés pour entretenir en nous l'illusion qu'une période nouvelle amènera des situations nouvelles ? Ils nous permettent de respirer dans l'essoufflement du *struggle for life* et de reprendre haleine avant de continuer notre route. Dans la suite des semaines ils sont ce qu'est le premier janvier dans la succession des mois : le jour de l'an c'est la station où le train s'arrête pour changer de machine, tous les voyageurs descendent sur le quai ; les dimanches sont les petites stations intermédiaires, on passe seulement la tête à la portière.

Nous sommes à une petite station... et il n'y a pas de buffet !

29 mai.

La mer ne s'apaise pas. Je sens un certain découragement m'envahir. Décidément, quand l'estomac se creuse, l'âme devient lourde.

Cette situation est vraiment absurde ! Je distingue si nettement la terre que pour un peu je verrais les cuisines fonctionner, les habitants s'attabler... et nous sommes là, inertes, dans l'impossibilité de rien faire !

J'ai vanté trop tôt la prévoyance de l'administration locale !

Quel dommage de ne pouvoir mettre à ma place la majorité de la Chambre ! Elle voterait immédiatement la construction d'un wharf ! Après tout, elle ne se trouverait pas dépaysée ici ; elle se croirait en séance. Le vent hurle avec des modulations de voix humaine, des inflexions tragiques, et le sifflement des agrès lui coupe la parole ; les claques des vagues ont un bruit de pupitres ; les jets d'embruns retombent sur le pont comme une grêle de cailloux et imitent à s'y méprendre une salve d'applaudissements... séance orageuse, écriraient les rédacteurs !

30 mai.

Ça va mal. Ça va très mal ! Il a fallu descendre Moussa à fond de cale pour ne pas le laisser rouler au fond de l'océan.

Le bel ordonnancement des vagues n'existe plus ; le balancemen

regulier de la goélette a disparu : ce sont des secousses sauvages au milieu de lames disloquées. La mer clame sans arrêt ; des coups de fouet cinglent les flancs du bateau qui s'élève sur une crête d'écume ; son avant s'enfonce dans un gouffre ; son arrière rue ; au bout de la chaîne de l'ancre tendue à se briser, il se démène en soubresauts, on dirait un cheval qui tire au renard et jette sa tête de gauche et de droite, un cerf-volant qui veut s'échapper, plonge et se relève ; toute la membrure craque ; les vagues coupées par la proue s'aplatissent sur le pont et le balayent ; aux gémissements du gouvernail répondent les cris des mouettes emportées par la tempête.

Ce n'est pas encore aujourd'hui que l'on viendra à notre secours, et aujourd'hui nous mangeons notre dernière demi-ration !

31 mai.

Je me sens pris d'inquiétude en regardant mes gardiens noirs : pourvu qu'ils n'aient pas d'ancêtres anthropophages ! Je bénis le ciel de m'avoir fait maigre, et partant peu propre à suggérer des tentations gastronomiques ; j'en suis même, oserai-je l'avouer, j'en suis à me réjouir que Moussa, dans ce genre de concours, me soit supérieur. Tant d'égoïsme se dissimulait donc en mon âme ? Pauvre Moussa ! Je ne me vois pas cependant en train de le manger.

Mais le voilà ! Cherche-t-il dans ma cabine un refuge contre l'appétit de l'équipage ? Non, si Moussa est debout, c'est que la mer se calme ; hier on l'eût mis à la broche sans lui arracher une protestation. Il m'annonce, en effet, qu'à terre on pousse un surf-boat à l'eau.

Je monte sur le pont. Bien que le vent soit tombé, la mer est toujours grosse, mais elle n'est plus démontée. Le patron a déjà reconnu l'équipe des Kroumens qui s'apprête sur la plage.

— Surf-boat de traitant, dit-il ; il passera.

J'en accepte l'augure, toutefois j'ai peur que l'accident survenu il y a quatre jours n'ait rendu les Kroumens timorés. Il paraît que je m'alarme à tort, et qu'en pareille occurrence on les fait boire suffisamment pour leur donner l'oubli !... A quel Léthé, grand Dieu, les a-t-on abreuvés ? Rivière infernale, je te rends grâce, et je comprends maintenant ton secret ! Fleuve de gin ou de tafia, les anciens ne nous avaient pas dit quel liquide coulait dans ton lit !

Ainsi, depuis quatre jours, ces braves gens boivent, et ils boiront encore plus après nous avoir tirés d'ici ! O alcool, vainqueur de la barre !

Hélas ! ce n'est pas seulement en Afrique que l'alcool triomphe de l'eau ! En tout cas je lui pardonne aujourd'hui en faveur du résultat.

Avec une maestria remarquable, le surf-boat a bondi au sommet de la barre, comme surgi du sein des flots ; le pilote, debout à l'arrière, domine l'abîme ; le long du bord les courtes pagaies aux larges palettes terminées par trois pointes et semblables à des tridents,

font jaillir l'écume ; les Kroumens approchent, j'entends leur chant de victoire, dans quelques minutes j'aurai fait connaissance avec la barre, peut-être en aurai-je reçu le baptême ?

3 juin.

Nous sommes à terre depuis trois jours et les préparatifs de mon prochain départ pour la forêt vierge m'ont empêché de clôturer ce journal, je tiens cependant à rendre un juste hommage à l'habileté de mes sauveurs.

Malgré l'accalmie la mer était encore très forte, et la première difficulté fut de descendre dans le surf-boat. Il se précipitait sur nous, prêt à se fracasser contre le flanc



Composé par M. Mellès-Latréa, ancien artiste des Colonies.

AU DELÀ D'UNE LAGUNE AUX EAUX MORTES SE DRESSE
LA FORÊT VIERGE.

du bateau, ettantôt il nous échappait, s'envolant au sommet d'une vague, tantôt il s'enfuyait, aspiré par le vide creusé sous sa quille.

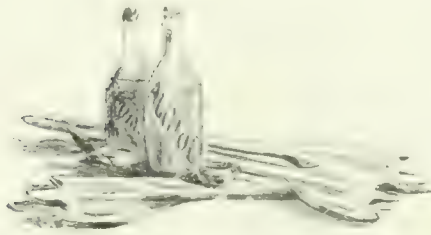
Pourtant nous embarquons et nous voguons vers la terre. Le grondement de la barre s'accroît ; à travers le fracas ininterrompu se distinguent des coups sourds prolongés en roulements de tonnerre ; bientôt ces coups sont nettement séparés les uns des autres par le glissement de l'eau qui s'épand sur la plage. Devant nous la cime des lames se couvre d'une frange neigeuse, au delà jaillissent des fusées qui se dispersent dans l'air et tendent une gaze d'embruns ; derrière ce voile transparent, que le soleil illumine d'un arc, j'aperçois les maisons de Grand-Bassam.

Nous sommes immobiles, les Kroumens ont cessé de pagayer, nous nous laissons bercer par la houle qui soulève tour à tour les deux extrémités du boat, l'eau paraît couler vers la proue, et la nappe passée sous nos pieds continue sa marche pour se briser quelques mètres plus loin. De temps en temps un coup d'aviron nous redresse, ou un coup de pagaie nous ramène en arrière lorsqu'une lame nous a entraînés trop près de la crête qui déferle. Nous attendons la vague favorable qui nous permettra d'atterrir sans être roulés, écrasés par l'embarcation culbutée.

Le pilote a fait un signe ; tous les bras se sont levés. La vague

accourt, elle nous soulève; un cri, et les pagaies plongent à la fois. Nous courons sur un crepitement d'écume, et, précipités dans un tourbillon qui hurle, nous couvrons de rejaillissements, d'éclaboussures, nous sommes emportés dans la ruée formidable de la barre. Je perds la sensation de la vitesse; au milieu de ce torrent plus rapide encore que nous, tout semble tourner; le vertige me prend; les Kroumens sont des ombres, leurs pagaies des tridents, le pilote est le dieu de la tempête. Arc-bouté sur son aviron de queue ployé comme un arc, il maintient la direction, insensible au vertige, à l'averse qui le gifle et le mitraille, dédaigneux des lames qui accourent à notre poursuite pour reprendre leur proie. Elles rugissent, leur bave monte à l'assaut du boat; elles nous impriment seulement un nouvel élan qui nous jette sur la grève, et vaincues, elles se retirent en gémissant vers les profondeurs d'où elles sont sorties.

La barre est franchie; au delà d'une lagune aux eaux mortes, se dresse maintenant la forêt vierge dont le nom seul est une attraction, renferme un mystère : attraction de l'inconnu, de l'inviolé; mystère des splendeurs et des dangers, que l'épaisseur de l'ombre laisse deviner.





LA FORÊT VIERGE

Un mur de verdure se dresse devant moi. Le soleil qui monte rase l'extrémité des branches et cherche à se glisser à travers les feuilles, mais les jets de lumière ruissellent sur leur surface, les éclaboussent de feux et rejaillissent en flèches, renonçant à vaincre l'épaisseur de l'ombre emprisonnée dans le fond des halliers. Des hautes cimes agitées par le vent descend un bruissement de cascade auquel se mêle le froissement des herbes frôlées par mes porteurs ; tous les autres bruits habituels à la brousse se sont éteints progressivement, chant des cigales, cri aigu des aigles, vol effarouché des tourterelles ; on dirait que les êtres vivants s'écartent de la forêt vierge comme d'un domaine hanté, comme d'un lieu maudit.

Un trou noir, un tunnel très bas, plus semblable à une coulée de bête fauve qu'à un sentier, s'ouvre dans les flancs de cette masse compacte de feuillage. Avec une sorte de respect religieux, je pénètre sous la voûte, silencieux, courbant involontairement la tête, ainsi que j'entrerais dans un temple.

La lumière affaiblie se transforme bientôt en un jour alangui : à travers une clarté de rêve apparaissent les fastes fabuleux de cette région si justement nommée par Stanley : « les ténèbres de l'Afrique » ; formidable élancée de vie,

fouillis extravagant d'acajous, de palmiers, de fougères géantes, de rotins épineux ; enchevêtrement de lianes qui enlacent les troncs, passent d'une branche à l'autre en guirlandes, en festons, ou retombent verticales, pareilles à



Col. G. G. G.

VILLAGE DANS LA FORÊT.

d'énormes serpents suspendus au-dessus d'une proie. Et ces arbres, ces plantes se pressent, se poussent, s'étreignent dans la hâte de vivre, la volonté de percer, de monter vers le jour; les plus forts étouffent les plus faibles; les vaincus restent à terre, de leurs débris amoncelés depuis des siècles s'élève une humidité constante, une senteur de terreau. Un bourdonnement sourd emplit l'atmosphère; sort-il de terre, s'échappe-t-il de cette frondaison sans automne qui



UN RAVIN A L'ENRÉE DE LA FORÊT.

se renouvelle à mesure qu'elle meurt ? Ce murmure continu, vague, indistinct, est l'âme de la forêt; il est un accompagnement au silence, à l'immobilité qu'il ne trouble pas.

Au saisissement produit par la grandeur et la nouveauté du spectacle succède une détente du corps et de l'esprit : la lumière voilée repose les yeux, l'ombre libère du casque, la fraîcheur permet de respirer.

Peu importe que le sentier soit à peine frayé ! S'il faut tantôt ramper, tantôt escalader des arbres tombes en travers du passage, cette gymnastique ajoute au pittoresque. Si de petites lianes tendues traîtreusement au ras de terre font trébucher à chaque pas, avec patience et bonne humeur on retire ses jambes de ces pièges naturels, riant des chutes, excusant les légers désagréments d'une vie trop intense. Alertes et joyeux, on participe soi-même à cette ardeur de vivre sur laquelle se concentre toute l'attention ; on n'a d'yeux que pour les géants de cinquante ou soixante mètres de haut, dont la tête invisible demeure noyée dans un flot de verdure.

Peu à peu, cependant, l'enthousiasme se lasse. Cette richesse de la nature semble exagérée ; le chemin qui serpente au milieu des arbres en méandres indéfinis énerve et inquiète, ainsi qu'un labyrinthe d'où on ne sortira jamais ; ce rideau, que le regard ne peut trouer, devient mystérieux et déjà presque redoutable. Au bourdonnement sourd, entendu le premier jour, s'est ajouté le bruit des gouttes d'eau coulant d'une feuille sur l'autre, lentement, régulièrement, larmes produites par l'éternelle humidité de la forêt et que chaque arbre pleure avec un son de glas, tel le battement monotone et mélancolique d'un balancier chargé de compter le temps dans ce pays de l'ombre et du silence.

Une tristesse, une désolation, envahissent la pensée ; on crierait pour animer cette morne solitude. On aspire au chant d'un oiseau, on voudrait voir bondir un animal ; mais les oiseaux ne descendent pas dans ce crépuscule, les antilopes n'auraient pas, dans cet inextricable fourré, un sous-bois pour brouter, les sangliers eux-mêmes ne parviendraient pas à s'y frayer un chemin. Seuls, des singes agitent parfois le feuillage et le secouent en jetant une clameur aiguë ; je les cherche des yeux, je les remercie d'avoir troublé ce calme de tombeau... ils sont passés, et derrière eux le silence est retombé plus pesant.

J'interroge anxieusement le guide : « Combien de jours encore avant de retrouver l'air libre ? » Question oiseuse ! Cette forêt, je le sais bien, s'allonge à travers l'Afrique depuis Libéria jusqu'aux grands lacs, et je la traverse dans sa largeur, qui est d'environ trois cents kilomètres !

Cependant le taillis s'éclaircit, une lumière plus vive se projette sur les troncs des colosses qui s'élancent en futaie, joyeux d'être délivrés des lianes dans lesquelles ils étaient ensermés ; à leurs pieds s'étend une plantation de bananiers ; nous approchons d'un village.

Bientôt, en effet, un coin de ciel bleu apparaît entre les branches, le jour grandit, voici la clairière. Au milieu s'élèvent quelques cases, misérables huttes dont les habitants effrayés se sont enfuis. Ils ne tardent pas, du reste, à revenir ; une tête se montre sur la lisière des bois, puis les épaules sortent, et le corps entier. A côté, d'autres têtes et d'autres corps suivent avec la même prudence, la même allure de bête effarouchée mais curieuse.

Il faut les apprivoiser comme des animaux en leur présentant un objet qui excite leur convoitise ; ils font un pas, reculent, avancent de nouveau ; au moindre geste suspect ils se dispersent comme une

voies de moineaux : une minute après, ramenes par la tentation, l'appât de la verrerie, ils reprenaient leur marche, le cou tendu, l'œil et l'oreille au guet.

Ils se rassurent vite, et c'est de leur familiarité que je suis obligé maintenant de me défendre. La moindre chose est pour eux sujet d'étonnement et d'admiration : ils touchent tout, ont envie de tout ; ils voudraient prendre tout ce qu'ils voient. Heureusement leur attention ne s'attache à rien et



RUISSEAU DANS LA FORÊT.

passé instantanément d'une assiette à mes bottines. Pourtant elle se concentre sur ma fourchette; les yeux s'arrondissent à voir la façon dont je pique un morceau de viande et au moment où je le porte à mes lèvres, tous ces diables accroupis, de bons diables d'aïl-leurs, bondissent sur place comme mus par un ressort, se retournent en l'air et retombent à quatre pattes, tels d'énormes singes en délire. En diffèrent-ils beaucoup? Entièrement nus, le facies brutal, ces hommes représentent le type complet du sauvage.

Combien les populations de la plaine qui me paraissaient bornées me sem-

blent aujourd'hui moins fermées, plus intelligentes! L'influence de l'habitat est certainement cause de cette différence. La plaine, lavée par la pluie, balayée par le vent, vivifiée par le rayonnement du ciel, s'ouvre au soleil et parle aux étoiles. La forêt c'est la prison, le mur qui suinte, l'air qui jamais ne se renouvelle; c'est la nuit éternelle et sans astres. Dans la plaine, les villages ont entre eux des rapports constants; ici les hommes demeurent isolés, noyés dans l'ombre; leur cerveau reste muré comme leur forêt.

Ce sont bien des « sauvages », suivant l'expression méprisante de mes tirailleurs, que ce dédain toutefois n'empêche pas de fraterniser avec des êtres inférieurs. Joyeux d'avoir retrouvé un village une apparence de vie, ils m'ont demandé, le soir venu, l'autorisation de faire un grand tam-tam.

Autour d'eux brûlent quelques bûches; de temps en temps ils lancent sur les tisons une brassée de branchages à moitié secs; d'épais tourbillons de fumée s'élèvent, crevés de gerbes d'étincelles, et dans ces coups de lumière, des têtes, des mains, des morceaux de corps, sortent de la nuit, renversés, tordus, cambrés; poses bizarres que l'éclairage transforme en fantasmagorie. Au caprice de la flamme et de l'ombre des bustes surgissent décapités, des yeux s'éclairent, des dents brillent, une jambe, un bras, percent l'obscurité : ces fantômes de bronze rougeâtre dansent le sabbat des sorcières.

Deux ou trois tambours, troncs d'arbres creusés sur lesquels une peau est tendue, accompagnent les pas invisibles dont je devine la cadence au bruit des pieds qui frappent le sol.

Les indigènes, « les sauvages », gagnés par la griserie du spectacle, se sont mêlés à la danse; les femmes font cercle autour d'eux, et leurs battements de mains accentuent le rythme. A l'allure saccadée des tambours, à leurs réticences, aux reprises brusques, aux roulements qui vont croissants, je devine la mimique dont l'éclat



des feux me montre seulement quelques déhanchements, et dont toute la poésie m'est révélée par les cris des hommes.

« Bétié! Bétié! Bakam nana! » retentit comme une plainte que le latin ou le grec rougiraient de traduire. « Bétié! Bétié! Bakam nana! » répètent les mâles; et le chœur des femelles répond par des mots pleins de soumission et de consolation.

Les brasiers jettent un dernier éclat; les pommettes saillent rougeoyantes, les yeux reflètent des lueurs de sang; des flammèches voltigent, serpentent dans l'air, strient d'éclairs les murs de cette chambre étrange peuplée de gnomes et de démons; les tambours roulent plus vite, plus assourdissants, comme en un galop haletant, infernal.

Là-haut, dans le morceau de ciel que les arbres découpent sur nos têtes, une étoile scintille. Le cadre la grossit, elle apparaît ainsi que dans le champ d'une lunette; on dirait un œil dilaté par la surprise du spectacle auquel il assiste.

Le silence plane, le village s'est endormi, le son du tam-tam qui résonne encore à mes oreilles me berce, m'engourdit. A travers la fenêtre ouverte par la clairière sur l'espace, ma pensée peut s'envoler; j'oublie la forêt déprimante et ses cauchemars, je me mets à rêver, je m'assoupis.

Lorsque la sentinelle, de faction auprès de mes bagages, donne le signal du réveil, je crois avoir à peine reposé, et cependant l'aurore répand déjà sur la cime des arbres une traînée de neige; il faut repartir, plonger de nouveau dans l'atmosphère moite, dans l'obscurité.

Nous descendons, zigzaguant le long d'un ravin; en bas le sol n'est plus qu'un bournier. Gardant avec peine notre équilibre, nous sautons de racine en racine, nous prenons appui sur des tas d'herbes flottantes, nous utilisons pour avancer des troncs mouvants tombés sur ce lit de fange; et dans cette marche branlante au-dessus d'une boue sans fond les arbres ont l'air d'osciller; c'est la forêt tremblante.

D'énormes grenouilles, les pattes étalées sur la vase, les yeux désorbités, nous regardent passer avec un étonnement évident, elles le manifestent par un croassement qui se répand sous les arbres et se prolonge en un écho sinistre, tel un appel répercuté dans les profondeurs des bois pour annoncer l'approche des envahisseurs.

Le ruisseau, origine de ce marécage, n'est pas loin; je l'entends murmurer, et le terrain se relève pour dessiner les berges. Dans une large avenue, véritable temple dont la colonnade soutient une voûte impénétrable de verdure, une eau claire bruisse sur un lit de graviers. Les piliers de cette nef géante sortent d'un fouillis de fougères arborescentes qui jettent sur les massifs inférieurs le voile de leur dentelle; des plantes grimpantes s'accrochent aux écorces, montent le long des troncs, dressent en bouquets leurs feuilles légères et pennées, tandis que plus haut les lianes s'élancent de branche en branche, se ramifient, s'enlacent, retombent et remontent, dessinant les plis d'une lourde draperie. En bas, des racines

nues, saillantes et rougeâtres, retiennent les berges spongieuses que des papillons d'un jaune éclatant ou d'un bleu de ciel piquent de clartés, pareils à des fleurs.

Je me suis arrêté. Mes porteurs, fatigués, se sont allongés; assoupi, ils ne bougent pas. Je reste moi-même le regard perdu le long de l'avenue qui fuit et dont les lignes s'effacent dans l'obscurité avant de se confondre dans le lointain.

Un léger bruit, un mouvement de feuillage à une centaine de mètres en avant appelle mon attention. Perché sur une liane comme sur une balançoire, un singe à longs poils nous contemple avec curiosité. Il venait probablement pour boire, notre vue l'a immobilisé à dix mètres du sol. Très étonné de nous trouver là, il se gratte d'une main de bas en haut dans le voisinage de l'aisselle, signe évident de perplexité. Sa queue s'accroche à une branche, ce qui lui permet de se pencher afin de mieux nous examiner. En relief sur la muraille verte, il semble une de ces gargouilles fantastiques de vieilles cathédrales.

Soudain il tressaille. Au-dessous de lui une des racines qui rampent sur la berge s'est déployée verticalement. C'est le boa d'Afrique, le python de Séba, ses taches sombres, régulières sont visibles. Il doit mesurer près de six mètres, car son corps, plus gros que le bras, s'élève à dix pieds du sol.

Il a jailli d'un seul trait, comme une flèche; maintenant il ne bouge plus; ses mâchoires se sont écartées; ses yeux d'où s'échappe le fluide redoutable, brillent ainsi que deux charbons.

En vain le singe tente de s'arracher à la force invincible qui le retient; toujours cramponné par sa queue, il s'abaisse, pris de vertige, sur cette gueule ouverte, gouffre béant vers lequel la puissance du regard l'attire.

Dans la demi-obscurité troublante qui règne sous l'immense colonnade du temple au charme religieux et mystique, la scène revêt une apparence de sorcellerie, d'incantation, d'envoûtement. Ce reptile dressé, et sa victime subissant l'effet étrange de la fascination, se détachent comme deux ombres en train de célébrer les mystères de la grande forêt.

Le corps tremblant, dominé par une langueur qui l'envahit, qui l'emporte, le singe s'incline de plus en plus; lentement sa queue se déroule, ses doigts s'entr'ouvrent, ses petits bras battent l'air, tendus vers la mort; la tête en avant, il tombe droit sur le boa. D'un léger mouvement de recul celui-ci l'évite, se détend et s'abat sur sa proie; les deux chocs à terre se confondent en un seul.



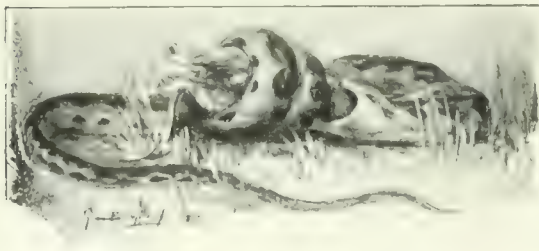
Le singe disparaît sous les anneaux du python qui s'apprête à le broyer, à l'enduire de sa bave pour célébrer la dernière partie du mystère; mais profitant de l'inattention du reptile, tout entier à sa victime, je m'approche et lui brise le crâne d'un coup de feu.

Mes porteurs s'éveillent. Effrayés d'abord par la détonation, ils se précipitent bientôt avec des cris de joie sur le serpent dont la chair leur promet un festin inattendu. Pendant qu'ils le dépècent, mon fidèle cuisinier Moussa contemple le cadavre du petit quadrumane et m'explique, en simple disciple de Darwin, la similitude de l'homme et du singe :

— Vois-tu, mon capitaine, affirme-t-il avec autorité, lui pourrait parler même chose un homme; mais, lui, trop malin pour le faire; lui, sait bien que s'il parlait, tout de suite l'homme le forcerait à travailler.

Légende naïve dont la signification est profonde! Dans l'accent de Moussa je devine une admiration mêlée d'envie; les singes n'ont pas seulement une ressemblance avec les humains, mais une supériorité sur eux : ils ne travaillent pas! Voilà des êtres qui comprennent l'existence! Quelle preuve indubitable d'une intelligence hors pair!

Comme tous ses frères noirs, Moussa n'a jamais fait grand'chose de ses dix doigts, mais son rêve est de n'en rien faire du tout. A-t-il songé que le singe a vingt doigts et que, par conséquent, à égalité de fainéantise, cet animal serait deux fois plus malin que lui et se sentirait deux fois plus heureux! Pauvre Moussa! il te faut renoncer à la lutte!



LE PYTHON DE SERA AVANT SA PROIE.

Tout en méditant sur l'avenir réservé à l'Afrique, si on parvenait à vaincre l'indolence de ses habitants, j'ai repris la marche. Devant moi Moussa foule, d'un pied méprisant, des armées de fourmis affairées; l'activité de ces insectes ne lui inspire évidemment que du dédain.

Dans le sentier obscur mes pensées mi-ironiques et mi-sérieuses



UN SINGE A LONGS POIS
NOUS CONTEMPLAIT AVEC CURIOSITE.

Je me dispense, d'ailleurs, de lui communiquer le résultat de mes réflexions; ce calcul de proportion lui échapperait sans doute, il y verrait simplement un encouragement à la paresse.

Tout en méditant

s'assombrissent rapidement; sans mépriser les fourmis qui, des branches, pleuvent sur ma tête, sur mes épaules, je les écrase néanmoins avec rage, à l'idée que, pendant de longs jours encore, elles s'acharneront sur moi. De m'être reposé dans cette clairière, la forêt me semble plus lugubre, et l'inquiétude qui avait succédé à la joie du début se transforme maintenant en angoisse.

Chaque jour l'air devient plus irrespirable, et l'atmosphère saturée d'une humidité surchauffée, plus difficile à supporter; aux exhalaisons de l'humus composé de tous les détritux végétaux, se mêle l'odeur âcre de la fourmi rouge ou la puanteur de la fourmi cadavre; les nerfs tendus tressaillent au craquement d'une branche, se crispent au frôlement d'une feuille; dans le crépuscule la faune apparaît, monstrueuse, évocatrice des cauchemars qui poursuivent un voyageur perdu dans la nuit.

Au milieu d'une souche velue, entourée de radicelles contournées, semblables à des pattes, une orchidée pose sa note claire comme l'œil d'une épouvantable araignée; plus loin s'ouvrent des corolles zébrées de rouge, telles des gueules bordées de sang; les épines des rotins se dressent en travers du sentier pareilles à des chevaux de frise; les jets d'une matière végétale ivre de vie fusent ainsi que des épées; les lianes pendent, tentacules qui vous guettent et vous attendent, prêtes à vous enserrer; des visions fantastiques, des hallucinations vous hantent, vous pressent; on se hâte, on butte à chaque pas, et les mains, en touchant une des racines d'acajous tordues sur le sol, ont l'impression d'avoir effleuré le corps visqueux d'un serpent.

Pris dans cette lutte où le plus fort étouffe le plus faible, je n'admire plus, ainsi qu'au premier jour, l'intensité de la sève : ces géants me dominent, cette poussée de vie m'opprime; la prodigieuse végétation de la forêt vierge pèse sur ma poitrine de tout le poids de sa splendeur.





LE BA-OULÉ

LA

REVOLTE DU BA-OULÉ

Ba-Oulé, pays des rêves; Ba-Oulé, forêt de palmiers dont les arbres, semblables à des mâts de navire, s'élèvent au milieu des champs d'ananas; Ba-Oulé, qui paraît, au sortir de la forêt vierge, un éden, un lieu de délices; je t'ai connu tel que t'avait dépeint à mes yeux émerveillés, ton premier conquérant, le capitaine Marchand.

Je vois encore tes levers et tes couchers de soleil alanguis. Le matin, le brouillard sort des ruisseaux enfermés dans leur gaine de verdure, derniers vestiges de la grande forêt; il roule sur les piquants des ananas, grimpe le long des ronciers, s'arrête un instant sous les larges éventails, se déchire à leurs pointes, continue de monter, se teinte de mauve et se dissout dans la clarté triomphante.

Le soir, à mesure que le soleil décline derrière les palmiers, les grandes feuilles à contre-jour découpent leurs dents sombres sur le disque; la brume reprend insensiblement possession de son domaine; dans le fond, des fragments de voile rouge s'accrochent aux troncs, comme après une fête pendent des lambeaux d'oriflammes éfrangés par la joie populaire.

Je vois encore tes chemins bordés de cabarets de vin de palme échelonnés sur les sentiers pour marquer les haltes et inviter le voyageur à se désaltérer. A la vue des jarres placées sur de petits tertres, les porteurs s'arrêtent et s'asseyent tout autour.

Les sièges rustiques, disposés en hémicycle et construits en gradins à deux ou trois étages, suivant la fortune du cabaretier, forment un amphithéâtre de plein air, au milieu duquel pétille éloquent le liquide encore glacé de la fraîcheur de la nuit.

Le premier qui boit fait la libation d'usage; il porte une calebasse à sa bouche, puis des lèvres et de la coupe tout à la fois laisse dégouliner la portion destinée à satisfaire les dieux. Mais, comme il serait dommage de perdre un bien qui, pour ne pas être rare est cependant précieux, un autre récipient recueille la part réclamée par la terre. Il est avec le ciel des accommodements, les dieux se contentent du geste et de l'intention. Les petites calebasses circu-

lent alors de main en main : les buveurs des gradins intérieurs les tendent, par-dessus leur tête, à ceux des rangs supérieurs.

Jamais on ne voit le débitant. Dès qu'il fait jour, il va à la récolte du vin ; et pendant que le voyageur s'abreuve, il est dans les environs, en train de grimper au haut d'un palmier. Le corps passé à travers un cercle de lianes, assez large pour l'enserrer lui et l'arbre, il s'élève par petites secousses ; à chacune d'elles ses mains montent le cercle d'un cran ; ses orteils crispés sur les tiges brisées des feuilles mortes maintiennent son corps entre chaque saccade. En un rien de temps il arrive au sommet du palmier. Le procédé est simple et très facile à employer, avec un peu d'habitude, beaucoup de souplesse de reins et une totale insensibilité des doigts de pied. Là-haut, toujours tenu par les lianes et les orteils, aussi à

l'aise que dans un fauteuil, il prend une hachette à sa ceinture, perce le palmier sous les pousses naissantes, loge dans l'entaille un morceau de feuille de bananier replié en gouttière, et accroche au-dessous la gourde où s'écoulera la sève. S'il s'agit d'un arbre déjà traité, il se contente d'enlever la gourde pleine et de la remplacer par une vide. Il récolte ainsi jusqu'à quinze litres par arbre et par vingt-quatre heures.

Naturellement les palmiers me u



LES SIÈGES RUSTIQUES DISPOSÉS EN HÉMICYCLE.

rent de semblables saignées ; mais il y en a tant ! Si la nature prévoyante n'avait pas mis au cœur de l'homme l'amour du vin de palme, les roniers dans le Ba-Oulé seraient tellement nombreux que, serrés, les uns contre les autres, ils rendraient le pays impénétrable. De retour chez lui, le cabaretier additionne d'eau sa récolte, sans que le fisc ait rien à dire. Il n'est pas pour cela un mouilleur de cru ! La sève pure serait imbuvable. Trop épaisse, trop sirupeuse, elle a besoin d'être étendue et ensuite de séjourner quelque temps dans les récipients afin de fermenter. Alors le vin est à point et le débitant le répartit dans les jarres. C'est le seul moment où il paraît au milieu du petit amphithéâtre. Même lorsqu'il est dans sa case, à quelques mètres des consommateurs, il ne sort pas ; il sait qu'il peut avoir confiance, que ses clients ne le voleront pas et qu'ils déposeront toujours dans les petits sacs en peau, pendus à l'extrémité d'un bâton fiché dans le sol à côté de chaque jarre, soit des perles, soit, le plus souvent, une pincée de poudre d'or.

Oui, de l'or ! Car, ô Ba-Oulé, tu es aussi le pays de l'or. Pas un de tes habitants qui, à ses heures de loisir, et elles sont nombreuses, ne lave le sable de son ruisseau, ou même ne gratte la terre de son champ, pour y recueillir le plus simplement du monde ce que nous avons tant de peine à gagner en Europe !

Je t'ai vu sous cet aspect enchanteur, Ba-Oulé des brouillards légers, Ba-Oulé des ananas, Ba-Oulé du vin de palme, Ba-Oulé de l'or ! Pourtant, certains charmes dont j'avais entendu parler t'avaient abandonné. Je n'ai plus trouvé chez toi cette hospitalité auprès de laquelle la proverbiale hospitalité de l'Ecosse n'était rien. Pour moi, tes chasseurs avec leurs longs fusils à pierre abattaient encore les petits singes noirs à longs poils, base du « foutou » traditionnel, le mets national, le ragoût vraiment délectable à la sauce arachide, que m'offrait chacun de tes villages ; pour moi, tes femmes pilaient encore dans les mortiers les énormes bananes, longues de cinquante à soixante centimètres, détachées vertes du régime, puis bouillies, afin de confectionner le pain de bananes, accompagnement du « foutou » ; mais déjà je dormais dans tes cases, sans que le chef m'amènât la vierge, fleur de bienvenue, qui tenait à honneur d'être cueillie par le blanc ; déjà je voyais passer, craintives, tes jeunes filles à la taille cerclée de verroteries ; parfois elles fuyaient effarouchées, et les deux rangées de perles qui retombaient devant et derrière, bandes mobiles, transparentes aussi, s'entrechoquaient avec un bruit de source qui court sur le gravier. La révolte était dans l'air !

*

**

Envoyé pour contrôler les bruits avant-coureurs de ce soulèvement et pour tenter de le prévenir, je dois faire comprendre aux populations que notre colonne (1) traversera seulement

(1) Le « Lame dirigée » par le colonel Mondou, en 1894-95.

leur pays, notre appareil militaire étant dirigé contre Samory.

Escorté de Moussa et d'un interprète, je vais vers Akouabo, la capitale de N'Gouans, située au centre d'un massif de forêt jeté en avant-garde par la grande sylvie au milieu des palmiers. J'entre sous bois; le sentier est assez frayé, la muraille de lianes qui le borde en semble plus mystérieuse. Mon inquiétude augmente en approchant du village, car nul bruit n'en signale la présence; cependant je le sais important. Enfin, à l'entrée d'une clairière, des cases apparaissent, je m'engage dans une belle avenue de cocotiers. Sous les arbres, formant la haie, des hommes à la chevelure en broussaille, le fusil à la main, me regardent silencieux. Sur la place centrale une foule m'attend, également silencieuse et armée.

L'interprète s'est serré contre moi, évidemment il préférerait être ailleurs. Moussa, le fusil sur l'épaule, adresse à la population un sourire confiant et béat, mais je vois ses larges narines se dilater comme pour prendre le vent.

Lorsque je m'arrêtai, il me fit part du résultat de ses réflexions :

— Ici y a n'hommes seulement! quand y a pas femmes, y a pas bon!

En toute occasion, j'eusse été de son avis; je l'étais plus que jamais dans la circonstance actuelle. Chez les noirs, lorsque les femmes disparaissent, la guerre n'est pas loin.

Pourtant le chef mandé se présente. Il m'annonce qu'avant de palabrer ses guerriers vont exécuter un grand tam-tam en mon honneur!

Un petit sifflement échappé des lèvres de Moussa me prouve à quel point il goûte cette attention; et désignant le chef :

— Si ce sauvage-



Ch. de la Rev. de Baoulé.

LE CHEF DE LA RÉVOLTE DU BAOULE.

la y a pas s'asseoir près de toi, ça y a pas bon du tout, murmure-t-il.

Encore une fois je partage son opinion. Je demande au chef où il se placera, afin de me mettre près de lui; mais il me déclare vouloir lui-même conduire le tam-tam. Trop d'honneur!

Je m'adosse à une case et m'apprête à rouler une cigarette, Moussa s'est appuyé à la case voisine, l'arme au pied.

— Surtout, lui dis-je, ne tire pas sans ordre.

Instantanément le vide s'est fait sur la place; les guerriers ont reflué dans les rues et bientôt ils débouchent de tous côtés. Ils lancent leurs fusils, les rattrapent, avancent, reculent, exécutent en bonds de singe une fantasia à pied dont je surveille les mouvements avec un vif intérêt.

Tireront-ils en l'air... ou sur moi? Un coup de feu part, d'autres suivent, les chevrotines crépitent dans les cocotiers, une noix tombe entre Moussa et moi. Je m'en saisis comme si elle eût été détachée à mon intention, j'en marque la plus grande satisfaction, et d'un geste j'invite à renouveler cet exploit. Les singes daignent rire, ou du moins font une grimace à laquelle je donne cette explication, et la fête s'achève sans incident fâcheux.

Le tam-tam terminé, le chef me conduisit à la case qui m'était destinée, et là, je lui exposai l'objet de ma visite. Il écoutait silencieusement la voix tremblante de l'interprète; subitement il lui coupa la parole et m'interpella brusquement :

— Où étais-tu hier?

Je lui donnai le nom d'un village, à environ cinquante kilomètres l'Akouabo.

— C'est vrai, on me l'avait dit. Et tu es arrivé aujourd'hui. Alors tu es bien le petit frère de Paquébo! Et tu es venu seul!

Je haussai les épaules; ce qu'il pouvait traduire à sa guise par : il m'est absolument indifférent d'être tué; ou : tu sais bien que je suis invulnérable. En diplomatie le silence revêt les significations les plus profondes.

Il hochâ la tête et répéta : Tu es le petit frère de Paquébo!

Paquébo! Mot magique; surnom ou plutôt titre décerné par le pays au capitaine Marchand après son entrée à Thiassalé l'inviolée, porte du Ba-Oulé contre laquelle toutes les missions s'étaient heurtées, sans pouvoir la franchir. Avec une poignée de tirailleurs, un an plus tôt, Marchand l'avait brisée, terrifiant les indigènes par la rapidité de ses marches, la soudaineté de ses attaques, s'engouffrant en pleine nuit dans les tunnels de la forêt vierge, tombant au nord lorsqu'on l'attendait au sud, surprenant les guerriers en plein palabre, les dispersant, les poursuivant, semant partout une terreur superstitieuse. Paquébo! c'est-à-dire « l'ouvreur de route ». Et devant lui le Ba-Oulé entier s'était incliné.

Aujourd'hui l'hésitation des noirs à se soulever en présence de cette colonne qu'ils s'imaginaient dirigée contre eux, contre leur or, provenait uniquement du souvenir de Paquébo, du prestige qu'il avait donné aux blancs. Ce souvenir serait-il assez fort pour dominer des sentiments sur l'hostilité desquels je ne pouvais conserver de doute?

Le lendemain je m'éveillai. Moussa n'avait dormi que d'un œil et semblait surpris de voir encore le jour, après cette nuit passée dans un village armé en guerre. Je n'avais plus qu'à revenir en arrière, où les derniers ordres reçus me rappelaient.

*
**

Déjà j'étais sorti de la forêt qui encercle Akouabo, et je traversais un terrain de hautes herbes semé d'arbustes, région intermédiaire avant de retrouver les palmiers, quand derrière moi un grondement se fit entendre. Dans la direction de la capitale des N'Gouans le ciel s'était obscurci, il avait une teinte plombée, mais une teinte aux dessous chauds.

— Sauvages y a bruler la brousse, dit Moussa; y a manière des sauvages pour dire adieu.

C'était peut-être une manifestation, assez innocente d'ailleurs. Les incendies de brousse sont chose courante en Afrique, ils servent à préparer des pâturages ou des champs de culture. Comme nous étions sous le vent et que la brise était assez forte, Moussa et l'interprète se mirent à défricher autour de



MOUSSA ET L'INTERPRÈTE SE MIRENT A DÉFRICHER.

nous, et une fois l'espace suffisamment dégagé ils allumèrent à leur tour la brousse. Le feu contre le feu.

Maintenant, au centre d'un cercle dont la flamme s'éloigne rapidement dans la direction du vent, et gagne lentement dans le sens opposé, nous attendons philosophiquement la fin de l'incendie. Je pense aux récits de Fenimore Cooper et au frisson que faisaient passer jadis dans mes veines d'enfant les terribles descriptions de la prairie en feu ! Il faut beaucoup d'imagination pour y trouver un danger, car je suppose que les pampas ne brûlent pas autrement que la brousse ; c'est simplement un beau spectacle.

Je regarde s'avancer le nuage qui précède les flammes, les recouvre, tel un transparent jeté sur les lueurs qui débordent en franges de pourpre. Il s'élève, et bientôt, à travers ce voile, le soleil brille comme derrière un verre fumé. Le grondement s'accroît, crevé de détonations, canonnade lointaine, crépitement de fusillade ; les arbres éclatent, brisés par la sève surchauffée qui les transforme en autant de chaudières. Par moments le vent s'apaise, les flammes se redressent, s'enroulent, tordent les branches ainsi que des brins d'herbes, secouent les feuilles embrasées ; et des torches géantes s'échappe une pluie de flammèches qui s'envolent en papillons de feu sur le ciel obscurci. Puis, sous un nouveau souffle la flamme se courbe, reprend sa course ; sa vitesse augmente à chaque instant : la chaleur développée s'accroît, les herbes s'enflamment par influence avant d'être atteintes.

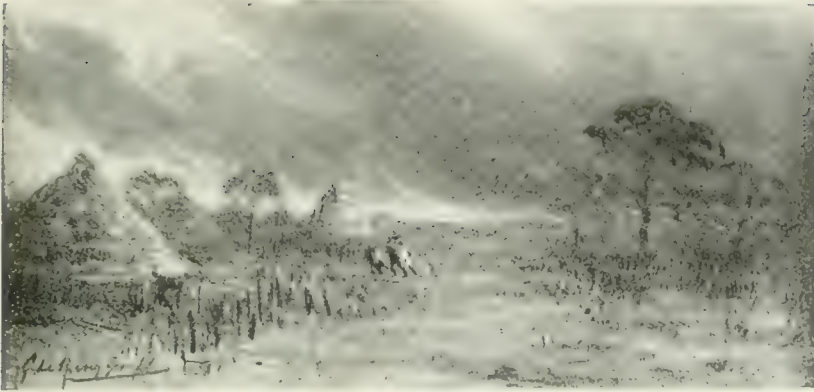
Les tourbillons noirâtres jaillis du foyer montent de plus en plus épais, nous sommes dans une nuit de tempête ; mais un coup de vent troue le nuage : en haut, c'est l'incohérence splendide d'un ciel d'orage, à travers lequel perce le soleil ; en bas c'est une fantasmagorie de décor, un fond sombre et fauve traversé de reflets d'ocre et d'écarlate, zébré d'un envollement de flocons ardents.

L'incendie approche ; la chaleur devient suffoquante ; autour de nous les arbres paraissent inondés de sang, les feuilles bruissent, se hérissent et tremblent. Subitement les flammes se jettent sur celles que nous avons lancées à leur rencontre ; comme deux lames qui se heurtent, les vagues de feu cabrées l'une contre l'autre fusent vers le ciel dans un apothéose flamboyant, se tordent dans un spasme d'agonie, et retombent vaines.

Coupé, désarticulé, l'incendie se sépare en deux tronçons, il court de chaque côté à la poursuite de celui que nous avons allumé sous le vent, et qui déjà loin, tend à l'horizon un rideau de pourpre pailleté d'or, ondoyant sur la draperie mouvante de nuages fuligineux.

Les herbes complètement consumées et la terre refroidie, nous nous remettons en route dans un désert de cendres et de pierres torréfiées. Le ciel est redevenu limpide, mais d'un bleu rendu nébuleux par les vapeurs qui flottent encore dans l'atmosphère. Une odeur de bois brûlé prend à la gorge ; partout volètent des fumées ; de temps en temps une branche d'arbre s'écroule, sa chute réveille le brasier mal éteint, un jet de flamme s'éclance et palpite.

Le sol est uniformément gris, de la teinte des causses dans le Tarn ; des arbustes calcinés dessinent sur l'horizon des arabesques noires ; d'autres, simplement flambés, laissent pendre des feuilles



roussies aux tons d'automne; quelques-uns plus élevés, dont la cime a été épargnée, balancent un panache intact, espoir de résurrection. Comme le phénix, la nature renaîtra de ses cendres, la vie ne s'arrête jamais.

Bientôt nous sortons de la région dévastée; maintenant, c'est la verdure, les palmiers, la futaie pleine de jour, les colonnes superbes dont la couronne filtre des raies de soleil qui moirent les troncs.

Des toits pointus apparaissent; mais pourquoi ce chaume ne donne-t-il pas l'impression de vie qu'on sent à l'approche de tous les villages, vie invisible et qu'on devine pourtant à un bourdonnement, à un murmure imprécis, à un frémissement de l'air? On dirait que son cœur ne bat plus. Un homme se tient à la lisière du fourré qui borde le ruisseau; à notre vue il se coule sous les arbres. Au delà je trouve les cases abandonnées. Devant les cabarets de vin de palme les jarres sont vides ou brisées. Que se passe-t-il?

L'incendie de tout à l'heure était-il réellement une manifestation, une déclaration de guerre?

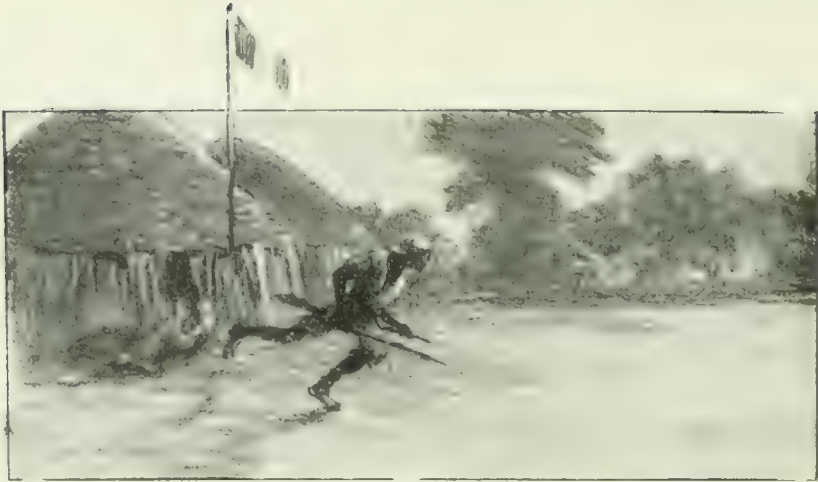
Dans le village suivant la même solitude règne, et la même sentinelle armée se sauve en nous apercevant.

Quelques kilomètres plus loin je sortais du pays en ébullition. Je n'avais plus à craindre de surprise, mais je cherchais la signification de cette fuite des indigènes. Inquiet, je poursuivais ma route vers Singonobo, où je devais installer un poste à l'entrée de la forêt.

Le lendemain j'appris que, derrière moi, tous les postes avaient été attaqués, et plusieurs massacrés.

Pourquoi ces hommes, décidés à se soulever, m'avaient-ils épargné? Pourquoi avaient-ils attendu que j'eusse quitté leur territoire pour se révolter? Comment ces trois mille N'Gouans, rassemblés pour la guerre dans leur capitale, ne m'avaient-ils pas fait subir le même sort qu'aux malheureux tirailleurs, retrouvés dans un poste voisin, affreusement mutilés, le têtes fichées au bout de piques?

Mystère de l'âme noire qui hésite devant le prestige du blanc; et, probablement, protection due à Paquébo, dont le nom planait sur moi comme une égide.



TANKARY TARAORÉ

Avec mes vingt-cinq tirailleurs, nous étions les seuls êtres vivants dans le village de Singonobo, où j'avais établi mon poste. Les habitants s'étaient enfuis dans l'intérieur de la forêt; pourtant ils ne s'étaient pas soulevés à l'exemple des populations que je venais de quitter.

D'après mes renseignements, tous les villages, dans la forêt ou sur la lisière, étaient de races différentes de celles qui peuplaient la plaine du Ba-Oulé; j'en avais conclu qu'au poste d'Ahuakrou, situé à huit kilomètres à l'Est et légèrement enfoncé dans la forêt, le lieutenant Haye ne courait pas plus de danger que moi à Singonobo. J'étais d'ailleurs allé le voir le 25 décembre, le surlendemain de mon retour d'Akouabo; j'avais trouvé Ahuakrou encore habité, le calme y paraissait absolu.

Deux jours plus tard, après avoir passé la matinée et l'après-midi en reconnaissance dans les environs, le soir venu, je m'étais couché en plein air devant ma case, afin d'échapper à la morsure des insectes dont elle était peuplée. Près d'un feu, roulé dans une couverture, j'attendais le sommeil, tout en m'occupant à rapprocher les tisons les uns des autres, à mesure qu'ils se consumaient.

A la sortie du village, des lueurs indiquaient le bivouac d'une compagnie de tirailleurs arrivée dans la soirée et qui devait repartir le lendemain vers le Nord, pour renforcer les garnisons des postes en danger. Les silhouettes des tirailleurs s'agitaient, sortaient de la nuit dans la clarté de reflets vacillants. Bientôt, un à un, les foyers s'éteignirent et ne furent plus que des points lumineux; tous les bruits cessèrent.

Une dernière fois je poussai deux bûches l'une vers l'autre; les flammes se ranimèrent, jouèrent entre elles, leurs éclairs s'enfoncèrent dans l'obscurité.

Je regardais les ombres projetées sur le mur de ma case, glisser, s'élever, s'abaisser en une danse muette; il me sembla que ces formes bizarres s'effaçaient; une onde d'air chaud fit chuchoter le feuillage d'un palmier; mes yeux à demi fermés suivirent une étincelle; elle montait, montait, je crus la voir rejoindre ses sœurs les étoiles...

Depuis combien de temps étais-je endormi ? Je sentis une main se poser sur mon épaule ; une voix m'appelait... je me soulevai. Le tirailleur qui m'avait réveillé, porta l'arme et, de sa main libre me tendit un papier sorti de sa cartouchière.

Je le pris machinalement, ne me rendant pas compte de l'heure insolite à laquelle ce courrier se présentait. Je lui demandai :

— D'où viens-tu ?

— D'Ahuakrou.

D'Ahuakrou ! Je tressaillis et me penchai vers les braises encore brillantes pour essayer de lire. Quelques mots me sautèrent aux yeux : « Sommes cernés... reste dix cartouches par homme... »

D'un bond je fus debout :

— A quelle heure es-tu parti ?

— A six heures.

Ma montre marquait une heure et demie du matin.

— Par où es-tu venu ?

Il m'indiqua du geste la brousse et la forêt :

— Sauvages y avait gardé tous les chemins.

Il s'était lancé au hasard dans la direction qu'on lui avait indiquée ; il était arrivé par miracle. Il ne connaissait même pas le chemin dans la plaine, n'étant jamais venu à Singonobo.

Comment retrouverai-je ce chemin en pleine nuit ? sans lune, sans guide, sans rien autre pour me conduire que les souvenirs de la promenade faite deux jours auparavant à Ahuakrou ?

Et que s'est-il passé là-bas depuis six heures du soir ? Résistent-ils encore ? Il n'y a pas de temps à perdre. Je n'ai que vingt-



QUELQUES MOTS M. SAUTÈRENT AUX YEUX.

vingt hommes, c'est insuffisant ! Par bonheur la compagnie de passage est là.

Je cours au capitaine et j'oublie, je crois, en lui parlant, que je suis lieutenant !

— Haye est perdu ! Il me faut toute votre compagnie. Vite, vite... je vous expliquerai plus tard.

Au départ de Singonobo le sentier est facile à suivre, mais ensuite ?... Comment le distinguerai-je dans la multitude de ceux qui se croisent et s'entremêlent ?

J'ai pris une bougie dans ma poche. Je l'allume aux bifurcations, et à la boussole je vérifie la direction du chemin que je suppose être le bon ; mais dans l'obscurité puis-je seulement discerner toutes les bifurcations ? Nous marchons à tâtons, en sentant avec les pieds le bord de la brousse.

J'ai recommandé aux tirailleurs en file de se tenir tous par la ceinture pour ne pas risquer de se perdre. Un moment nous entendons des pas en avant sur notre droite. « Halte ! Qui vive ! » C'est la section de queue qui ne s'est pas conformée à l'ordre et qui est sortie de la route. Heureusement nous venions de faire un angle qui nous avait ramenés sur elle !

Maintenant je n'ose plus allumer ma bougie. Nous devons approcher... si nous ne nous sommes pas égarés ! Voilà un petit bois. Je crois le reconnaître. Mais la nuit tous les bois se ressemblent ! Et le temps passe. Nous n'avons pu partir qu'à deux heures ; il est cinq heures ; trouverons-nous Haye vivant ? Nous n'avions que huit kilomètres à faire, comment ne sommes-nous pas déjà arrivés ? Sûrement nous nous sommes trompés. Il est vrai que nous ne faisons pas trois kilomètres à l'heure ! D'ailleurs il est inutile de songer à revenir en arrière. Pour reprendre quel sentier ? D'après la boussole nous n'avons pas dû nous écarter beaucoup.

Cinq heures et demie ; le ciel s'éclaircit. Devant nous se dresse la muraille sombre de la forêt ; nous ne nous sommes pas perdus ! Dans un quart d'heure nous serons à l'entrée du chemin d'Ahuakrou.

Le voilà ! Plus qu'un kilomètre, mais un kilomètre dans un défilé, dans un boyau. Si nous avons été signalés, passerons-nous ? Pas un coup de feu ne retentit... Tout est-il fini ? Mais non ; une détonation, puis une autre... « En avant ! A la baïonnette ! Et pas un coup de fusil ! »

Haye est vivant ! Au moment où nous débouchons dans la clairière il accourt au-devant de nous. Il venait de tirer ses dernières cartouches. Par bonheur les indigènes qui l'assiégeaient, se croyant sûrs de leur proie, avaient cessé leurs attaques pendant la nuit ; ils avaient seulement essayé d'incendier les cases où la section s'était retranchée.

Il faut se hâter de sortir d'ici. Pendant que nous entassons dans une paillette les cadavres des tirailleurs tués, afin de les brûler et de ne pas les abandonner à la mutilation, Haye, à côté de moi, reçoit une balle dans le cou, un tirailleur en reçoit une dans l'œil, un autre tombe... L'ennemi furieux a repris l'attaque.

Le bûcher de nos morts est allumé, les civières de fortune sont

terminées : en route ! Ceux des tirailleurs qui ne portent pas les hamacs improvisés encadrent la file des blessés, et par un feu terrible nous frayent un chemin vers la plaine ; enfin nous sortons de la forêt ; nous sommes sauvés.

Alors seulement, pendant une halte, j'apprends comment est parti Tankary Taraoré, le tirailleur qui à une heure et demie du matin m'a apporté le mot de Haye et me l'a remis comme à la parade !

Le lieutenant se sentait perdu, il n'avait qu'une chance de salut à tenter : m'expédier un courrier. Mais serait-ce possible ? En tous cas, il fallait attendre la chute du jour.

A cinq heures et demie du soir, il détacha une feuille de son carnet, écrivit quelques lignes et se tournant vers les tirailleurs :

— Qui veut porter cette lettre ?

Immédiatement un homme tend la main, reçoit la dépêche, franchit la porte, fait deux pas, et tombe frappé à mort.

Haye déchire une deuxième feuille et répète une deuxième fois :

— Qui veut porter cette lettre ?

Un autre tirailleur se présente : « Moi ! » Il n'a même pas le temps de dépasser le seuil, et tombe comme le premier.

Reprenant son message, Haye demande une troisième fois :

— Qui veut porter cette lettre ?

Sans une hésitation Tankary Taraoré s'avance :

— Moi !

Au moment de sortir il se retourne, prend ses cartouches et les tend à son lieutenant. Haye les refuse :

— Garde-les, tu en auras besoin.

Mais Tankary les pose à terre, montre sa baïonnette :

— Ça y a bon !...

Puis, brusquement, il ouvre la porte et d'un bond de fauve plonge dans la forêt. Les balles l'avaient manqué !

Comment put-il se frayer un chemin dans le fourré inextricable ? Comment après avoir rampé, zigzagué, pour échapper au cercle des ennemis, put-il se tirer de l'emmêlement des lianes, retrouver la direction vague qu'on lui avait indiquée ? Mystère de l'instinct ! Prodige d'endurance et d'audace ! Prodige surtout de dévouement !

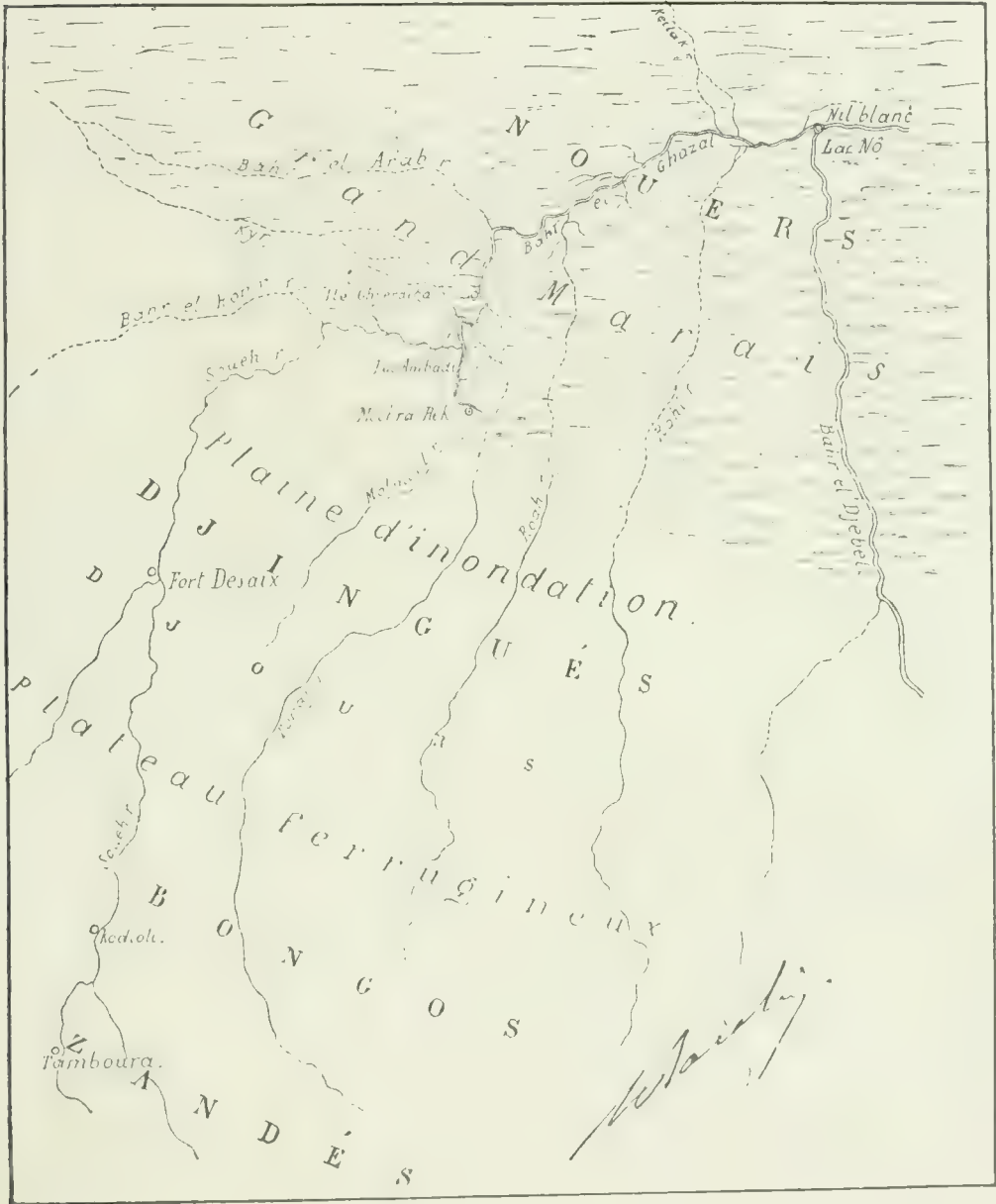
Quelques mois plus tard Tankary Taraoré était médaillé.





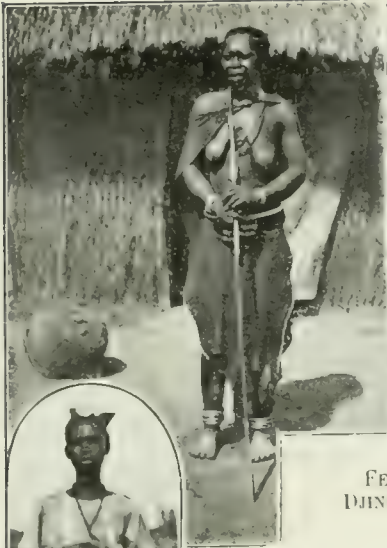
FEMMES D'OURS DANS UN CHAMP
DU NIL, AU BAHR-EL-GHAZAL

AU BAHR-EL-GHAZAL





FEMMES DJINGUÉES.



FEMME
DJINGUEE.

FEMMES DJOURS.

AU BAHR-EL-GHAZAL

DU BAHR-EL-GHAZAL AU NIL

QUELQUES INDICATIONS SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE DU BAHR-EL-GHAZAL

TYPE BONGO.

Le Bahr-el-Ghazal! Pour beaucoup ce mot ne représente qu'un immense marécage. Dans la réalité il s'applique à la fois à une région, à un marais et à une rivière.

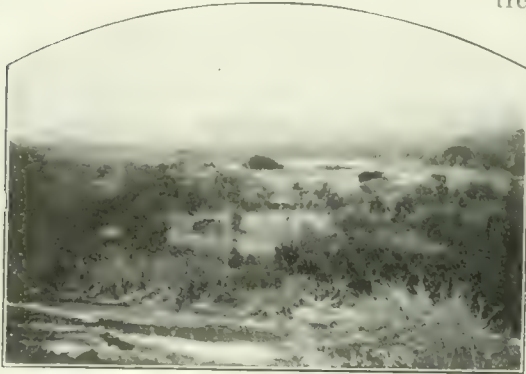
La région comprend un plateau et une plaine d'inondation.

Le plateau commence à la ligne de partage des eaux du Congo et du Nil, et par gradins descend vers le Nil à l'Est, vers la plaine d'inondation au Nord. Sur les sommets, entre six et sept cents mètres d'altitude, ses longs vallonnements, garnis de broussailles et d'arbustes, sont accidentés de loupes de gneiss, massifs granitiques sans un pouce de terre, qui se dressent comme des squelettes de montagnes. Plus bas, le terrain ferrugineux se révèle; la brousse festonnée de collines, parsemée de bouquets de bois et de plantations, est coupée d'espaces dénudés sur lesquels la roche ferrugineuse s'étend en nappes rouges et unies. Aux environs de quatre cents mètres les ondulations diminuent, la glaise est craquelée, le fer constitutif du plateau se réduit à une mince galette recouverte d'une couche de terre de l'épaisseur d'une feuille de papier, raboteuse, aux mottes

durcies, ou la du rôt mangée par les termites, dont les demeurs, en forme de champignons, jonchent le sol. Ce ne sont plus les termitières élevées de trois ou quatre mètres

que les fourmis blanches construisaient plus haut : ici la race a sans doute approprié la dimension de ses abris à la nature du sol.

Sur toutes ces étendues les rivières cou-



MASSIFS GRANITQUES

lent parallèlement du Sud au Nord, et leur régime est celui de tous les cours d'eau africains dont les sources ne sont pas alimentées par des glaciers ; torrents

et rapides dans la saison des pluies, elles ne conservent d'eau, au moment de la saison sèche, que dans des bassins séparés par des seuils rocheux, véritables écluses naturelles.

En arrivant dans la plaine d'inondation, elles s'infléchissent vers le Nord-Est.

Un ressaut de terrain, une marche bien nette marque l'entrée dans la plaine alluviale, argileuse, comprise entre les dernières projections du plateau et le marais. Étrange pays qui ne connaît que les extrêmes : désert en été, marais en hiver.

Dans la saison sèche, c'est la savane uniformément plate, sans qu'une colline en rompe la monotonie. A travers les grandes herbes jaunies le sentier trace une déchirure ; des bouquets de bois très verts, semblables à des bouquets d'aunes, indiquent d'insensibles renflements du sol ; autour, des girafes par troupeaux, la tête levée, broutent les jeunes pousses. Leurs longues encolures marbrées dépassent seules le sommet des herbes ; avec leurs deux petites cornes, leurs oreilles horizontalement tendues sur le prolongement l'une de l'autre, elles donnent l'impression d'animaux fantastiques. Au moindre signal d'alarme tous ces cous allongés fuient dans un galop déhanché, ridicule.



TERMITIÈRES.

Ça et là des fermes avec leur parc à bétail émergent sur de petits tertres.

Les rivières ne coulent plus, elles forment une succession de cuvettes sablonneuses, où pullulent les hippopotames. Sans un seul mouvement de terrain pour les guider, leur lit serpente en méandres à travers la plaine uniforme; elles lancent dans l'intérieur de grands bras, à droite, à gauche, comme si primitivement, à la recherche d'un écoulement, elles avaient eu l'idée de passer ici, puis là, ne se décidant pas et prenant une autre direction. Ces bras morts entretiennent sur leurs bords, au milieu de la savane aride, des zones de pâturages où les indigènes, à proximité, abandonnant leur ferme, viennent camper avec leurs troupeaux. Ceux qui en sont trop éloignés se concentrent autour des quelques mares dispersées dans la plaine, derniers vestiges de l'inondation; mares précieuses dont la limpidité est cependant rien moins que douteuse! Elles ne sont pas seulement le rendez-vous des humains, mais celui de toute la faune de cette région désolée; par leur couleur, elles attestent que dans tous les pays la fraîcheur produit le même effet sur tous les animaux : l'abreuvoir est le mélange des liquides.

Avec les pluies les rivières recommencent à couler; leur niveau

monte, dépassera rapidement celui des rives plates et basses, tout le pays s'inonde, les sentiers disparaissent, les habitants regagnent leurs tertres, suivis de leurs troupeaux. Les relations de



RAPIDE AUX BASSES-EAUX.

ferme à ferme sont suspendues, le pays silencieux dort sous son manteau liquide.

Le Bahr-el-Ghazal présente donc deux caractères distincts depuis le sommet du plateau jusqu'aux bords du marais. D'après la loi de la nature, qui modèle le type des races sur



BARRAGES ROCHEUX DANS LE SOUËH.

leur habitat, les populations de la région ferrugineuse ne peuvent être les mêmes que celles de la plaine intérieure. Nulle part, je crois, cette loi ne s'accuse autant qu'au Bahr-el-Ghazal.

Au seul examen de la carte il est facile de constater un double parallélisme : celui des rivières qui s'allongent du Sud au Nord, celui des différentes races qui s'alignent de l'Est à l'Ouest. On dirait que les ondes humaines se sont avancées comme des vagues, et se sont poussées l'une l'autre vers le Nord.

La première vague, celle des Nouërs, s'étale dans le marais et ces amants des boues éternelles prennent l'allure des échassiers : les membres inférieurs allongés, le buste court, ils stationnent sur une jambe : ils sont pêcheurs et ichtyophages.

La deuxième vague, celle des Djingués, borde le marais et se répand dans la plaine, dont le sous-sol humide fournit des pâturages ; les Djingués deviennent pasteurs, et si le contact du marais, la vie dans une plaine inondée durant six mois de l'année leur donnent, comme aux Nouërs, le type de l'échassier, les mœurs pastorales les rendent moins sauvages.

La troisième vague, celle des Bongos, couvre le premier des étages rocheux, qui s'élèvent jusqu'à la ligne de partage du Congo et du Nil ; c'est le sol ferrugineux où la terre va pouvoir être cultivée. Le Bongo, à la peau rougeâtre, est forgeron et cultivateur.

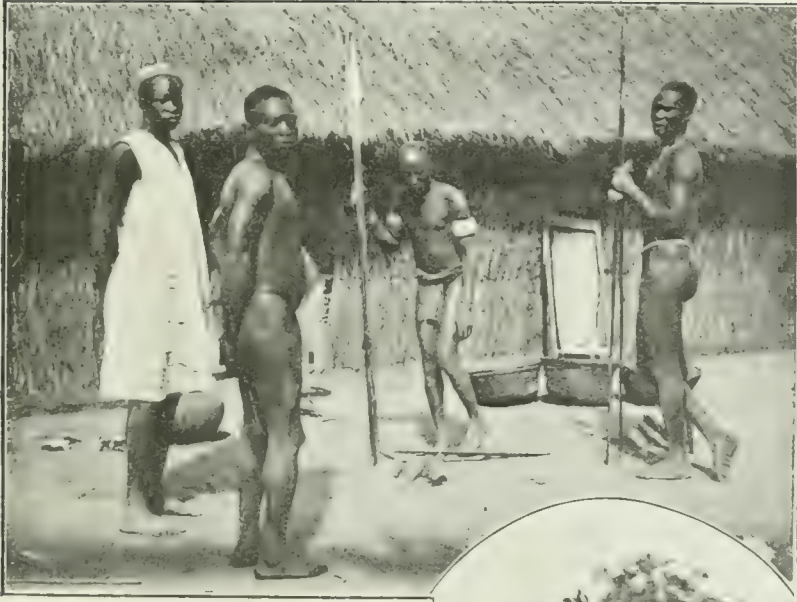
Enfin, sur le haut plateau, s'étend la dernière vague qui a poussé toutes les autres, la vague des conquérants Zandés.

Entre la vague des Djingués et la vague des Bongos, sur la zone de transition séparant le terrain du fer de la plaine des pâturages, s'est implantée une autre race, celle des Djours. Ayant tous les caractères et la langue des Chillouks des bords du Nil, les Djours ont sans doute été détachés de la masse Chillouk par une sorte de choc en retour au moment du heurt produit sur celle-ci par la vague des Nouërs. Les Djours, sur un sol à la fois propre à la culture, au travail du fer et à l'élevage, se font cultivateurs, forgerons et pasteurs ; toutefois ils n'élèvent que des moutons, les bœufs sont réservés aux Djingués. Ils perdent le type allongé de leur race, se fortifient, et s'ils gardent la peau noire, ils se barbouillent de terre rouge.

De toutes ces races, deux prédominent par leur nombre et par leur caractère : les Zandés au Sud, les Djingués au Nord ; au milieu des deux les Bongos pris entre l'enclume et le marteau ont toujours été en déperissant, le moment de leur disparition n'est pas éloigné. Les Djours, eux, inféodés en quelque sorte aux Djingués, ont adopté avec ces derniers un *modus vivendi* ; ils ne sont pas esclaves, mais ils travaillent pour ceux qui, sans être leurs maîtres, s'arrogent à leur égard tous les droits du seigneur ! Quant aux Nouërs, isolés dans leur vase, sans contact avec leurs voisins des terres plus ou moins fermes, ils restent les véritables sauvages du marais.

Qu'est donc ce marais ? Comment est-il formé ?

Le marais, c'est l'océan d'herbes et de boue que crée chacune des rivières descendant du plateau. Tous ces affluents, pour arriver à leur collecteur central, le Bahr-el-Ghazal, se creusent à travers la



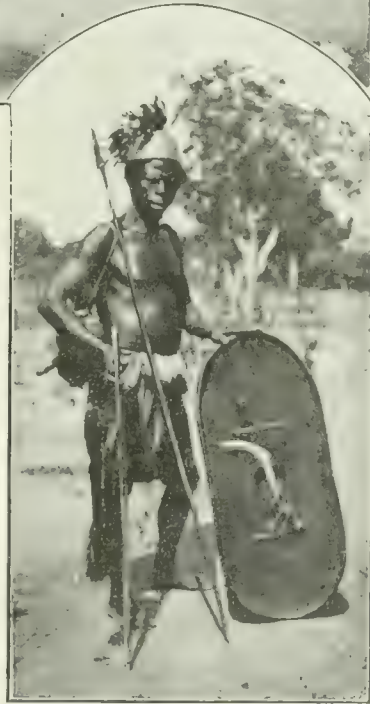
TYPE DJOURS.

vase des chenaux d'une largeur et d'une profondeur extrêmement variables, obstrués par les herbes, impraticables, même invisibles la plupart du temps.

Le Bahr-el-Ghazal, rivière, est donc absolument distinct des marais qui l'entourent et dont il conduit les eaux jusqu'au Nil. Alors que ces derniers semblent stagnants, le premier est animé d'un courant souvent rapide; alors que ceux-là ne sont en aucun point navigables, le Bahr-el-Ghazal, à moins d'être bouché par le Sedd, est navigable sur tout son cours.

Qu'est-ce que le Sedd ?

Sous l'influence de tornades plus violentes que d'habitude, ou par suite d'une crue exagérée, il se produit parfois une débâcle dans le marais. Pous-sée par le vent ou chassée par le courant, la végétation lacustre pénètre dans le grand canal central. Une touffe de roseaux ou de papyrus part à la dérive; elle est ralentie par un coude de la rivière, une autre la rejoint, puis une troisième, un îlot flot-tant est constitué. Celui-ci continue de descendre, s'accroît le



TYPE ZANDE.

long de sa route, tournoie, s'arrête, repart, finit par se fixer dans une intractuosité de la rive, et chaque jour un nouvel élément s'ajoute à l'obstacle qui bientôt barre la largeur totale du lit. La pression des eaux tente de le rompre, mais l'emmêlement flexible résiste; les îles errantes arrivent sans cesse, elles s'accumulent, se pressent, se soudent les unes aux autres; le Sedd est formé. Barrière végétale, tissu d'ambatch (1), de papyrus, d'oumm-souf (2), de mille plantes reliées entre elles par les folioles des lentilles d'eau, les tiges d'une minuscule fougère aquatique, ou les radicelles d'un petit chou aux feuilles grasses; masses pulpeuses qui s'insinuent dans les vides, les bouchent, cimentent le lacis, le fouillis herbeux, en font un conglomérat indestructible.

C'est au Sedd que le Bahr-el-Ghazal a dû de rester longtemps ignoré. Scricque dit bien que les centurions de Neron remontèrent une rivière qui semble être le Bahr-el-Ghazal, mais le secret de son existence en avait sans doute été perdu, car il ne fut découvert de nouveau qu'en 1854, par un commerçant de Khartoum. Le Sedd obstruant le lac Nô (3), avait caché le Bahr-el-Ghazal à tous les regards, comme il avait longtemps dissimulé l'entrée du Bahr-el-Djebel.

Ce régime marécageux, en effet, n'est pas spécial à la rive gauche du Nil, il s'étend également au Nil lui-même et à sa rive droite. Il y eut sans doute, aux époques préhistoriques, un immense lac intérieur, dont le marais du Bahr-el-Ghazal occupe seulement une partie. Ce lac englobait toute la région du Bahr-el-Djebel inférieur, et comblé peu à peu par les alluvions de ses tributaires, il devint la mer d'herbes, de boue, que traversent le Bahr-el-Ghazal à l'Ouest, le Bahr-el-Djebel au centre, le Sobat à l'Est.

Ces trois marais, dont la réunion couvre une superficie d'environ six cents kilomètres de long sur deux cents de large, représentent donc les trois sources du Nil Blanc : non seulement ils recueillent toutes les eaux issues du plateau ghazalien, des grands lacs et des sommets abyssins, mais ils leur servent en quelque sorte de régulateurs.

De tous ces marais, celui du Souh a seul été traversé, et ce rôle régulateur a pu être nettement établi pour lui. Il n'est pas douteux que les autres aient une constitution analogue, mais peut-être resteront-ils longtemps inexplorés; la curiosité des occupants reculera devant les difficultés, les dangers de l'entreprise.

En écrivant ces mots je ne fais aucune critique, car je pense que pour sortir vivant d'une pareille tentative, il faut avoir avec soi des tirailleurs soudanais, inaccessibles au découragement, à la fatigue, dévoués jusqu'à la mort.

Je n'exagère ni les risques du marais, ni la valeur des Soudanais. Le danger est assurément moindre dans le Bahr-el-Ghazal, navi-

1. Ambatch, le phar de l'Inde, est plus léger que le bois et qui pousse dans les marais du Bahr-el-Ghazal et du Nil.

2. Oumm-souf, le coton du Nil, nommé ainsi (mère de la laine) à cause de la façon dont il se ramasse et se tisse.

3. Le lac Nô est le lac Nô, dans le Bahr-el-Ghazal.

gable et présentant des points de repère, que dans les marais avoisinants, où rien ne peut vous guider; pourtant, il y a vingt-huit ans, un terrible drame s'est joué dans le Bahr-el-Ghazal : Gessi pacha, enfermé dans le Sedd, mourut de faim avec cinq cents hommes.

Comment cet horrible événement put-il se produire? Assurément les forces et le cœur des compagnons de Gessi n'étaient pas à la hauteur des difficultés; mais peut-être aussi est-ce le secret de l'histoire? Celle-ci met, en effet, le drame sur le compte du Sedd; cependant, lorsqu'on connaît les circonstances dans lesquelles Gessi pacha, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, rentrait au Caire, quand on sait que certaines feuilles du journal de Gessi ont disparu... on doute.

L'Egypte avait trop d'intérêt à ce que Gessi ne revînt pas et ne parlât pas.

L'histoire de l'Egypte dans le Bahr-el-Ghazal renferme peu de pages glorieuses; elle tient tout entière dans sa rivalité avec les Djellabas (1) pour le monopole de l'esclavage.

Gessi avait commis le crime de se refuser à collaborer à cette entreprise.

Il succédait à Ziber, prince des Djellabas. L'Egypte avait d'abord reconnu à ce dernier le titre de gouverneur du Bahr-el-Ghazal, n'osant entrer ouvertement en lutte avec lui; mais sous couleur de lui donner l'investiture de ses fonctions, elle l'avait immédiatement attiré à Khartoum, d'où elle l'avait expédié prisonnier au Caire. Si Gessi n'avait eu à lutter que contre le fils de Ziber, dont il était assez vite venu à bout, il serait encore en vie; ses plus terribles batailles, il les livra contre les Egyptiens pour la protection des Djingués. Sans Gessi, disent encore aujourd'hui les populations du Bahr-el-Ghazal, il ne resterait pas un homme dans le pays! Une telle conduite ne pouvait avoir l'approbation de l'Egypte.

Gessi vit des intrigues se nouer contre lui, il voulut rentrer au Caire pour se défendre. Il s'embarqua sur le Bahr-el-Ghazal, à Mechra-er-Rek, accompagné des soldats avec lesquels il venait de réduire le fils de Ziber. Sous la garde d'une telle escorte il ne craignait rien, pensait-il, ces hommes lui étaient tout dévoués.

C'est à peu de distance de la Mechra, après avoir dépassé le confluent du Soueh, ainsi que le rapporte Gessi dans son journal, que le vapeur se trouva pris par le Sedd. Ce journal est terrifiant, il suffit d'en lire les extraits suivants pour juger du drame :

Journal de Gessi.

25 septembre 1880. — Nous dépassons l'endroit où la rivière Djour de Soueh se jette dans le Bahr-el-Ghazal, nous sommes arrêtés par un barrage d'herbes.

9 octobre. — Nous travaillons constamment à un barrage long d'environ quatre mille mètres. De jour en jour la

(1) Arabes et Négrophes du Kordouan et du Darfour.

tâche devient plus difficile, nos hommes devant continuellement travailler dans l'eau.

Nos provisions sont presque épuisées, notre seule espérance est de pouvoir trouver parmi les roseaux, en cas de famine, la plante appelée *sutep*, qui a la forme de notre artichaut et est pleine de graines plus petites que le millet : le *sutep* se conserve fort bien.

10 octobre. — Nous nous trouvons enfermés dans ce barrage, comme si nous avions été entourés de toutes parts d'une épaisse muraille.

Le passage que nous avons ouvert avec tant de peine s'est complètement refermé et nous sommes dans l'incapacité absolue de savoir encore de quel côté se trouvent les eaux libres. Nous ne pouvons même plus, du haut du mât, nous rendre compte de la direction que nous devons prendre pour les atteindre.

Il est tout aussi difficile de rétrograder que d'avancer; impossible également de faire partir des messagers pour demander du secours.

20 octobre. — Nous travaillons énergiquement, mais nos hommes doivent s'aider l'un l'autre pour descendre dans les roseaux; une fois là, au lieu de travailler, ils se mettent à mordre dans les joncs.

22 octobre. — Les soldats commencent à se nourrir des peaux qu'ils possèdent pour envelopper leurs effets et les garantir contre la pluie. Ils font tremper ces peaux dans l'eau pendant une nuit, après les avoir découpées en lanières, le lendemain matin ils enlèvent les poils qui les recouvrent, les font bouillir et les mettent ensuite à rôtir sur des charbons ardents.

28 octobre. — Pendant que j'étais occupé à écrire dans ma cabine, un soldat arabe m'envoya son enfant âgé d'un an environ, en me disant : « Sa mère n'a pas mangé depuis trois jours; elle est morte de faim, je n'ai pas de quoi le nourrir, prenez-le! »

11 novembre. — J'ai observé que quelques soldats tentaient de se nourrir de leurs souliers. Aujourd'hui, ils dévorent jusqu'aux racines toutes les herbes qu'ils parviennent à trouver; ils font des hameçons avec des fils de fer et parfois parviennent à prendre quelques petits poissons. Le moment est critique; plus aucune espérance de salut...

Mes hommes commencent à s'abandonner au désespoir; assis sur le pont, la figure décharnée, ils restent immobiles, dans l'attente de la mort. Vingt-deux enfants, neuf soldats et dix-huit femmes sont morts en ces derniers jours (1).

20 novembre. — Il meurt journellement de six à dix soldats. On se borne à jeter les cadavres par-dessus bord, personne ne voulant les emporter à une certaine distance; les corps des femmes, des

(1) Le cadavre de la mère se composait d'un vapour et de plusieurs balanx en bois remorqués par le vapour où étaient entassés les soldats et leurs familles.

enfants, des Soudanais, des Arabes pourrissent pêle-mêle. Une odeur horrible, une peste insupportable corrompt l'air. La fièvre, qui m'avait abandonné depuis que j'avais quitté Mechia-er-Rck, vient de nouveau de m'atteindre fortement.

30 novembre. — *Nous sommes déjà à la fin de novembre, le navire a avancé à peu près de deux milles, mais il est de nouveau arrêté dans sa marche.*

12 décembre. — *Le vapeur a pu avancer. Pendant cette période terrible, les soldats, les femmes, les enfants meurent sans interruption.*

20 décembre. — *Les difficultés sont énormes, puissent-elles ne pas devenir insurmontables! Un marin et cinq hommes de GINAN bey sont morts ce matin. Nous sommes torturés par les affres de la faim; si notre situation ne change pas d'ici à deux jours, je sens qu'à mon tour je succomberai.*

La période la plus terrible est arrivée, je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vu d'aussi atroce! Dès que quelqu'un est mort il est aussitôt dévoré par ceux qui survivent. On coupe immédiatement les seins aux femmes mortes et on les mange crus. Il est impossible de décrire l'horreur de pareilles scènes. Un soldat mange son propre fils. Ceux qui, la veille, ont dévoré la chair de leurs compagnons, succombent à leur tour. Des quatre-vingt-douze Soudanais (1) que je possédais, il n'en reste plus que cinq qui ne tarderont pas à succomber également. Sur les cinquante-sept autres Soudanais qui m'accompagnaient trois seulement ont survécu, encore sont-ils dans un état tout à fait désespéré! En ce qui concerne plus particulièrement les femmes et les enfants, je ne puis pas actuellement faire le dénombrement exact des décès, mais je pense qu'il excède certainement deux cent soixante-dix.

Nous sommes à la veille du premier de l'an, jour combien triste pour moi! Je pense à ma femme, à mes fils, qui ignorent l'horrible position dans laquelle je me trouve. Que de pensées douloureuses m'assaillent en ce jour funeste, au milieu de tant de cadavres en putréfaction, qui empestent l'atmosphère, tandis que les vautours acharnés, planent au-dessus de moi, et que je me trouve, sans espoir de salut, perdu au milieu d'une plaine inextricable de roseaux, de joncs et de papyrus.

2 janvier. — *Nous nous remettons de bonne heure au travail, la traversée du barrage offre encore beaucoup de difficultés, vers dix heures du matin, la première partie qui se trouvait devant nous se détache et est emportée par le courant, elle va s'arrêter un peu plus*

(1) Les Soudanais s'appellent tous des *hottentots* (N.).

lorn, nous de nous toutfois remettre au lendemain la continuation de notre tâche.

4 janvier. — De tous côtés de nouveaux barrages surgissent des rives. Nous réussissons pourtant à atteindre le barrage qui est devant nous. Actuellement, le bois (1) n'est plus qu'à une lieue et demie de nous.

Nous sommes enfin délivrés du voisinage des cadavres qui gisaient autour de nous, l'air est redevenu pur et la proximité de la forêt rend un peu de courage et d'espoir aux survivants. Nous travaillons du matin au soir.

La faim a réellement épuisé toutes nos forces; le découragement de l'équipage est tel que, si nous ne parvenons pas à atteindre la forêt aujourd'hui, nous succomberons tous demain.

J'ai épuisé tous les arguments pour tâcher de déterminer mon personnel à travailler encore. Peine perdue, je ne parlais plus qu'à des corps sans âmes, le nouveau barrage qui se trouve devant nous les a totalement démoralisés, abattus, au point que tout effort de ma part reste vain et sans effet!

5 janvier. — Hier soir, j'étais allé de bonne heure prendre quelque repos, épuisé par l'insomnie. Je me trouvais dans la barque de Ginan bey, quand, tout à coup, j'entendis une vive fusillade partant d'un vapeur. Je me levai en sursaut : on hissait le drapeau, nos gens criaient : « Un steamer, un steamer!... » C'était l'Ismaïlia. Que la volonté de Dieu soit faite... nous sommes sauvés!

Gessi était sauvé, mais trop tard! Il mourait d'épuisement en arrivant au Caire.

A-t-il été réellement la victime du Sedd, ou a-t-il été egare express dans un des mille canaux formés par les bras du Bahr-el-Ghazal? On ne le saura jamais. Une chose est sûre, c'est que, malgré la soi-disant famine dont le raïs (2) prétendait souffrir, ni lui, ni aucun des hommes de son équipage ne sont morts. De plus, certains passages de ce journal donnent des indications topographiques permettant de croire que le vapeur n'était pas dans le vrai chenal, dans le Bahr-el-Ghazal.

En tout cas, s'il y eut complot ourdi contre Gessi, comme beaucoup l'ont soupçonné, ses auteurs n'en tirèrent pas longtemps profit. Trois ans plus tard, les Mahdistes leur enlevaient le Bahr-el-Ghazal.

D'ailleurs ces derniers ne devaient pas le conserver. Les Djin-

1. Les bois qui forment le confluent du Bahr-el-Arab et la fin de la partie méridionale du Bahr-el-Ghazal.

2. Raïs, commandant d'un bateau.

gués, débarrassés des Egyptiens, se réveillaient subitement et dans un combat resté célèbre expulsaient les derviches.

Lorsque notre Mission arriva au contact des Djingués, par la création de Fort-Desaix sur l'ancien emplacement du poste égyptien de Kourtchouck-Ali au bord du Soueh, nul mahdiste n'avait reparu dans le pays depuis quatorze ans.

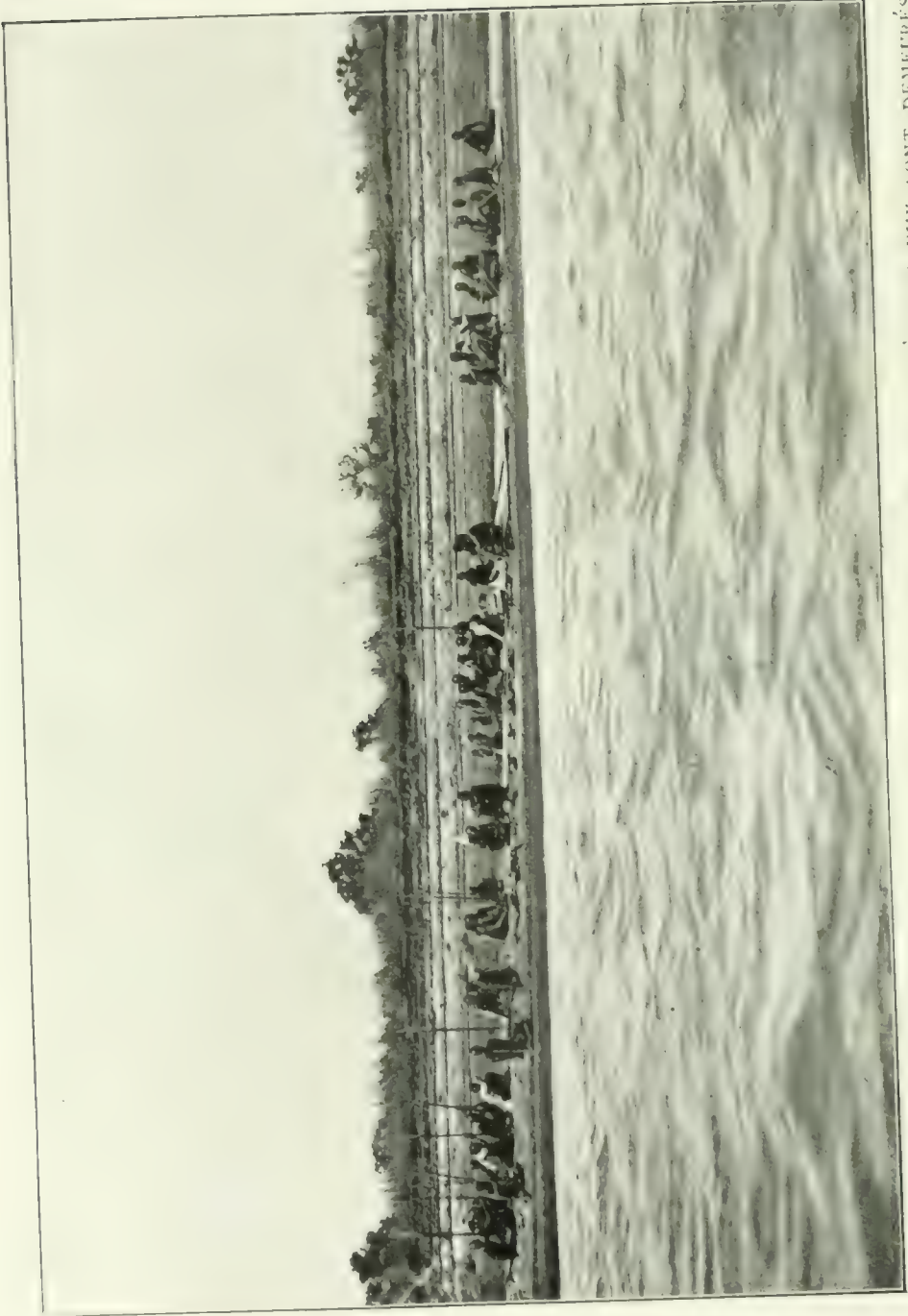
Le Bahr-el-Ghazal avait recouvré son indépendance, les habitants y avaient repris la vie primitive et tranquille au milieu de leurs bœufs, mais ils avaient gardé, profondément gravé dans leur mémoire, le souvenir des Egyptiens et de leurs razzias. Pour eux tout être à la peau blanche était un Turc, ainsi qu'ils nommaient les négriers et les voleurs de bétail venus du Nord. Tout Européen devait donc leur être suspect lors même qu'il arrivait du Sud; sa présence serait tolérée, on ne lui dirait rien s'il était assez fort, mais on ne l'aiderait pas, on le surveillerait.

« Comme tu feras, je ferai », disait Yoll Mayar, un des principaux chefs djingués, et il ajoutait :

— Peut-être bien n'es-tu pas Turc ? mais quand tu as connu une bête malfaisante et que sur ta route tu en rencontres une autre lui ressemblant beaucoup, tu te méfies !



CANONNIÈRE DE GESSI DANS LES HERBES.



PLUSIEURS D'ENTRE EUX SONT DEMEURÉS,
LA CURIOSITÉ L'EMPORTANT SUR LA Crainte.



EN ROUTE
VERS LE MARAIS

SUR LE SOUEH.

Telles étaient les dispositions des Djingués à notre égard. Il était nécessaire de les rassurer avant l'arrivée du gros de la Mission. Nous ne pouvions en effet nous considérer comme des voyageurs d'occasion désintéressés de la situation qu'ils laisseraient derrière eux. Des tirailleurs tirés des garnisons du Haut-Oubangui viendraient bientôt nous relever dans les postes que nous avions créés ; il ne s'agissait pas seulement de traverser le pays, mais de nous faire accepter par lui d'une façon définitive. Enfin nous avions intérêt à ne pas voir les villages s'enfuir à notre approche, pour avoir la possibilité d'acheter un peu de mil et de varier ainsi l'ordinaire des tirailleurs, trop souvent réduit à l'hippopotame ou à l'éléphant.

Ce furent ces raisons qui déterminèrent le capitaine Marchand à m'envoyer en avant ; j'allais reconnaître la route et préparer les populations au passage de nos bateaux et de nos cent cinquante tirailleurs. C'était d'après les prévisions une assez courte promenade, je n'avais qu'à suivre le fil de l'eau jusqu'au confluent du Soueh avec le Bahr-el-Ghazal, à remonter ce dernier jusqu'à la Mechra, et de là je devais rentrer par terre à Fort-Desaix.

En quinze jours, trois semaines au plus, j'aurais atteint la Mechra. Je calculai mon ravitaillement personnel sur cette base, celui des hommes étant assuré par les villages que je rencontrerais.

Le 5 janvier je me mis en route ; je partais dans une baleinière en acier si de neuf mètres de long, emmenant avec moi Landeroïn, notre interprète d'arabe, vingt-cinq tirailleurs et dix Yakomas. Nous avions amené ces derniers des bords de l'Oubangui. A la particularité propre aux races de cette région d'être des anthropophages, ils joignaient la qualité beaucoup plus appréciable d'être des pagayeurs de profession.

Les eaux étaient déjà très basses dans le Soueh ; il fallait me hâter si je ne voulais pas être arrêté par les bancs de sable. Il était même bien tard ; constamment le boat échouait, et sauf dans la traversée des bassins où s'ébattaient les hippopotames, nous étions forcés

de marcher en zigzag, passant d'une rive à l'autre, à la recherche des plus grandes profondeurs qui ne dépassaient guère un mètre.

Depuis le départ, j'étais sur le territoire des Djingues, mais je ne devais entrer réellement que le troisième jour dans leur véritable domaine, la région des pâturages, la plaine d'inondation. J'étais encore dans la zone de transition : tantôt de grandes prairies s'avançaient jusqu'à la rivière, tantôt en certains points les berges s'abaissaient, et la ligne des bois faisait place à de grands débroussements, espaces cultivés destinés à disparaître en même temps que les roches ferrugineuses.

Au milieu des champs il n'y avait que des cases isolées : les villages étaient dans l'intérieur des terres. Cependant, leurs habitants se pressaient sur les berges pour me regarder passer, beaucoup plus par curiosité ou cupidité que par déférence : je ne me faisais pas d'illusion sur les sentiments qui poussaient les Djingues vers moi.

Lorsque je demandais à voir leur chef, ils me ripostaient en hommes fiers de vivre dans une République sans président : « Nous n'avons pas de chef ! » Mais je n'avais pas plus tôt répondu : « C'est dommage, j'avais un cadeau à lui remettre de la part de mon chef à moi », qu'aussitôt on me désignait le plus vieux, le plus impotent de l'assistance : « Voilà le chef ! » C'en était un d'occasion sans doute ; il était bien choisi ! ses administrés pourraient se partager les richesses que je lui donnerais. Cependant plusieurs se présentaient qui avaient une réelle autorité dans le pays.

Voilà Makouetch, le petit vieux décharné, dont les os percent la chemise recue en cadeau à Fort-Desaix. Appuyé sur son bâton d'une main, il tient de l'autre le morceau de bois qui sert à la fois aux Djingues de bouclier, de siège ou d'oreiller ; sa figure osseuse est encadrée de larges oreilles, deux éléments de barbe suspen-



MAKOUETCH.

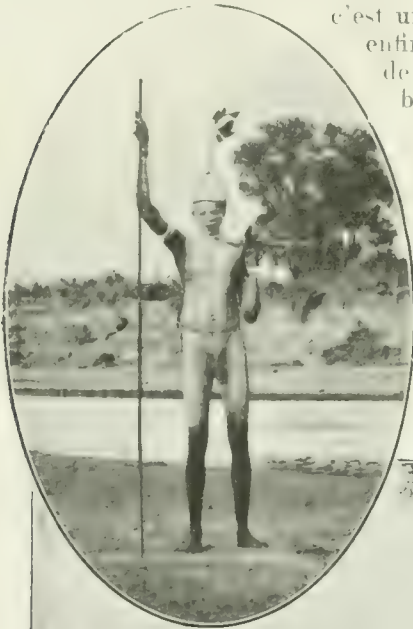
dus de chaque côté du menton pendent comme deux flocons de mousse savonneuse.

Voilà Doul, le colosse, dont le rugissement qui précède chacune de ses phrases fait sursauter les auditeurs peu habitués à cette manière de tousser pour s'éclaircir la voix. Sa poitrine est cuirassée d'une peau de panthère ; ses sujets, eux, sont dans le costume national, celui de notre père à tous. Quelques-uns portent le bonnet d'osier en forme de dôme ogival, que les plus riches recouvrent de perles et que les moins fortunés blanchissent à la cendre ; d'autres, semblables à de véritables pierrots, sont barbouillés de blanc des pieds à la tête. Cette poudre de riz, à l'usage des Djingués, n'est autre chose que de la bouse de vache brûlée, réduite en cendres. De cette coutume plusieurs explications sont données : d'après les uns,

c'est une affaire de mode, suivant d'autres c'est un préservatif contre les moustiques ;

enfin, ceux qui veulent poétiser la bouse de vache disent que le Djingué se barbouille ainsi pour retenir ses bœufs, un lien fluidique s'établissant entre le troupeau et son propriétaire. Plus

terre à terre que ces poètes, je crois surtout à la raison des moustiques : les Djingués se blanchissent ainsi lorsqu'ils voyagent, n'étant pas assurés de trouver, pour passer la nuit, les cases bien closes et pleines de fumée où ils sont à l'abri des insectes et de leurs piqûres.



VILLAGE DANS LA PLAINÉ INONDATION.

Il n'en est pas moins vrai que, s'il n'y a pas « lien fluïdique », les Djingués ont pour leurs bœufs un attachement qui touche à la vénération et dont on pourrait induire à un reste de la religion du bœuf Apis. Jamais ils ne les tuent ; ils ne s'en servent que comme monnaie d'échange entre eux. Tout ce qui vient du bœuf est sacré. Comment expliquer autrement cette coutume de ne jamais boire de lait sans l'avoir d'abord additionné d'urine de vache ?

Chez le colossal Doul, je reçois pour m'escorter un de ses principaux seigneurs : Dinneque, qui me conduit chez Dingue, chef du pays de Dongue ; et sur ces trois consonances joyeuses, Ding Ding, Dong, j'entre dans la plaine d'inondation, au bout de laquelle je dois trouver le confluent du Soueh et du Bahr-el-Ghazal. Je ne sais pas encore que cette steppe sans ondulations précède le désert d'herbes et de vase, le marais dont nul n'a jamais révélé l'existence.

Les berges plates s'ouvrent pour envoyer de grands bras morts sans courant dans l'intérieur des terres. Sur leurs bords des huttes sont entourées d'une multitude de petits piquets d'attache à l'usage des bœufs ; je comprends que je traverse les pâturages d'été. Les Djingués ont emmené leurs troupeaux afin de les soustraire à ma vue ; plusieurs d'entre eux sont demeurés, la curiosité l'emportant sur la crainte. Je les interroge sur ce confluent du Bahr-el-Ghazal, dont je ne dois pas être éloigné : mais leurs réponses sont vagues et incompréhensibles. Quand je leur demande si j'en suis tout près, ils répondent : « Oui. » Quand j'ajoute : « J'y serai demain ? » ils remuent la tête négativement : « C'est long, tu n'y seras pas demain. » — « Pourquoi ? » — « Il y a des herbes. » J'insiste, je n'en tire rien de plus. Après tout, qu'importe ! Marchons.



FORT DESAIX.



LE MARAIS

29 janvier. — Les berges argileuses s'abaissent à mesure que nous avançons. La marche est plus rapide, car le lit s'est resserré, le courant augmente, et nous glissons silencieusement à grands coups de pagaies.

Les hommes ne chantent plus, l'atmosphère est lourde, une inquiétude plane sur nous; le cri strident d'un aigle pêcheur que nous dérangeons nous fait tressaillir. C'est le hurlement d'un homme qu'on égorge; une clameur étrange à laquelle cet oiseau doit le nom de Vocifer que lui ont donné les savants, celui de Faki, le prêtre aux cris aigus, que lui décernaient autrefois les Egyptiens.

Encore un bouquet de bois; il est là sans doute en sentinelle pour marquer la porte du marais; derrière, nous verrons enfin le Bahr-el-Ghazal!

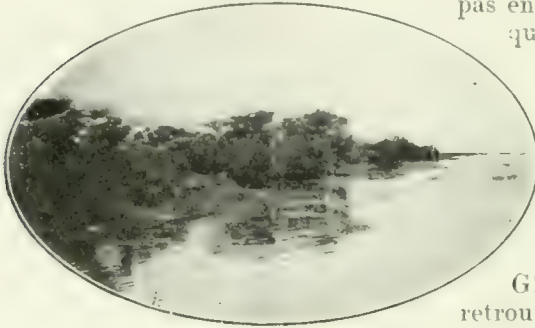
Il est onze heures. Comme s'ils comprenaient mon impatience, les pagayeurs se hâtent; nous avons dépassé le bois, adieu les arbres! Je me dresse sur le point le plus haut du boat; devant moi c'est l'immensité; cette fois, j'approche.

A quatre heures du soir les berges ont disparu, de hautes herbes leur ont succédé. A cinq heures de grands marais crèvent les roseaux qui nous entourent; sur les bancs de vase, des oiseaux de toutes nuances et de toutes tailles sont rassemblés, ils s'envolent effarouchés; pélicans, canards et marabouts allongent leur triangle sur le ciel qui s'obscurcit. J'aborde les berges d'herbes, elles cèdent et reculent, comprimées par l'étrave du bateau. A l'avant le sergent Moriba, prêt à lancer le grappin qui sert d'ancre, me dit :

— Il n'y a plus de terre.

Il faut, si nous voulons camper, prendre la place des oiseaux envoies; la boue est à peu près solidifiée, nous pouvons atterrir, mais des nuées de moustiques nous attaquent aussitôt.

En entendant ce mot « plus de terre » j'ai éprouvé une sensation pénible. Pourquoi? Je ne suis pas en pleine mer, et je sais que pour traverser même



DERNIERS ARBRES.

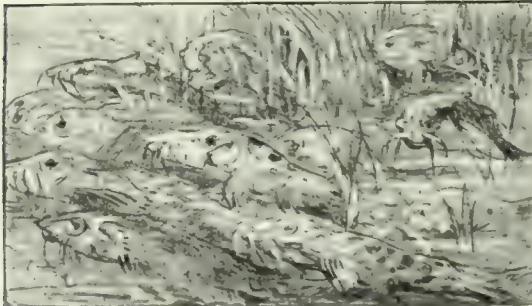
un grand lac, ma balleinière me suffit largement. Plus de terre! Je devais bien m'y attendre! C'est la preuve que je suis arrivé au confluent du Bahr-el-

Ghazal; et la terre je la retrouverai demain sur les bords du Kitt, le canal que Schweinfurth, le grand explorateur allemand, nomme ainsi, et

par lequel la rivière des Gazelles (1) commence à Mechra-er-Rek. J'ai emporté l'ouvrage de Schweinfurth, il me servira de guide, et je commence déjà à m'en pénétrer.

Le lendemain 30 janvier nous nous remettons en marche. A mesure que nous avançons le chenal se rétrécit; l'impression de solitude augmente; avec la terre, crocodiles et hippopotames ont disparu; l'aigle pêcheur ne trouble plus le silence de son cri lugubre, il ne saurait où se poser.

Dans cette mélancolie que rythme la cadence monotone des pagaies, j'inscris les angles donnés par la boussole, j'évalue les distances, mais ce travail est devenu presque machinal et ne m'empêche pas de penser.



ILS SONT DES MILLIERS SI BOUSCLANT.

— Capitaine, potame! crie tout à coup Moriba, sautant sur son fusil.

Tiré brusquement de ma rêverie, je me retourne; Landeroin arraché à la lecture d'un livre arabe se redresse: un énorme bouillonnement qui

remplit toute la largeur du canal se produit à l'arrière du bateau.

(1) *Le Bahr-el-Ghazal*, traduction du mot arabe Bahr el Ghazal, exactement : le Bahr el Ghazal.

Ce n'est pas un hippopotame, c'est un banc de poissons; ils sont des milliers se bousculant, se pressant, sautant les uns sur les autres pour fuir un péril, la baisse des eaux du Soueh. Un instant le boat est presque porté par eux, la coque résonne sous leurs coups de queues; puis le bouillonnement s'éloigne, ils sont passés. Où vont-ils? Comme nous, au Bahr-el-Ghazal; ils y seront avant nous.

On n'a jamais cru le Marseillais affirmant que la Camébière a été bouchée par une sardine! Me croira-t-on davantage quand je raconterai que mon bateau a été immobilisé par les poissons du Soueh?

Cet intermède nous a distraits, mais les préoccupations reprennent rapidement. Je ne puis voir sans inquiétude le chenal se rétrécir constamment. Des débris de roseaux descendent le courant, je crains de trouver bientôt le passage fermé.

A dix heures un premier barrage nous arrête; nous le crevons; nous en rencontrons un deuxième, un troisième, un quatrième, et la largeur du chenal va toujours diminuant, en même temps qu'augmentent de hauteur les herbes qui nous enserrant, l'oumm-souf, comme les appelaient les Egyptiens.

A onze heures et demie nous sommes en présence d'un fort barrage. Au delà le canal continue, libre et large. Après un assez long travail, au moment de passer, je vois, à ma grande surprise, le courant revenir sur nous et s'infiltrer dans les roseaux de la rive droite contre laquelle le boat est appuyé. Subitement cette rive oscille, une île d'herbes tourne sur elle-même et découvre un chenal étroit dans lequel l'eau se précipite.

Je suis le courant; j'entre dans ce bras qui n'a pas deux mètres de large.

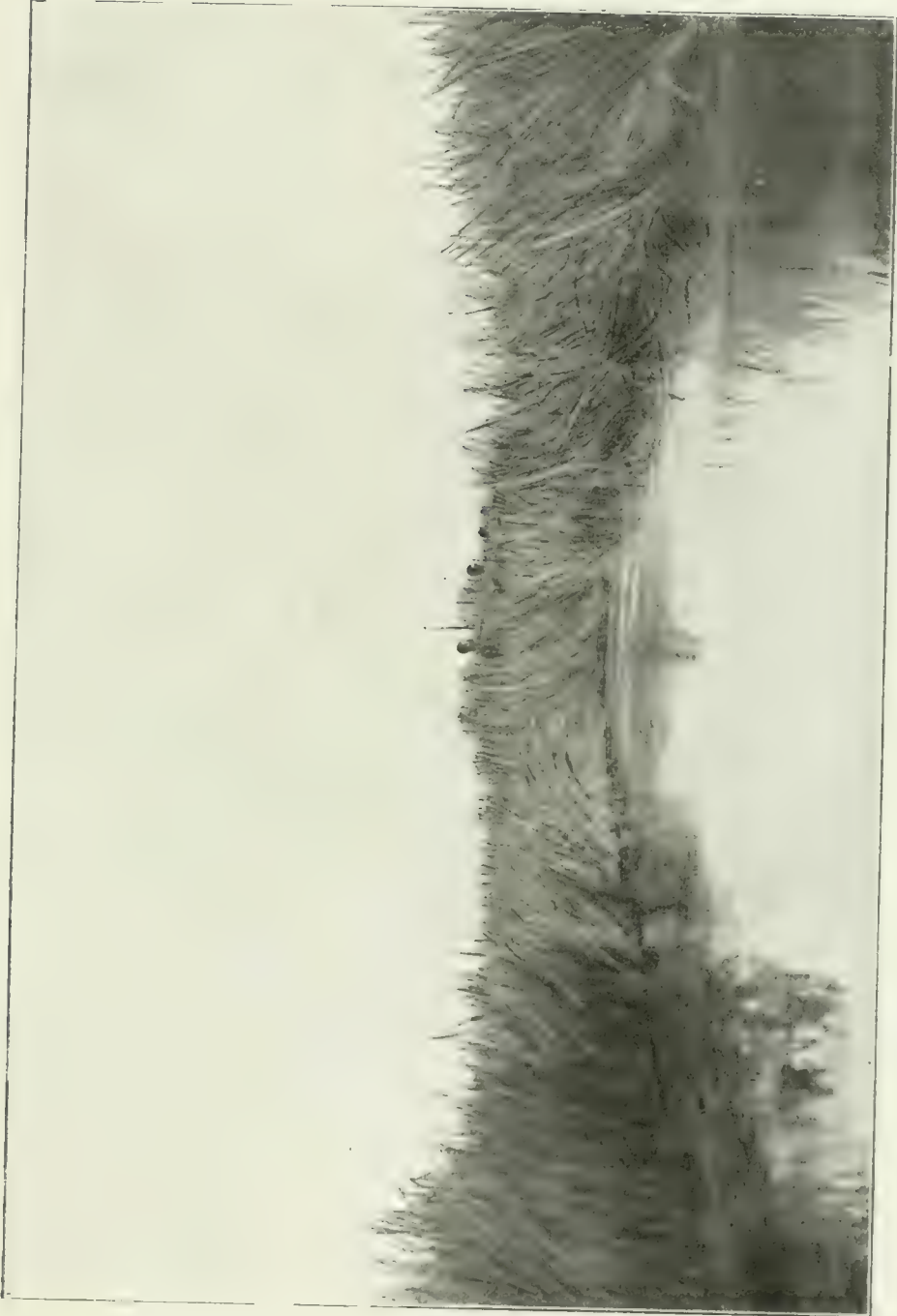
— Mais ce n'est pas le Soueh! me dit Landeroin; les eaux du Soueh ne peuvent couler dans ce ruisseau!

Le Soueh? Où est-il? Il est partout. Il s'étale sur cette plaine au milieu de ces roseaux. Par combien de chenaux semblables à celui-ci se jette-t-il dans le Ghazal?

Bientôt il faut abandonner les pagaies et se hâler sur les herbes, A trois heures plus de chenal. Celui que nous suivions se perd dans des marais à travers lesquels nous ne trouvons pas de route.

Evidemment je me suis trompé; nous n'avons qu'à revenir en arrière. Nous faisons demi-tour, et à sept heures du soir nous avons rejoint le confluent des deux bras. Il fait nuit, il n'y a pas un coin de terre pour camper, rien que de l'eau, des marécages.

Nous avançons un peu; ici les herbes sont tellement épaisses qu'en les couchant sur la vase humide, nous serons à peu près au sec. Nous n'avons pas de bois, il est impossible de faire la cuisine, nous mangerons demain; ce sont les moustiques qui mangeront cette nuit, car nous devons renoncer à tendre les moustiquaires. Nous nous asseyons sur les caisses et les cantines que nous



LA PIROGUE DES GUIDES
A L'ENTRÉE DES MARAIS.

avons débarquées, au moins nous n'aurons pas les pieds dans l'eau.

J'attends le jour avec impatience. A six heures nous repartons. Il est temps, les herbes se sont affaissées sous notre poids et les caisses commencent à flotter.

Le nouveau chenal dans lequel nous nous engageons entre tout de suite dans les herbes et disparaît; je ne puis croire que nous avons pris le bon chemin. Y a-t-il seulement un chemin ?

J'ai peur de comprendre pourquoi les bateaux des Turcs ne sont jamais venus de la Mebra à Kourtehouk-Ali (1) : le Soueh se perd dans un marais avant de confluer au Bahr-el-Ghazal ! Quelle est l'étendue de ce marais ? Peut-il être traversé ?

Voilà ce qu'il est nécessaire de savoir. Il faut trouver un passage, ou nous sommes perdus; la Mission n'arrivera pas au Nil. Mais dans ces herbes qui nous recouvrent quelle direction suivre ? S'il existe au milieu d'elles un chenal praticable, comment le découvrir ? A la grâce de Dieu. En avant toujours !

Nous ne faisons pas deux cents mètres à l'heure; la tige des roseaux est entourée d'une gaine soyeuse, dont les poils s'accrochent aux mains des hommes et causent des démangeaisons cuisantes, cependant le seul moyen d'avancer est de se hâler sur ces roseaux.

A huit heures de longues perches s'agitent derrière nous au-dessus des herbes; ce sont des indigènes en pirogue; nous les attendons en silence, pour ne pas les effaroucher. A peine nous ont-ils aperçus qu'ils veulent faire demi-tour. Si nous les laissons partir, ils iront semer l'épouvante et avec eux s'évanouira toute chance d'obtenir des guides.

Tenant des perles dans une main, je me jette à l'eau. Je n'ai pas pied, il faut nager et les herbes se prennent dans les bras, dans les jambes; enfin, barbotant, me débattant, j'arrive auprès des Djingüés. Étonnés et pensant avec juste raison que ce blanc tout seul et à moitié noyé ne peut être bien redoutable, ils ne se sont pas sauvés.



Accroché à une de leurs perches que charitablement ils m'ont laissé saisir, je leur tends mes perles et leur demande de nous montrer la route du Bahr-el-Ghazal. Pas un ne parle arabe ! A force de gestes, je parviens à leur faire comprendre ce que j'attends d'eux, et après de longues hésitations, ils acceptent.

Je retourne à mon bateau, pendant que mes Djingüés méfiants font un détour dans les roseaux pour éviter de passer trop près de nous. Ils vont se placer à une centaine de

(1) A l'endroit où les Européens ont placé leur camp, sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui l'Église de Mebra.

mètres en avant. Leur pirogue est faite en deux morceaux, l'avant relié à l'arrière par des cordes, la couture calfatée avec des rouleaux de paille ; les extrémités sont pointues et relevées ; au milieu elle n'a presque pas de relief au-dessus de l'eau. Montée par deux hommes, elle est poussée avec de longues perches terminées par un croissant en bois qui permet de prendre appui sur les herbes ou sur la vase. Les Djingés manient ces perches avec un ensemble parfait, ils marchent très vite, ni les herbes, ni la vase ne les arrêtent, ils glissent dessus comme avec des patins.

Nos guides ne se laissent pas approcher, nous suivons de loin leur sillage. A midi nous débouchons dans un espace libre, une clairière de vase au milieu des roseaux. Pour la traverser, nos perches dépourvues du croissant Djingé ne nous sont d'aucun secours, et les tirailleurs sont obligés de descendre dans cette boue. Pendant qu'ils s'enlisent ils poussent le bateau ; lorsqu'ils sont embourbés jusqu'aux aisselles, d'un violent effort ils font un rétablissement sur le bord du boat et recommencent. Chaque fois ils n'avancent que de quelques centimètres. En trois heures nous n'avons pas fait cinq cents mètres ! Les hommes n'en peuvent plus, ils n'ont pas mangé depuis trente-six heures et n'ont autant dire pas dormi depuis quarante-huit.

Les Djingés me font signe que tout près, en avant, il y a beaucoup d'eau ; et me montrant un banc de vase desséchée qui se trouve à deux cents mètres de nous, ils m'invitent à y passer la nuit ; ils reviendront nous chercher demain matin. Nous n'avons pas autre chose à faire ; là du moins, nous serons au sec et nous pourrons nous reposer. Sur notre route nous avons croisé une pêcherie, les hommes ont pris les quelques morceaux de bois qui maintenaient les nasses, de quoi faire ce soir un peu de cuisine.

Une terrible question se pose à moi. Combien de temps mettrons-nous à traverser le marais ? Il nous reste trois jours de farine ; en réduisant la ration de moitié nous mangerons jusqu'au 5 février... mais ensuite ?... Si nous n'avons pas, à ce moment, retrouvé les eaux libres, la Mechra, les villages, la terre enfin, que deviendrons-nous ? Et l'image de Gessi, mort de faim, tout près d'ici, avec ses cinq cents hommes, se présente à mon esprit. Mais je ne veux pas m'arrêter à cette pensée ; cette eau profonde que les Djingés m'ont annoncée pour demain, c'est évidemment le Bahr-el-Ghazal ; je rationne les hommes par excès de prudence ! Pourtant j'opère de même sur notre riz à Landeroin et à moi ; nous en avons encore trois kilos, nous n'en consommerons plus que cent grammes par jour, ce qui nous permettra le 6 février, au cas improbable où nous serions encore dans les herbes, de partager notre réserve avec les hommes.

J'essaie, en vain, d'explorer l'horizon du regard, je ne vois pas un arbre ; c'est le marais silencieux, taciturne, avec sa terrible uniformité sur son immense étendue. Le souffle d'une brise qui n'arrive même pas jusqu'à moi fait onduler au loin cet océan dont la surface oscille comme une grande houle. Le soleil descend lentement, attiré par ces flots d'herbes dans lesquels il va plonger ; avec lui disparaîtra tout sentiment de vie.

La nuit tombe, l'humidité nous fait trissonner, et soudain de cette vase, d'où montent des exhalaisons fétides, s'élève un sourd bourdonnement qui devient plus aigu, plus sifflant; les moustiques prennent possession du marais; ils se dressent contre ces visiteurs, ces violateurs que les fatigues du jour n'ont pas découragés, ils vont à leur tour les harceler. Ici on ne passe pas, parce qu'on ne mange pas, parce qu'on ne dort pas! Ici on ne vit pas!

N'importe, il nous faut le secret du marais, nous l'aurons coûte que coûte. Le Nil, Fachoda, sont de l'autre côté. La France nous a donné rendez-vous là-bas; nous passerons quand même.

Harassés, les hommes sont tombés comme des masses et se sont endormis à peine débarqués.

Les piqûres des moustiques les réveillent; la faim recouvre ses droits, les quelques morceaux de bois récoltés dans les pêcheries sont allumés.



CAMPLEMENT SUR UN BANC DE VASE.

bientôt la maigre ration de farine bout dans les marmites.

A la lueur crépitante d'une mèche trempée dans de la graisse d'éléphant, tout en me battant contre les insectes, je trace le levé,

la courte distance parcourue depuis deux jours, depuis notre entrée dans le Marais. Quinze kilomètres, dans lesquels la marche d'aujourd'hui ne représente que le cinquième! Trois kilomètres en dix heures!

Je reporte le point obtenu sur la carte d'ensemble et je reprends courage : nous sommes sûrement arrivés, le Bahr-el-Ghazal est là; demain nous le verrons.

Mardi, 1^{er} février. — A huit heures trente seulement nos guides reparaissent. Je les attendais avec anxiété. Les voilà!... D'où sortent-ils? D'où viennent-ils? Sont-ils retournés à terre? Où ont-ils passé la nuit? Sur un îlot perdu dans les herbes, sans doute? Le repaire de ces pêcheurs est à coup sûr inviolable; ils peuvent y dormir sans crainte d'être surpris.

Encore deux heures et demie de travail dans la vase; les hommes y enfoncent jusqu'aux épaules; autour d'eux montent des bulles de



TIRAILLEURS A L'EAU.

gaz, qui crèvent à la surface et répandent une véritable infection. Enfin, à onze heures, nous retrouvons un chenal dans les hautes herbes. C'est une autre difficulté. Les roseaux, trop clairsemés pour la perche qui ne trouve sur eux aucun appui, sont trop denses pour qu'on puisse pagayer. Mettre des hommes à l'eau ? Il y a six mètres de profondeur ! Il faut se haler sur l'oumm-souf : les tirailleurs saisissent les tiges en avant du boat, tirent dessus et les font passer à leurs camarades répartis sur les flancs. Mais ces touffes sont flottantes, ou leur racines cèdent sous l'effort, et quand, à grand'peine, on a fait quelques mètres, ces minces roseaux refoulés, tassés par le bateau, opposent à la marche un nouvel obstacle. Alors deux hommes entrent dans l'eau, et accrochés d'une main à l'embarcation, ils essaient de l'autre d'écarter les herbes devant l'étrave.

Enfin nous voilà dans les eaux libres annoncées par les guides ! Sommes-nous au bout de nos peines ?

Nous traversons un lac de quatre à cinq cents mètres de diamètre et nous nous engageons dans un large canal ; le courage revient à tous avec l'espérance, les coups de pagaies tombent furieux et joyeux. Les Djingués ont du mal à se tenir à leur distance, car ils persistent à ne pas vouloir se laisser approcher. Hélas ! une telle vitesse ne pouvait se maintenir ; le chenal se ferme bientôt, bouché par des barrages d'îles flottantes.

Agglomérées, pressées, reliées entre elles, les touffes de l'oumm-souf forment des masses compactes dont la force de résistance est telle que les pagayeurs doivent descendre sur elles. Sous le poids des hommes les herbes descendent lentement ; alors, d'une poussée, ils font avancer le bateau, se jettent sur les touffes suivantes et recommencent le même mouvement. Les soies qui entourent la tige des roseaux ne pénètrent pas seulement dans les mains ; détachées par les secousses elles s'envolent, entrent dans les yeux, et ce n'est plus une simple démangeaison qu'elles causent, mais une véritable souffrance ; pour la calmer, ou pour y échapper, les travailleurs sont obligés de porter un bandeau.

A trois heures nous ne sommes pas sortis des barrages. Les guides me font signe qu'ils vont nous quitter et reviendront demain. Je ne peux m'opposer à leur départ, il faut en passer par leurs volontés : bien heureux de les avoir rencontrés ! Je pose sur l'eau unealebasse renfermant le prix de leur travail, et lorsque le boat s'est écarté ils prennent les perles et s'éloignent. Au-dessus des roseaux, longtemps j'aperçois le croissant de leurs perches qui se lèvent et s'abaissent. Ils filent droit au Sud. A demain.

En leur absence je veux essayer de marcher jusqu'à la nuit et je me lance sur un nouveau barrage ; mais dans quelle direction l'attaquer ? Toutes ces roselières bougent, pivotent, s'ouvrent, se referment, s'écrasent entre elles, offrent une résistance élastique ; il est impossible de trouver une berge solide indiquant la direction du chenal.

Après de vains essais je grimpe sur les épaules de Namory Keita, un géant de deux mètres. Devant, je vois l'eau briller sur un assez

large espace, en même temps j'entends un grognement. C'est un hippopotame! Alors nous sommes à proximité d'une terre! Là il y a de la viande et un campement! En avant!

Nous approchons. Je distingue les têtes de plusieurs hippopotames qui émergent au milieu du petit lac dont la vue m'a attiré; je n'en suis pas à cinquante mètres, mais les herbes trop hautes ne me permettent pas de viser. Encore un effort. Nous entrons en eau libre et je tire; les animaux disparaissent. Si celui que j'ai visé est mort, il remontera dans trois ou quatre heures à la surface; cherchons un campement, car la nuit arrive.

De tous côtés les herbes cèdent et s'enfoncent. Pourtant il y a de la terre, la présence des hippopotames en est la preuve. Je transforme de nouveau Namory Keita en observatoire : dans le Nord-Ouest une série de petits lacs reflètent les derniers rayons du soleil; au Nord, à quelques kilomètres, une ligne d'arbres très espacés se prolonge vers le Sud-Est en un large demi-cercle. Là est la terre. Nous forçons dans cette direction, bientôt l'avant du boat touche une surface solide, c'est un marécage desséché depuis peu; sur le tapis des énormes roseaux que nous couchons, nous pourrions à peu près reposer. Je veux pousser une reconnaissance vers les arbustes que j'ai aperçus, il est impossible d'avancer. L'espace sur lequel nous avons pris pied est un haut-fond que les eaux ont découvert en se retirant; tout autour le marais reprend. Néanmoins, ces arbres m'ont rendu l'espoir.

Grâce aux tisons, restes du feu d'hier soir, que nous avons précieusement emportés, nous mangerons quelque chose.

Landeroin plein de confiance voulait, ce matin, me faire augmenter notre ration de riz. J'ai refusé; je n'ai pas le courage de manger plus que les tirailleurs et les Yakomas, qui font un métier horrible. Il demande, tout au moins, que de nos cent grammes nous fassions deux repas. Quel Sybarite! Il lui faut un déjeuner et un dîner! Mais ce serait une perte de temps. Je ne veux pas suspendre la marche, et surtout j'estime inhumain, pendant que nos malheureux hommes sont dans l'eau, dans la vase, de leur donner le spectacle d'un déjeuner, si maigre soit-il. J'exige d'eux en ce moment plus qu'il n'est permis d'exiger d'une créature humaine; je le fais parce que le succès, le salut de la mission est à ce prix; qu'ils voient du moins que nous partageons leurs privations.

Quant aux deux kilos de riz que j'ai mis en réserve, moins que jamais je consentirai à les entamer. Après ce que nous avons constaté depuis trois jours, nous devons nous attendre à tout. Hier, je croyais que nous arriverions aujourd'hui à l'eau libre, et je me retrouve dans les herbes! Ce soir, sur la vue de quelques arbustes, je forme l'espoir d'être sorti demain de notre prison végétale; demain, nous serons peut-être encore prisonniers!

Je comprends maintenant que le Soueh n'a pas de confluent avec le Bahr-el-Ghazal, qu'il se perd dans un immense marais, que toutes les rivières, Bahr-el-Homr, Bahr-el-Arab, Tondj, Rohl, tous les affluents de la rivière des Gazelles, ont le même régime; que tous ces marais se relieut, communiquent entre eux, ne font

qu'une seule et même étendue lacustre; et ces arbres sont probablement entourés d'eau comme le morceau de terre sur lequel nous sommes campés. La topographie me dit bien que nous touchons au but, que le Bahr-el-Ghazal est là. Puis-je me fier à un levé fait dans les conditions les plus défavorables? Et quand le Bahr-el-Ghazal serait là, à quelques kilomètres de nous, combien de jours faudrait-il pour parcourir cette courte distance? Aujourd'hui nous avons trouvé de bons passages sur lesquels le boat a pris une allure rapide, et pourtant les barrages qui nous ont arrêtés ont suffi pour réduire la marche de la journée à trois kilomètres huit cents! Nous devons tout prévoir; si nous nous sommes imposé des privations inutiles, nous ne le regretterons pas.

Mercredi 2 février. — Comme tous les jours, à six heures, le clairon sonne le réveil, uniquement pour la forme, car depuis longtemps tout le monde a les yeux ouverts, on dort si peu dans le royaume des moustiques! Nous avons bien des moustiquaires. Mais le moyen de les tendre et d'empêcher les insectes de pénétrer, quand on repose sur un sol de vase recouvert d'une couche de roseaux d'un mètre d'épaisseur?

On l'attend avec impatience cette sonnerie du réveil; c'est elle qui met les moustiques en déroute, c'est elle qui avec le jour apporte l'espérance. Joyeuse sonnerie, elle ne réveille ici que des souvenirs, et c'est pourquoi je l'ai maintenue. Dans ce pays de mort elle nous rattache au monde vivant, et surtout elle rappelle à ces tirailleurs dont j'ai fait des manœuvres, des forçats, que ce n'est pas à moi qu'ils donnent leur vie, mais à la France.

Les guides ne sont pas encore arrivés; nous cherchons l'hippopotame que j'ai probablement tué hier; il n'a pas reparu, il sera allé mourir plus loin, et ses camarades effrayés se sont éloignés, on ne les entend plus.

Voilà les guides, j'aperçois le mouvement de leurs perches au-dessus des herbes. En route!

Nous sortons des îles flottantes; nous entrons dans un bon chenal. Durant une heure les pagaies fonctionnent. Au passage je salue la première touffe de papyrus; et ce n'est pas un mot, je la salue avec émotion parce qu'elle m'annonce le Bahr-el-Ghazal et le Nil; je la salue avec une sorte de respect parce qu'elle semble une plante d'un autre âge, parce que de cette hampe triangulaire et droite comme une lame d'épée sont sortis les premiers manuscrits il y a plus de deux mille ans; sa vue évoque tout un monde disparu.

A onze heures nous rentrons dans les grandes herbes. De nouveau nous nous halons sur l'oumm-souf. Le courant est invisible; toutefois, le chenal est assez facile à suivre, il est étroit, sa profondeur est telle qu'il est impossible de le confondre avec les marécages environnants; enfin, signe distinctif et regrettable, les roseaux y sont plus épais que partout ailleurs. Les masses herbeuses sus ou sous-lacustres poussées par les vents, amenées par le courant, se sont entassées dans le chenal, et leur agglomération dessine sur le tapis végétal une ligne plus sombre.

Comme hier, avant la chute du jour nos guides nous abandon-

ment, aussi mabordables, aussi sauvages. En vain je leur indique par signes que nous avons faim ; et je leur demande de quoi faire du feu, de quoi manger ! Ils me montrent l'horizon, c'est toute leur réponse. Sur les sept kilomètres parcourus aujourd'hui, nous n'avons pas trouvé une pêcherie, nous n'avons pas un morceau de bois.

En vain je cherche un coin de terre ; il est cinq heures trente. A quoi bon continuer de marcher ? L'obscurité se fait, les moustiques sifflent autour de nous, le travail devient impossible, les hommes sont exténués.

Sur un espace de dix mètres de long et de trois mètres de large, les herbes entassées supportent notre poids, l'eau ne monte guère au-dessus de nos chevilles. Landeroin et moi nous nous accroupissons chacun sur une cantine, nos hommes, les malheureux, s'accroupissent dans l'eau. Du moins nous suspendrons tant bien que mal nos moustiquaires, ce qui serait impossible si nous restions dans le boat.

A huit heures le clairon sonne, et Moriba me rend l'appel avec le même calme qu'à Fort-Desaix ; mais à neuf heures lorsque Toumané se lève de nouveau pour sonner l'extinction des feux, je l'arrête :

— Ne sonne pas ce soir, nous n'avons pas de feux à éteindre.

Nous ne pouvons pas manger, nous ne pourrions même pas dormir. La nuit est froide, l'humidité alourdit les moustiquaires mal ten-

dues ; de temps en temps la rosée rassemblée dans un pli de l'étoffe coule

sur la nuque courbée par la fatigue, et la goutte d'eau glacée glisse le long du dos, secoue le corps d'un frisson, le tire de la torpeur à laquelle il allait s'abandonner. Parfois un tirailleur laisse échapper un gémissement, pas même une plainte : pauvres gens, braves gens !



NOUS BENTIONS DANS LES GRANDES HERBES.

Jour 3 *Le*
20/02. — A six heures nous repartons les membres engourdis. Jusqu'à onze heures nous nous baladons sur l'oumm-sout.

Devant nous, à l'Est, quelques arbres ; vers le Sud, une ligne boisée. Est-ce la fin de nos misères ? Nous entrons dans un bon chenal, nous traversons de grandes mares sur lesquelles s'étalent de larges feuilles de nénuphars dont les boutons sont à peine entr'ouverts ; plus loin, des lentilles d'eau couvrent toute la surface liquide, leurs tiges rosées s'écartent devant l'étrave de la baleinière et leurs petites feuilles, comme autant de confettis minuscules, se collent aux parois du boat. Nous approchons d'une île ; elle n'est pas à un kilomètre sur notre droite ; soudain nous tournons brusquement au Nord et nous revoilà dans les grandes herbes !

Nous nous éloignons des arbres visibles dans le Sud, notre seul espoir ! Nous marchons droit sur les quelques arbres isolés que nous avions dans notre Sud-Est, le 1^{er} février au soir.

Je ne veux pas perdre courage, et pourtant il y a des moments où j'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout ; je sens le vide en moi, je lutte contre la taiblesse qui m'envahit. Enfoncé dans les grandes herbes, sous lesquelles aucun souffle d'air ne pénètre, j'étouffe comme en un four ; une invincible envie de dormir me prend, j'y céderais si je m'asseyais un instant. Je reste debout pour résister ; ne faut-il pas que je fasse la topographie de la route du Marais ? Si les guides venaient à nous abandonner, si nous étions obligés de faire demi-tour, mon levé seul nous sauverait. En dehors de ce chenal, c'est la mort !

Je me demande parfois avec anxiété si je saurais revenir sur mes pas sans m'égarer dans ce dédale de canaux qui s'embranchent les uns sur les autres, parmi lesquels un seul représente le salut ? Et le seul bon est presque toujours le moins visible, sinuant en zigzags impossibles à noter : jamais une ligne droite de cinquante mètres ; seulement des éléments de lignes qui souvent ne dépassent pas dix mètres. Pas une fois, sauf dans les rares endroits où j'ai trouvé l'eau libre, je n'ai pu évaluer la distance d'un coup d'œil et me reposer en attendant la visée suivante. Je connais la direction de l'axe de la baleinière au moment précis où je vise, je ne sais pas combien de temps je marcherai sur cet angle ; je suis obligé, pour apprécier les distances, de regarder un brin d'herbe à l'avant du bateau et de rester le regard rivé à ce brin d'herbe jusqu'à ce que l'arrière soit arrivé à sa hauteur ; alors je note sur le carnet neuf mètres, et je recommence. Cette attention constante et la lutte contre le sommeil me tuent plus encore que le manque de nourriture. A côté de moi je vois Landeroin assoupi, sa tête est retombée sur la cantine à laquelle il est adossé ; ses traits sont tirés, ses yeux caves.

Il est temps de sortir de cet enfer ! Et les tirailleurs, dans l'eau qui empoisonne, dans les roseaux qui coupent et qui éborgnent, dans la vase pleine de sangsues, travaillent sans arrêt, sans une plainte.

A trois heures, une prairie d'herbes courtes et épaisses s'étend devant nous, elle est crevée par un chapelet de petites mares auxquelles un ruisseau de deux mètres de large sert de rigole de drainage, de boyau d'écoulement ; les Djingués y ont établi, de distance en distance, des pêcheries qu'il faut arracher pour s'ouvrir

un passage. Je ne tarde pas à constater que cette prairie n'est qu'un tapis mouvant, qu'elle ne repose sur aucun fond, qu'elle flotte, et comme les masses d'oumm-souf, s'enfonce lentement sous le poids des hommes.

Nous touchons au premier des îlots qui semblent couper le Marais sur une direction Nord-Nord-Ouest. Cinq ou six cases, ou plutôt cinq ou six huttes de roseaux et de boue s'élèvent autour d'un gros figuier couvert de marabouts, les branches et le tronc sont blanchis par les déjections des chasseurs, on les dirait passés à la chaux. Les grands oiseaux étonnés se dressent au bord des nids, dans lesquels ils étaient sans doute en train de couver. Avec leur poitrine blanche bordée d'ailes noires, fixée au bout d'une longue patte et surmontée d'un cou rouge déplumé auquel pend une poche flasque et rosée, immobiles sur leurs demeures aériennes, ils font l'effet de gigantesques orchidées, fleurs énormes et bizarres du marais mystérieux.



LE MARABOUT.

A leur vue tous les regards se sont allumés : ces fleurs sont vivantes, ces fleurs sont de la viande ! Je prends un fusil et je mets en joue, mais un grand cri m'arrête. Nos guides bravant toute crainte se sont précipités vers nous, leurs pirogues touchent presque

notre bateau et leurs gestes me supplient de ne pas tirer. Je comprends : ces oiseaux qui ont construit leurs nids au-dessus des cases sont sacrés pour les indigènes ; ils sont tabous !

J'hésite un moment. Nous mourons de faim, je peux tuer autant de marabouts que je voudrais, car ils n'abandonneront pas leurs nids, mais je vois aussi que les Djingués affolés nous quitteront, que plus un guide ne se présentera ; en tuant ces oiseaux je déclare la guerre au Marais. Il m'est impossible, livré à moi-même, d'arriver au Bahr-el-Ghazal ; il faut que j'y arrive.

Je rassure d'un signe les Djingués, et je pose mon fusil.

Les grands yeux étonnés des tirailleurs me regardent, anxieux, douloureux, et devant cette supplication muette, j'allonge le bras pour ressaisir mon arme... mais non, ce serait fou ! Je ne peux pas !

Je me tourne vers le sergent :

— Moriba, dis-leur que ces oiseaux sont sacrés, veulent-ils que je les tue ?

Reprenant leurs pagaies, car en ce point le chenal s'élargit et le bateau flotte, les tirailleurs s'éloignent de l'îlot, détournent la tête et répondent :

— Ne tire pas.

A cinq heures trente nous touchons un deuxième îlot, nous débarquons. Ici, point de figuiers, point de marabouts ; de gros buissons épineux, des arbustes rabougris. Depuis que j'ai respecté les oiseaux sacrés, les Djingués se sont apprivoisés, ils sont demeures

près de nous, pour la première fois je les paie de la main à la main.

D'eux-mêmes ils font le tour de l'île et vont démolir une assez grande pêcherie dont ils apportent tout le bois, de solides et précieuses bûches. Je cause avec eux, j'essaie de me faire comprendre par signes. Combien de jours avant d'arriver au Bahr-el-Ghazal ? Ils me montrent que le soleil se couchera encore trois fois. J'y serai donc le 7 février. La poignée de farine journalière que je distribue nous mènera jusqu'au 5, le 6 je donnerai le reste de riz, et le 7 nous serons sauvés, puisque nous aurons retrouvé la terre et la chasse.

Vendredi 4 février. — Les guides nous ont rejoints de bonne heure, ils ont dû coucher au petit village dont je vois les huttes sur un îlot voisin, à quinze cents ou deux mille mètres dans l'Est. Ils



ENTRÉE DANS LE GRAND LAC.

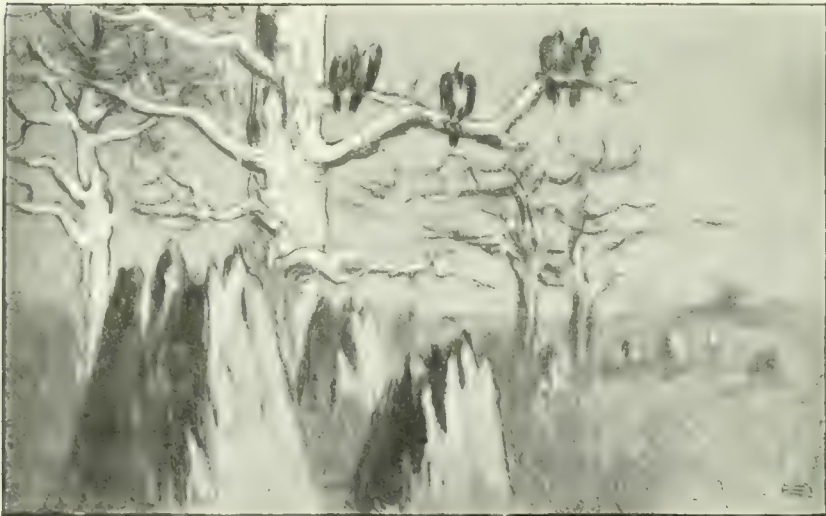
sont plus nombreux qu'hier, mais une seule pirogue s'approche, montée par les Djingués dont j'ai la confiance ; avec force gestes ils me désignent leurs camarades, me font signe de suivre les nouveaux venus, puis ils s'éloignent dans le Sud. Nous changeons de guides, c'est ce que je comprends ! Ceux-là vont être aussi méfiants que les autres l'ont été au début ! J'avais espéré qu'une fois rassurés ces sauvages du Marais se laisseraient toucher et m'apporteraient à manger ; tout est à recommencer !

Evidemment ces hommes ne peuvent connaître toute l'immense roselière, chacun a son champ d'action restreint, son rayon d'opérations, de voyages, de pêches, dont il ne sort pas et qu'il possède

à fond; il y trouve des rues, des avenues, des places; son repaire est inabordable, même pour le Djingué de la région voisine; il y est plus en sûreté que le Targui dans son désert. Le Marais aux joncs pliants, ondoyants, est la plus sûre des forteresses!

Derrière nos nouveaux guides nous reprenons notre route. Le chenal serpente toujours dans la prairie tremblante; les coudes sont tellement brusques que les tirailleurs doivent enfoncer le gazon sous leur poids pour permettre au bateau de tourner. A onze heures nous obliquons vers l'Est et nous longeons un îlot; au bord, quelques termitières; à l'inférieur plusieurs gros arbres à la végétation brûlée par les déjections des oiseaux.

Ces perchoirs inoccupés pour l'instant, avec leurs branches tordues, lancées dans l'air et recouvertes d'une chaux éclatante, ajoutent à la desolation du paysage implacable; ils se decoupent sur le



DES FANTÔMES AUX BRAS ÉTENDUS.

ciel bleu par-dessus la surface glauque des herbes, comme des fantômes aux bras étendus.

Bientôt nous débouchons dans un lac énorme! Au Sud l'eau s'étend à perte de vue, au Nord et à l'Est la plaine verte s'étale à l'infini.

De l'autre côté de ce lac nos guides nous ont précédés dans une large avenue liquide; encore une fois l'espoir renaît.

Nous faisons cinq kilomètres à la pagaie... encore une fois le mur d'oumm-souf se dresse devant nous!...

Il est cinq heures et demie, le jour baisse, la nuée siffante des moustiques se lève. Où camper? Comme l'avant-veille nous ne trouvons qu'un haut-fond de vase bourbeuse, sur lequel nous écri-

sons en plancher les roseaux. Avec le bois dont nous avons fait provision ce matin, on fera la cuisine dans le boat ; si nous ne dormons pas, au moins nous pourrions manger notre maigre ration.

Samedi 5 février. — La marche est plus pénible que jamais. Aujourd'hui l'oumm-souf n'a pas la densité des jours précédents ; les touffes ne sont plus agglomérées en masses compactes sur lesquelles les hommes peuvent se hâler ou descendre pour les enfoncer. Les tiges flottantes, sans liaison les unes avec les autres, ne résistent pas et s'arrachent. Quand, à coups de pagaies, nous avons gagné quelques mètres, les roseaux en suspension pressés par l'avant du bateau, forment un barrage élastique et nous rejettent en arrière. Il nous faudrait les perches djingués terminées par un croissant.

J'appelle les guides, ils sont à cent mètres de nous. A mes cris ils ne répondent pas ; méfiants, ils refusent d'approcher. Que faire ? Il est midi ; je vois encore le point où nous avons passé la nuit, nous n'en sommes pas à cinq cents mètres. Pour me procurer ces perches, je songe un instant à tuer ceux qui les possèdent. Ils ne sont que deux, Landeroïn en viserait un, moi l'autre... Mais sommes-nous certains de les tuer raide ? A travers le rideau d'herbes qui nous sépare d'eux, je n'en suis pas sûr ; si nous les manquons nous n'aurons pas les perches et nous aurons perdu nos guides.

Nos guides ? A quoi nous serviraient-ils si nous ne sortons pas rapidement d'ici ? Ce soir les vivres seront finis, et lorsque épuisés par la faim nous serons incapables de donner un effort, nos guides, toujours à cent mètres, nous regarderont agoniser ! Ces hommes qui nous voient mourir d'inanition, que nous supplions en vain de nous apporter à manger et qui savent devoir être payés de leur charité comme ils le sont tous les soirs de leurs services, ces hommes qui attendent sans doute notre mort pour s'approprier les richesses qu'ils soupçonnent et n'osent pas venir prendre tant que nous sommes debout, ces hommes, je les hais ! Nous ont-ils seulement montré la bonne route ? Ne nous ont-ils pas entraînés au fond du Marais pour nous y faire disparaître ?... Il sera toujours temps de les tuer. Avant, tentons encore de les aborder. Je me retourne vers Moriba :

— Que personne ne bouge, les sauvages auraient peur !

Et je me jette à l'eau.

Malgré ma recommandation, en bon terre-neuve, Moriba veut se précipiter derrière moi. Suspendu d'une main au bord de l'embarcation, je l'arrête :

— Laisse-moi faire, si je suis fatigué je t'appellerai.

J'essaie de nager au milieu des roseaux, d'arracher mes bras, mes jambes à l'étreinte de ces serpents qui se collent à mon corps et l'étreignent ; il faut y renoncer. Du reste, les Djingués effrayés de ma tentative furent éperdus, déjà ils sont hors de vue. J'aurais peut-être mieux fait de les tuer !

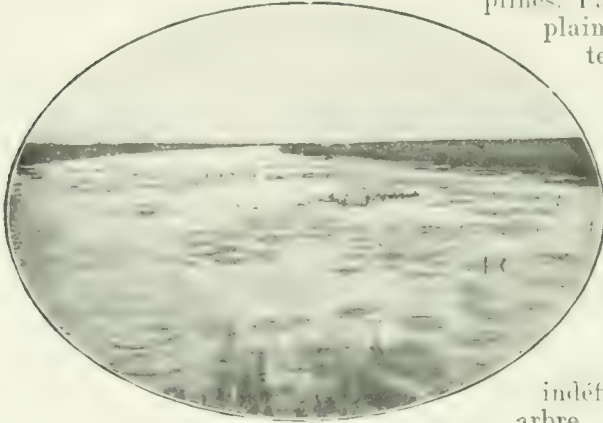
A cinq heures trente nous avons avancé de onze cents mètres ; en dix heures et demie d'un travail acharné !

A travers l'Afrique.

Comme hier nous ne trouvons que l'herbe et l'eau pour camper, et je distribue la dernière poignée de farine!

Tirailleurs et Yakomas font peine à voir; je n'ose plus les regarder. Cet enfoncement perpétuel dans les grandes herbes, ce soleil de plomb, cet horizon verdâtre, cette perspective invariablement semblable à elle-même, cette dépense de forces sans mesure,

décourageraient de moins disciplines. Parmi eux, pas une plainte ne se fait entendre.



NÉNUPHARS.

J'affecte la confiance, l'assurance; je leur dis que dans deux jours nous serons sortis du marais; mais en moi-même je doute.

L'horizon recule indéfiniment; pas un arbre auquel accrocher le plus faible espoir; rien que l'herbe, l'herbe aussi

haute qu'un mât, l'herbe jusqu'à la ligne du ciel, l'herbe qu'on prend en horreur, en haine folle, l'herbe fournaise sous le grand soleil, linceul glacé dans la nuit, l'herbe qui sera demain notre tombeau.

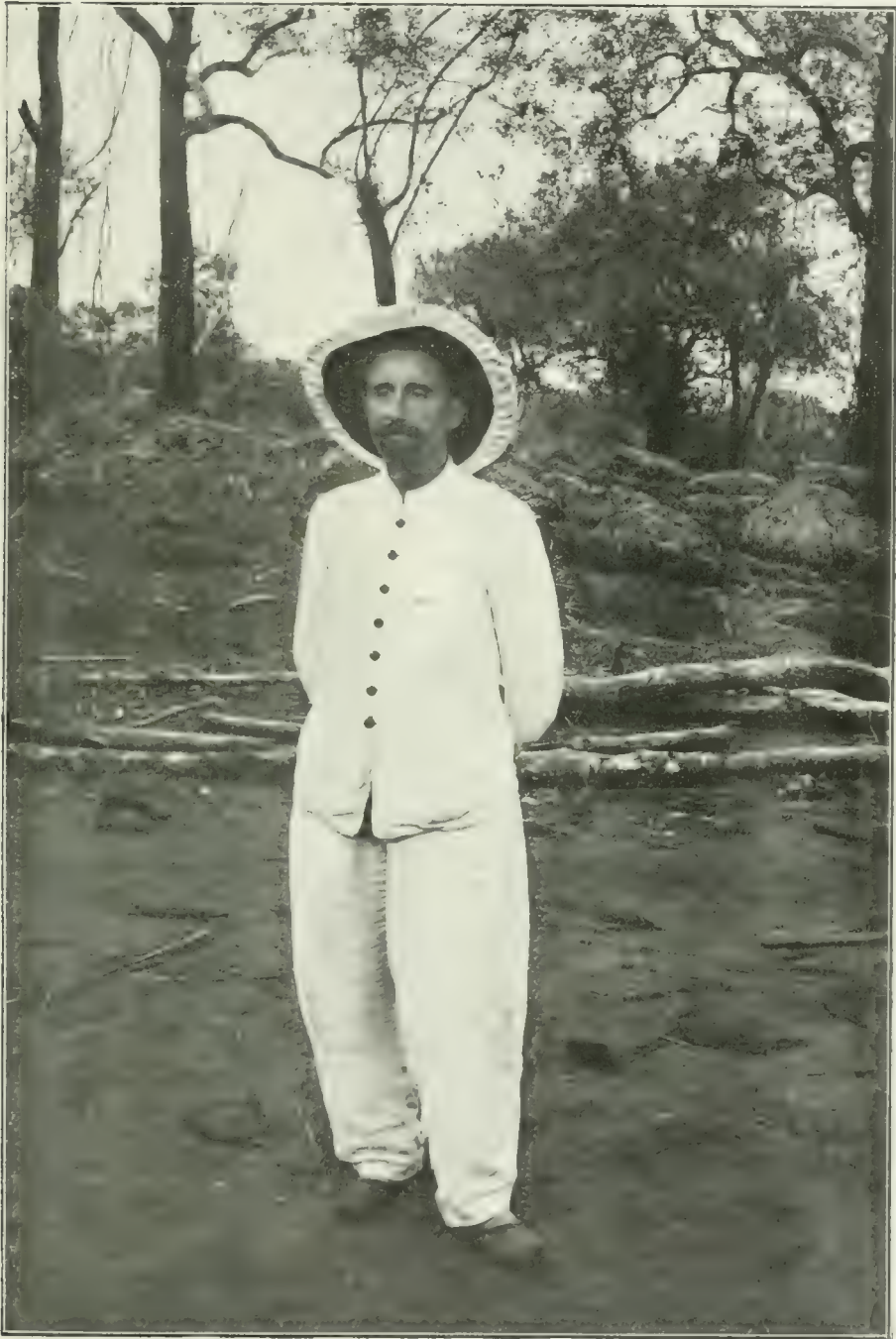
Dimanche 6 février. — Au réveil j'ai dit : « Aujourd'hui c'est le dernier jour; demain y a trouver terre, y a trouver popotame; demain y a manger! » Et tous se sont jetés sur l'oumm-souf avec rage.

Dans le rêve que j'ai mis sous leurs yeux, ils ont puisé une force surhumaine; les uns fraient un chemin au boat avec leur corps, tandis que les autres le poussent à coups de pagaies. Enfin je vois l'eau! Un dernier élan! Nous sommes passés; nous flottons sur un lac. De quel côté nous diriger?

Les guides n'ont pas reparu ce matin. Nous allons vers l'Est, et nous rentrons dans les herbes; il est midi. A quatre heures nous naviguons sur un petit ruisseau; de nouveau nous sommes dans la prairie flottante, celle-ci est parsemée de touffes de jones semblables à des réductions de papyrus. A ce moment je crie : « Ilô »

Tous les hommes se sont baissés, nous ne bougeons plus : un marabout, les ailes déployées, vient sur nous; il va se poser. Je prends un fusil. A cinquante mètres le grand échassier grave sur une patte, le cou rentré, me fait face. Mon cœur bat; je vise, mais ma main tremble; un violent effort de volonté, une seconde d'immobilité, je tire.

L'oiseau tombe et se débat dans l'herbe humide, ses cris sont



L'INTERPRÈTE LANDROIN.

étouffés par le tumulte des hommes qui se sont précipités hors du boat. La prairie mouvante enfonce sous leur poids, on ne voit plus que leurs têtes; les bras étendus ils se redressent, se lancent un peu plus loin, et par bonds, à plat ventre, ils atteignent le marabout.

Un oiseau et deux kilos de riz, c'est tout ce qui reste de vivres pour trente-cinq hommes! Dois-je continuer? Sans guide parviendrai-je à sortir d'ici?

Les tirailleurs ont peut-être encore assez de forces pour refaire le chemin parcouru? La prudence n'est-elle pas de retourner chercher des provisions et de revenir ensuite? Mais ces hommes, si dévoués soient-ils, seront incapables de rentrer dans le Marais s'ils arrivent à en sortir. Si je veux arracher son secret au Marais, il faut continuer. Je m'approche de Moriba :

— Tu sais que nous n'avons plus rien à manger, tu sais par où nous devons repasser si nous faisons demi-tour! Pour nous sauver il faut aller en avant. Dans combien de temps serons-nous hors



ILOT DANS LES MARES

d'ici?... Je l'ignore. A toi, je dis la vérité. Me réponds-tu que les tirailleurs iront jusqu'au bout, tu comprends... jusqu'au bout! qu'ils ne s'arrêteront que morts?

Moriba, ses grands yeux dans les miens, n'hésite pas :

— En avant seulement y a bon pour les tirailleurs.

— C'est bien; en avant!

A cinq heures nous pénétrons dans une succession de mares séparées les unes des autres par des massifs d'oumm-souf. Aucun indice ne me guide plus au milieu de ces grandes flaques à l'eau transparente comme du cristal; la navigation y est également facile dans

toutes les directions. Où aller ? Le soleil va disparaître ; ce soir noirs ne pourrions pas débarquer.

Nous glissons sans bruit sur cette eau claire, à travers laquelle on voit se balancer les longues tiges souples des nénuphars de toutes couleurs, qui s'épanouissent à la surface ; les fleurs blanches, rouges ou bleues se détachent sur le vert profond des herbes et le vert plus tendre des lentilles d'eau. Mais nous ne songeons pas à les admirer, nous ne nous réjouissons même plus d'être délivrés des roseaux ; trop de fois notre espoir a été déçu !

Les bras fatigués, les hommes pagaient mollement. Pourquoi hâterais-je la marche ? Je ne sais où je vais. D'une mare, nous passons dans la suivante, au hasard.

Nous nous taisons. Le regard dans le vague, Landeroin suit des yeux la lune qui monte à l'horizon dans les dernières lueurs du jour. Nous n'osons pas parler et nous communiquons nos pensées.

Il fait nuit. Arrêtons-nous. Empilés dans le boat, nous restons chacun à la place que nous occupons ; dans douze heures le jour reviendra ! A huit heures, Moriba commande au clairon de sonner l'appel, les notes s'égrènent lentement, lugubrement dans le silence, le silence de la mort.

— Mon capitaine, il ne manque personne.

Machinalement je rends le salut et mon cœur se serre : il ne manque encore personne aujourd'hui... mais demain ?

Et le silence retombe, rompu seulement par le claquement des mains qui écrasent les moustiques à poignées sur les visages.

Lundi 7 février. — Enfin le jour paraît. Pas un de nous ne s'est assoupi une minute ; les hommes ont hâte de se mettre au travail, de réchauffer leurs membres trempés par la rosée, d'arriver au Bent-el-Ghazal, à l'eau libre, à la terre que je leur promets encore une fois pour ce soir.

A travers le brouillard du matin nous avançons. Où allons-nous ? Les pagaies fauchent les fleurs refermées des nénuphars, le boat fend le tapis des lentilles d'eau et le sillage qu'il laisse derrière lui comme une traînée noire me sert à mesurer les angles, à évaluer les distances.

Un mince barrage nous arrête, les hommes en profitent pour sauter à l'eau, plonger et arracher les racines de nénuphars qu'ils dévorent aussitôt.

Je tends la main, j'en prends une, c'est un tubercule noirâtre, de la grosseur d'une petite pomme de terre et couvert d'yeux de tous côtés ; la saveur est aqueuse, âcre, la consistance ligneuse. Ce n'est pas bon. C'est suffisant pour occuper un instant l'estomac vide. Un traillour me donne une sorte d'artichaut dont l'intérieur est rempli de petites graines.

— Ça y a bon, me dit-il.

C'est le fruit du nénuphar. En effet, ces graines, bien que très fades, sont supérieures aux racines ; malheureusement, elles sont rares ; nous sommes sans doute à l'époque de la floraison. Dans ce fruit, je reconnais ce que Gessi appelait le sutep, dont lui et ses hommes se sont nourris pendant trois mois, ou plutôt dont ils ont

essayé de se nourrir, puisqu'ils sont tous morts de faim ! D'un côté ces graines me rendent courage, elles me prouvent que j'approche du théâtre où s'est joué cet horrible drame il y a dix-sept ans ; d'un autre côté elles me font entrevoir la même issue fatale possible, sinon probable !

Le soleil cherche à percer, mais derrière la brume, le disque indécis semble un regard voilé de larmes.

Pour dissiper les images lugubres, effacer le rêve pénible, je passe la main sur mon front. Au même moment le brouillard se lève, le voile se déchire ; dans un soleil éclatant brille la suite des mares comme un immense étang piqué de points multicolores, fleurs bleues, blanches et rouges qui s'ouvrent à la chaleur des premiers rayons ; c'est le drapeau qui flotte sur le Marais. Encore un effort, pas de découragement, les trois couleurs sont là pour nous rendre l'espoir.

A cinq cents mètres émerge une hutte. Au milieu d'un groupe d'ilots circulent des pirogues dans lesquelles les indigènes, surpris, ont sauté en hâte ; ils vont fuir. Nous avançons rapidement ; monté sur l'avant du boat, un collier de perles au bout de mon bras tendu, je crie le seul mot djingué que je connaisse :

— Kalassi, kalassi ! La paix, la paix !

Les Djingüés hésitent ; une pirogue s'arrête et se laisse approcher, dans le fond je vois du poisson sec. Non sans difficulté je l'achète pour deux quarts de perles ; il y en a bien six rations. Qu'importe le prix ! Je leur demande de m'en apporter d'autre, je leur dis que nous mourons de faim. Ils me montrent les tirailleurs en train de plonger à la recherche des racines et me font signe que c'est très bien.

Le sourire sur les lèvres, je répète :

— Kalassi, Kalassi ! La paix, la paix !

Et je voudrais les tuer ! Mais il faut qu'ils m'indiquent la route. Ils y consentent, ils pensent, sans doute, que c'est le meilleur moyen de se débarrasser de ma personne ; pour eux je suis certainement un vieux Turc, oublié depuis vingt ans dans le Bahr-el-Ghazal et qui tente de retourner dans son pays !

A onze heures nous passons des grandes mares dans un canal de cinq cents mètres de large ; un bras tout aussi important s'en détache vers le Sud-Ouest.

A trois kilomètres sur le bord de ce bras, je distingue un groupe compact de cases resserrées sur un monticule qui, dans cette plaine, paraît une montagne.

Les Djingüés continuent dans l'Est et m'invitent à les suivre.

A midi l'oumm-sout nous reprend. Derrière deux barrages nous trouvons un lac, puis une succession de mares. A trois heures nos guides nous abandonnent. J'essaie de poursuivre ma route, mais ces étangs sont encore plus déconcertants que les roseaux.

Pas une terre à l'horizon. C'est la perspective d'une nuit semblable à la dernière. Cependant il faut manger ! A tout prix découvrons un îlot, un peu de bois. Tout à l'heure, en suivant les Djingüés.

gués, j'ai aperçu une hutte à travers les herbes, nous l'avons dépassée d'environ quinze cents mètres; revenons en arrière.

A cinq heures nous débarquons sur un petit banc de sable de dix mètres de large sur trente de long : la case a été abandonnée par ses propriétaires, elle est vide, mais, ô bonheur ! quelques bûches éteintes restent sur le sol, nous aurons du feu !

Je ne veux pas encore distribuer la réserve de riz, nous nous partagerons le marabout, le poisson sec et les racines de nénuphars.

Pour la première fois depuis quatre jours nous ne serons pas accroupis sur une cantine, les pieds dans l'eau. Nous allons nous allonger, nous allons dormir. Déjà les moustiquaires sont tendues, Toumané a sonné à la fois l'appel et l'extinction des feux, tous reposent au milieu du sifflement des moustiques qu'aujourd'hui nous narguons.

Je viens de m'endormir, une voix me réveille :

— Capitaine, écoute !

Moriba est debout près de moi. Un grognement se fait entendre à peu de distance. Un hippopotame ! Je bondis hors de ma moustiquaire :

— Prends deux hommes avec toi et partons.

Nous sautons dans le bateau, la lune éclaire comme en plein jour ; à travers les barrages flottants nous arrivons près de l'endroit d'où sortent les grognements :

— Halte !

Nous attendons. Plus rien. Nous n'osons pas bouger et les moustiques en profitent, c'est un supplice intolérable. Les grognements ont recommencé, mais plus lointains. Nous gagnons la mare voisine, nous attendons encore. Cet animal semble jouer avec nous pour nous attirer loin de notre campement que je crains de ne plus pouvoir retrouver. Enfin, dans les roseaux, je crois voir un point noir ; Moriba et moi tirons ensemble. A la détonation répond un grognement plus fort ; un grand remous d'eau et d'herbes se produit ; la bête a-t-elle été touchée ? Nous ne le saurons que demain, mais je n'ai guère d'espoir. Les herbes garderont le cadavre.

A grand peine nous revenons à notre îlot et nous nous recouchons. Une brise légère souffle du Nord, c'est la première fois, depuis notre entrée dans le Marais ; la nuit reste claire et sans rosée. Je me rendors en songeant qu'en cette saison le vent du Nord se fait sentir d'une façon constante dans la vallée du Nil ; en approchons-nous ?

Une deuxième fois la voix de Moriba me réveille :

— Capitaine, Famoro Keita y a trop malade.

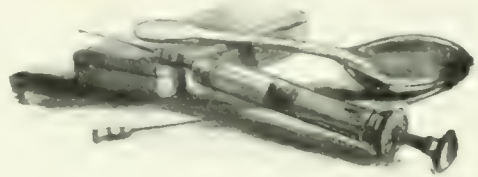
Je me relève. Ce pauvre tirailléur a un accès de fièvre formidable, sa peau est brûlante, il délire ; résultat de l'éreintement, de la faim.

J'interroge Landeroïn :

— Où est la quinine ?

Le Fegui (1) se frotte les yeux.

— La quinine ?...



(1) Fegui, le...

— Oui, avant de partir de Fort-Desaix, je vous avais dit que nous n'en avions pas, je vous avais chargé d'en prendre.

Consterné, Landeroin me répond :

— Je l'ai oubliée.

Nous n'avons pas de quinine!

J'ai dans le fond de ma cantine deux grammes de bromhydrate; c'est tout! Je ne peux pourtant pas laisser mourir cet homme qui s'est tué pour nous.

Je fais allumer du feu, bouillir de l'eau; dans une petite cuiller je dissous le bromhydrate et je donne l'injection avec ma seringue de Pravaz.

Sur les noirs les médicaments ont une action très puissante. Bientôt Fomoro se calme; je me recouche. Pendant l'heure qui s'est écoulée j'ai été littéralement dévoré par les moustiques, je vais enfin me mettre à l'abri. Hélas! le vent a augmenté et a soulevé ma moustiquaire que l'ennemi a aussitôt envahie; il faut renoncer au repos.

Mardi 8 février.

— Dès le lever du jour je pars à la recherche de l'hippopotame : c'est en vain que j'explore les massifs de l'oumm-souf, il est

inutile de perdre mon temps, je rallie le campement. En mon absence, les guides sont arrivés, mais ils se sont impatientés, paraît-il, ils sont repartis, faisant signe qu'ils reviendraient demain. Après tout, nous n'en sommes pas à régler notre marche sur la quantité de vivres dont nous disposons; nous n'avons plus rien. Désormais les racines de nénuphars seront notre unique ressource. Ici, ils sont abondants, nous pourrions en arracher et en faire provision. Ce jour de répit n'est pas inutile, tiraillers et Yakomas sont à bout de forces, et s'ils ne mangent pas, au moins ils dormiront.



LE BATEAU DANS LES HERBES

Famoro est mieux, il se repose à l'abri du soleil, dans la hutte djinguce; tout autour le sable disparaît sous une couche humaine; les hommes, la récolte de nénuphars terminée, se sont allongés; ils dorment. Eux ne désespèrent pas; ils ont foi dans la boussole, ils croient que je sais où je vais! Ma boussole! Elle me dit que nous sommes dans le Bahr-el-Ghazal! Nous devrions avoir trouvé l'eau libre: nous devrions marcher, soit au Nord sur le lac Nô, soit au Sud vers la Mechra, et je ne vois tout autour de moi que l'immense roselière coupée d'étangs. Ce matin, je suis monté sur mon observatoire habituel, les épaules de Namory Keita: rien n'émergeait à l'horizon; seul, un arbre dans le Nord-Est, sans doute un îlot perdu; partout les herbes éternelles au-dessus desquelles l'air surchauffé, comme en ébullition, tremble et palpite.

Mercredi 9 février. — Cette nuit, j'ai pu dormir, je n'ai pas eu à dépenser mon dernier gramme de quinine, fasse le ciel que nul de nous n'en ait besoin!

Le vent a soufflé plus violent qu'hier; c'est bien le vent que les dahabiehs (1) venant de Khartoum utilisaient en cette saison. Allons, malgré tout, nous approchons; ce soir nous toucherons au but.

Les guides sont là. En route!

De mare en mare, nous arrivons à un bon chenal, nous marchons vers le Sud-Est. A dix heures trente nous coupons un bras dont la direction est Nord-Est, Sud-Ouest. Cette croisée en X forme une place d'eau de quatre cents mètres de diamètre; au delà, la branche que nous suivons s'élargit et se redresse vers l'Est.

Nos guides nous font signe de nous hâter. Les tirailleurs se relaient, mais ils sont si fatigués que je n'ose les presser. Moriba les encourage; il leur a toujours donné l'exemple, le premier au travail, le dernier à se reposer et à prendre sa maigre ration; ce colosse, qui a dû souffrir de la faim plus qu'aucun autre, fait trembler le boat sous ses coups de pagaies. Je le supplie de se reposer, il rit et frappe plus fort. Grâce à lui nous avançons à une allure presque rapide. A deux heures le grand canal où nous sommes oblique vers le Sud, nos guides s'engagent par un étroit chenal très profond dans une prairie d'herbes courtes; c'est sans doute un raccourci. Soudain nous débouchons dans une véritable mer. Au Nord et au Sud l'eau s'étend à perte de vue. Nous nous sommes levés, Landeroïn et moi, et le même cri sort de notre poitrine:

— Le Bahr-el-Ghazal!

Je rappelle les Djingués, je leur montre le Sud, je leur crie: « Mechra, Mechra Choll, Maouine Arik. » Ils ont l'air de comprendre et répètent: « Maouine. » Mais leur bras s'étend vers le Nord et décrit un grand cercle vers l'Est. Je touche l'eau: « Bahr-el-Ghazal! » Ils répètent: « Bahr-el-Ghazal! » et montrent le Nord. Où sommes-nous donc? Si nous ne sommes pas dans le Bahr-el-

(1) Les dahabiehs, à l'origine, sont des tribus nomades qui naviguent sur le Nil.

Glazal, quelle est cette mer ? Et les Djingues continuent à nous entraîner vers le Nord.

A trois heures nous avons atteint l'extrémité septentrionale de ce lac dont nous longeons la rive orientale ; nous tournons à l'Est, nous naviguons sur une rivière aux berges flottantes, nous laissons un îlot boisé à cinq cents mètres sur notre droite.

A cinq heures du soir les guides nous font signe de nous arrêter et de dormir. Eux, piquent au Nord dans des herbes coupées de grands marais et se dirigent vers une terre boisée qui paraît être à trois kilomètres. J'essaie de les suivre, mais seule une pirogue indigène peut passer à travers cette vase ; la baleinière est vite immobilisée et je reviens dans le grand chenal.

Encore une fois nous passerons la nuit sans bouger, les uns sur les autres. Nous avons fait vingt-six kilomètres ! Les hommes sont harassés, j'avais espéré mieux pour les reposer et les récompenser.

Après un pareil effort, devant la nuit qui nous attend, je crois le moment venu de sacrifier la réserve de riz. On se resserre aux deux bouts du boat ; dans le milieu je fais allumer les tisons que nous avons emportés ce matin, et bientôt les deux kilos de riz cuisent dans la marmite.

Nous sommes trente-cinq, je fais la distribution : cinquante-sept grammes à chacun. Moriba suit mon opération d'un œil inquiet. Sur le premier tirailleur qui prend sa ration il se précipite et la lui arrache.

— C'est le riz pour blancs, ça n'y a pas pour toi !

Je suis obligé de me fâcher :

— Laisse ces hommes manger.

Il se retire à l'arrière du bateau et jette des regards furieux sur les tirailleurs.

Lorsque son tour arrive, je lui tends sa ration, il croise les bras et la refuse :

— J'ai pas faim, garde pour toi demain.

— Demain nous serons sauvés ; les arbres sont tout près, c'est la terre ; et si la terre est là, nous tuerons des hippopotames, des éléphants... et puis, je te donne l'ordre de manger ; tu comprends, c'est un ordre.

— Bien, mon capitaine !

Et a regret Moriba obéit.

Est-ce bien la terre que nous voyons ? N'est-ce pas encore un îlot ? On dirait une colline allongée. Mais que trouverons-nous autour de cette colline ? L'eau, sans doute !

Depuis midi les nénuphars ont disparu, que mangerons-nous ? Toutes ces questions se pressent sans que je puisse répondre à aucune, et celle-ci domine toutes les autres : « Où sommes-nous exactement ? » Il faut attendre demain comme tous les jours ; et que sera demain ?

Jeudi, 10 février. — Que sera demain ? Nous avons hâte de le savoir. A six heures nous repartons. Maintenant la route est facile à suivre. A six heures trente un gros affluent arrive du Sud, le courant est rapide. Est-ce le Kitt ? Mais non, Schweinfurth affirme

que le Kott n'a jamais eu de courant, sauf un courant rétrograde à une certaine époque de l'année. Il affirme de même que le Bahr-el-Ghazal, avant d'avoir reçu les eaux du Bahr-el-Arab, n'a pas de courant visible et appréciable; or, la rivière que nous descendons a un courant plus que sensible.

Depuis le dernier confluent nous marchons au Nord, vers les arbres aperçus hier soir. Des massifs de papyrus bordent le chenal, d'autres s'en vont à la dérive, au fil de l'eau. A onze heures nous



MORIBA.

longeons deux îles assez grandes, entourées de marécages. Voilà ce que j'avais pris pour la terre!

Je retrouve les nénuphars dont la disparition m'inquiétait. Arrêtons-nous, les hommes pourront faire provision de racines et dormir.

Nous débarquons au pied d'une termitière; sur le sol, des restes de feu, un morceau de peau desséchée de crocodile, quelques os marquent le passage des

Djingués; mais ces traces de campement sont anciennes.

Je parcours la petite colline recouverte de mimosas qui, de loin, m'avaient donné l'illusion de grands arbres; au sommet d'une éclaircie dans les arbustes, la mer m'apparaît tout à coup; une véritable mer dont les flots baignent une grève sablonneuse, vers laquelle, à mes pieds, descend un sentier.

Un instant je revois la France... une plage normande, mais l'illusion est de courte durée; la faim me rappelle que je suis dans l'océan d'herbes.

Je reviens vers le campement. Moriba est parti reconnaître l'ilot voisin, les Yakomas ont déjà allumé du feu, sur lequel une marmite est posée; je m'approche, je regarde ce qu'elle contient : c'est le morceau de peau de crocodile que ces malheureux font bouillir. Un morceau de peau de crocodile! Et je pense que ces hommes sont anthropophages, que notre vue les expose à une horrible tentation! Ils meurent de faim, et nous sommes là à leur portée! Je l'avais oublié jusqu'ici. Peut-être devons-nous bientôt nous défendre contre eux? Les tirailleurs vont être obligés de veiller sur leurs armes.

Je me demande, si l'un de nous mourait, ce qu'il adviendrait de son cadavre? Les compagnons de Gessi se sont tous mangés entre eux! Les parents ont mangé leurs enfants!

Oui, si l'un de nous mourait?... Pourrais-je exiger que son corps soit respecté? Pourrais-je l'exiger, non seulement des Yakomas mais des tirailleurs? Moi-même, aurais-je la force de résister! Aujourd'hui, oui; mais demain?... Je ne sais pas.

Aurais-je même le droit de m'interposer? Serait-ce mon devoir? Avant tout il faut arriver au but, sortir d'ici, revenir et prévenir ceux qui sont restés en arrière; sinon pour eux ce sera le désastre; et pour la mission que nous devons accomplir, ce sera l'échec!

Mais suis-je certain de la valeur de ce raisonnement? N'est-il pas l'excuse que je me prépare; le prétexte que je serai heureux de pouvoir me donner, et derrière lequel perce déjà la bête capable de tout pour assouvir sa faim? Sais-je si demain, moi, comme ces Yakomas, je ne guetterai pas la mort de l'un de nous?

Sur un banc de vase, à une centaine de mètres, Landeroïn me montre un groupe de sarcelles qui s'ébattent. Si nous avions un fusil de chasse! Il faut y suppléer; j'arrache les balles de quelques cartouches, je leur enlève leur chemise de nickel, je coupe le plomb en petits morceaux, je le roule dans du papier et je remets dans les étuis, devenus douilles, cette balle nouveau modèle.

Maintenant, en chasse! Je me déshabille, Landeroïn aussi; nous entrons dans l'eau, ou plutôt dans la vase. Je tiens le fusil au-dessus de ma tête, j'ai beaucoup de mal à avancer, car pour ne pas enfoncer jusqu'aux aisselles il faut se soutenir sur les paquets d'herbes, les bras étendus. Je n'arriverai jamais assez près pour avoir chance d'abattre plusieurs oiseaux avec une seule cartouche. Je suis exténué, je confie la carabine à Landeroïn qui s'arrête et, les deux bras libres, je gagne quelques mètres. Landeroïn me rend le fusil, me rejoint, et nous continuons ainsi, nous relayant.

A cinquante mètres les sarcelles manifestent de l'inquiétude, c'est le moment de tirer : trois oiseaux restent sur le coup, leurs ailes s'agitent encore. En bon chien de chasse Landeroïn se précipite, il bondit dans la vase, s'allonge, s'accroche aux touffes, ses bras battent la boue; si la situation n'était pas si critique je ne pourrais pas m'empêcher de rire. Enfin il touche les sarcelles. Heureusement; car l'une d'elles n'avait été qu'étourdie et allait reprendre son vol. Triomphalement nous sortons du bain, le sang coule le long de nos jambes et sur la poitrine; nous sommes couverts de sangsues qui

ont profité de cette aubaine, elles ont dû sucer un bien pauvre sang.

Moriba, de son côté, a tué un marabout. Je rassemble toutes nos richesses : marabout, sarcelles, racines de nénuphars ; j'en fais soixante-dix rations à peine, de quoi ne pas mourir de faim pendant deux jours. Il est impossible que samedi nous n'ayons pas trouvé la terre. Ou je suis encore dans le Soueh et j'arriverai au Kitt avant peu ; ou je suis dans le Bahr-el-Ghazal et nos tribulations auront bientôt une fin.

Mais comment Schweinfurth aurait-il pu se tromper ainsi ? Il a remonté le Bahr-el-Ghazal dans la première semaine de janvier il y a trente ans, jour pour jour, et il affirme que cette rivière n'a pas l'ombre de courant visible ! Il n'a pas pu se tromper, mon itinéraire est probablement faux ; dans les conditions où je l'ai fait, ce n'est pas étonnant.

Du sommet de l'îlot l'horizon est assez étendu ; je n'ai rien vu, l'herbe ! toujours l'herbe ! J'ai cru distinguer des lignes d'arbres dans l'Est ; mais sur cette plaine les touffes de papyrus ont l'apparence de bouquets de bois, un arbuste rabougri semble un géant, les roseaux plus élevés en certains points font croire à la présence de la terre ; depuis tant de jours nous allons de déception en déception !

Seule l'existence de ce courant me donne l'espoir que nous sommes sortis du Marais, que peut-être nous sommes tout de même dans le Bahr-el-Ghazal. Mais, dans ce cas, tout danger n'est pas écarté ; c'est dans le Bahr-el-Ghazal que Gessi s'est perdu ; et nos guides nous ont abandonnés !

Vendredi 11 février. — Une nuit calme nous a reposés ; à six heures nous partons, marchant vers le Nord.

A dix heures nous rencontrons deux hippopotames, nous tirons, ils disparaissent. Ont-ils coulé ? Il faut attendre. A quatre heures pas un des hippopotames n'a reparu, ils auront crevé sous les berges flottantes. La présence de ces hippopotames est-elle due aux îlots que nous venons d'abandonner, ou est-elle l'indice d'une terre prochaine ?

A cinq heures trente les hommes me montrent un autre hippopotame à cent mètres. Par acquit de conscience je tire : il est touché à mort, il projette des flots de sang par les narines et bondit furieux hors de l'eau. Il faut l'empêcher de gagner les herbes, c'est un véritable hallali courant ; enfin, à trente mètres, je l'achève et il coule à pic. Je voudrais l'amarrer à la chaîne du boat pour être sûr de ne pas le perdre ; mais par neuf mètres de fond, les hommes ne peuvent y parvenir. Je me décide à chercher, à proximité, un coin de terre où nous pourrions dépecer l'animal, lorsque le Bahr-el-Ghazal nous l'aura rendu. Nous entrons dans un large bras confluent sur la rive gauche et nous nous dirigeons vers un arbuste.

Soudain un cri de terreur retentit : un hippopotame furieux nous poursuit ; il arrive soulevant de grosses vagues. J'ai le temps de crier à Moriba : « Tire ! » et je vois l'énorme masse se cabrer sous la balle qui l'a atteinte au vol ; le monstre, dans un dernier spasme, ouvre une gueule démesurée, ses courtes jambes battent l'air un instant, il retombe sur le dos et coule.

Ici le fond est moindre ; deux Yakomas plongent et amarrent le cadavre à l'embarcation.

La nuit est venue. Pas la moindre terre. L'arbuste qui m'avait attiré est flottant comme les herbes ; pour le moment nous sommes ancrés à notre proie ; attendons.

Quelques heures après, l'hippopotame remonte ; nous partons, traînant notre victime à la remorque. Nous n'avancions pas vite.

A onze heures je me décide à stopper, l'obscurité ne nous permettrait pas de distinguer la terre si nous passions près d'elle. C'est une nouvelle nuit à rester dans le bateau, mais celle-ci est joyeuse, nous ne sentons même pas les moustiques, nous tenons un hippopotame, demain nous mangerons ! Il était temps !

Samedi 12 février. — A peine les étoiles pâlisent que Toumané sonne le réveil, une fanfare de triomphe. En avant ! et trouvons une terre. A sept heures nous prenons pied sur un marécage desséché ; aussitôt le dépeçage commence.

Pendant que les tirailleurs travaillent, je pars avec les Yakomas à la recherche du bois. Je fais quelques kilomètres et je remarque un changement dans le paysage : les roseaux sont plus courts et secs, on dirait que l'oumm-souf est en dégénérescence ; un peu plus loin la plaine est parsemée d'arbustes, le terrain est marécageux mais abordable. Nous ramassons ce qu'il faut pour cuire immédiatement quelques morceaux de viande ; demain nous irons à un îlot boisé que j'aperçois en aval, et là nous pourrons fumer notre hippopotame.

Nous revenons à l'endroit où j'ai abandonné les tirailleurs ; ils n'ont pas attendu le bois, et tout en taillant la chair, véritables sauvages, ils la dévorent. Ma foi, pendant que les feux s'allument... je les imite.

Au bout d'un instant le fumet des grillades se répand dans l'air. Spectacle étrange !

L'hippopotame git sur l'herbe à demi dépecé, le ventre ouvert. Les pattes à moitié détachées, le mufle énorme seul intact, et tout autour brillent les brasiers couverts de viandes saignantes dont la graisse fond, grésille et jette une flamme claire au milieu de la fumée. Les hommes saisissent à pleines mains les morceaux à peine cuits, et sans prendre le temps de les découper, ils mordent à même ; leurs dents blanches plantées dans la chair rouge en arrachent des lambeaux, et nous, les blancs... nous faisons comme eux.

La première faim assouvie, je contemple cette curée. Moriba et quelques tirailleurs ne mangent pas ; je les interroge, ils me répondent :

— Nous Keita.

C'est vrai, je n'y avais pas songé ! Sur mes vingt tirailleurs, cinq sont de la famille des Keita !

Tous les Bambaras sont parents d'un animal auquel il leur est défendu de toucher : les Keita de l'hippopotame, les Biallo des poulets, les Koulibali du lion, les Samaké de l'éléphant... les Keita ne pouvaient pas manger leur parent ! Et Moriba, me montrant des nuées de vautours qui tournent dans l'air prêts à s'abattre sur la carcasse, me demande la permission d'en tuer ; il préfère manger ces oiseaux immondes plutôt que de manquer à l'esprit de famille ! Je

n'aurais jamais cru que ces malheureux, mourant de faim depuis quatorze jours, auraient un tel scrupule et demeureraient fidèles à leur superstition.

Toute la nuit la plaine résonne du bruit des mâchoires; les hommes ne dorment pas, ils mangent : ils mangent avec cette facilité incroyable que possède le noir de se remplir pendant vingt-quatre heures, et même davantage, offrant à l'indigestion autant de résistance qu'à la famine. Le noir reste des jours sans manger, des nuits sans dormir, et quand l'occasion s'en présente, d'un seul coup il rattrape le temps perdu.

C'est à cette résistance incomparable que je dois d'être sorti du Marais, car aujourd'hui j'en suis sorti. Je ne sais pas exactement où je me trouve, mais je sais que je suis sauvé, puisque nous sommes certains de ne pas mourir de faim.

Dimanche 13 février. — Gaiement nous embarquons; la viande est empilée dans le fond du boat et sera fumée ce soir.

Le chenal très large garde encore son aspect de marais, pourtant dans l'Occident se dessine une ligne de grands acacias espacés au pied desquels brille l'argent d'un canal.

L'influence d'une terre prochaine se fait sentir; des arbustes rabougris sont dispersés dans la plaine moins verte, c'est ici que j'ai pris du bois hier, et voilà l'îlot couvert d'arbres que j'avais aperçu. Ce sont des jujubiers, les branches sont surchargées de fruits jaunes à maturité, le sol est jonché de ceux que le vent a déjà détachés, notre dessert est assuré.

Il n'est que neuf heures du matin, mais nous n'irons pas plus loin, il faut fumer notre hippopotame.

Les hommes sont vite au travail, les uns ramassent le bois, les autres construisent les claies sur lesquelles ils vont étendre la viande. Ce sera la première journée de repos pour le corps et pour l'esprit; les privations sont déjà oubliées; les visions lugubres de la famine sont évanouies; les craintes passées semblent maintenant exagérées.

Cependant notre abondance est bien relative, nous avons de l'hippopotame fumé, et rien autre; ni sel, ni sucre, ni café, ni tabac, et cette dernière privation est peut-être la plus sensible. J'y ai suppléé les premiers jours par un reste de thé; après avoir bu l'infusion je faisais sécher les feuilles et je les fumais; depuis longtemps la provision de thé est épuisée; je n'ai rien trouvé pour la remplacer.

Notre campement est vraiment joli : dans les feuilles les fruits des jujubiers brillent au soleil comme autant de points d'or; nos tentes se découpent en triangle sur le ciel, et dans les brèches béantes qu'ouvrent leurs extrémités relevées, la prairie balance le sommet de ses herbes un peu jaunies; au delà se dressent quelques termitières inabordables, car l'eau nous environne encore.

Pourtant nous ne sommes plus dans le Marais, je le sens, et la nuit m'en donnera la confirmation.

Le soleil a disparu; l'obscurité s'est faite, mais le grand silence nocturne ne pèse plus sur la roselière : les hippopotames font



L'ÎLE DES JUBIERS.

entendre leurs grognements, autour d'eux l'eau clapote; dans la prairie de petits jappements courts paraissent venir de très loin avec un son de ventriloque, un accent plaintif, c'est le cri du crocodile. Combien doux me semblent ces bruits qui sont les bruits de la terre; je ferme les yeux, berce par eux plus agréablement que par la plus belle musique.

Lundi 14 janvier. — Le chenal a l'apparence d'un fleuve aux rives bien dessinées, couvertes d'un haut gazon; sous ce reste des grands roseaux dégénérés l'eau s'étend encore, du moins sur la rive gauche. Sur la rive droite, la terre n'est pas à plus de vingt mètres dans l'intérieur, quelques broussailles en fixent la lisière, toutefois cette terre n'est que bien relativement ferme, il serait difficile d'y marcher.

Le vent du Nord se lève et fraîchit rapidement; à neuf heures il souffle avec une telle violence qu'il produit de véritables vagues; le boat embarque, il est impossible d'avancer.



HIPPOPOTAMES.

Nous stoppons dans une petite crique où nous sommes à l'abri; à onze heures nous pouvons reprendre la marche.

De gros massifs de papyrus se mélangent à la maigre brousse qui s'épaissit et monte en hauteur, elle se transforme bientôt en une bande épaisse de grands acacias alignés vers

le Nord à environ quarante mètres de la rive droite; le pied de ces arbres est noyé, peut-être aux plus basses eaux est-il découvert? La rive gauche reste nue, herbeuse, et la ligne sombre de la végétation se dessine seulement dans le Nord-Ouest, à cinq kilomètres. La vue des arbres a rendu l'espoir, le repos de la nuit a donné des forces, les hommes pagaient joyeusement, leurs yeux lancent des regards amoureux vers les bourriches garnies de bonne viande fumée et qui sont entassées dans le fond du boat. Nous marchons rapidement.

La nuit approche, le vent est complètement tombé; dans le grand calme qui nous enveloppe, les splendeurs fondues d'un couchant doré accrochent un éclat rose à la cime des bois sombres derrière lesquels le soleil va disparaître. Hâtons-nous. Les arbres que nous allons atteindre bordent une ligne d'eau perpendiculaire à la direction que nous suivons; c'est un confluent, la pointe de la rive gauche semble plus élevée.

Je commande de traverser pour gagner cette terre. Au milieu

de la rivière une forte secousse ébranle le boat; un hippopotame, sans s'être montré, s'est jeté sur nous, ou plutôt sous nous. Nous forçons l'allure, dans l'espoir d'éviter une deuxième attaque, mais avec une violence inouïe la baleinière est soulevée; je suis projeté en avant, je lâche ma boussole, mon carnet, et pendant que, furieux, je reprends mon équilibre et ramasse mes papiers, j'entends Moriba crier :

— Kaye, kaye, dji-bé-na (pagaie, pagaie, l'eau vient)!

En quelques secondes l'eau monte à la cheville. Nous sommes crevés; le trou est sous les bagages, impossible de l'aveugler! La terre est encore à quatre-vingts mètres! La terre! les roseaux flottants qui servent de berge! Ici nous avons six mètres de fond; que trouverons-nous sous les herbes? Y arriverons-nous seulement?

— Kaye, kaye! répète Moriba.

Les hommes pagaient avec rage; mais l'eau monte avec une rapidité foudroyante. Allons-nous sombrer, au moment où je me croyais sauvé?

Dans une vision instantanée je vois le boat coulé, et nous, naufragés, réfugiés sur cette pointe de terre probablement environnée d'eau de tous côtés, sans moyen de prévenir Marchand du terrible obstacle que va lui opposer le Marais, obligés de rester là jusqu'au jour où la Mission passera, si elle passe! Avant tout, il faut que nous puissions vivre; je commande aux hommes qui ne pagaient pas de prendre sur eux leur carabine et leurs cartouches.

— Kaye! kaye!...

Les efforts redoublent, mais le bateau s'alourdit à mesure et n'avance plus que lentement; cependant nous approchons. Encore un effort! « Kaye, kaye! » Nous n'arriverons pas; nous n'émergeons plus que de cinq centimètres; nous coulons!... D'un dernier élan le boat est entré dans les roseaux. Tout le monde à l'eau! Nous sommes sauvés, il n'y a qu'un mètre de profondeur.

Vite les bagages à terre, avant que la nuit soit complète. A travers le marécage les hommes atteignent péniblement la pointe du confluent; le bateau déchargé, j'aveugle la voie d'eau avec une couverture, je fais vider le boat, et nous l'amenons à terre.

Nous sommes sur un terrain horriblement défoncé par les hippopotames. Dans l'obscurité il est impossible de marcher sans risquer une chute, nous nous déplaçons à quatre pattes. Heureusement les flammes joyeuses ne tardent pas à s'élever, aussi nécessaires pour nous éclairer et nous réchauffer que pour écarter les hippopotames dont nous occupons le point de débarquement; ils manifestent leur mécontentement par de furieux grognements.

Nous ne pouvons nous rendre compte de l'étendue de la terre que nous avons eu le bonheur de trouver; les feux nous montrent de gros arbres morts; à leurs branches on dirait accrochées de longues chevelures, paquets d'herbes sèches qui pendent lamentablement, comme déposés là par une crue formidable suivie d'un retrait subit des eaux. Demain seulement je verrai où nous avons fait naufrage et je réparerai le bateau.

Au matin, ces bois, qui m'étaient apparus dans le crépuscule

d'hier comme une forêt, ne me tout plus l'effet que d'une réunion de maigres bouquets d'arbres, petits et contournés. Les plus hauts n'atteignent pas dix mètres; beaucoup, morts depuis longtemps, sont enguirlandés de pampres desséchés de volubilis et donnent à ce paysage une physionomie particulière. Un vol d'oiseaux noirs au bec rouge, qui est venu se poser sur les branches, à la tombée de la nuit, repart avec le jour en poussant des cris aigus; les hippopotames croisent devant notre campement et surveillent notre départ pour s'emparer aussitôt de notre place, peut-être pour se venger sur notre bateau!

L'autre bateau! Le coup de dent qu'il a reçu dans le fond lui a fait une ouverture de quinze centimètres sur vingt; les tôles d'acier ont pourtant trois millimètres d'épaisseur! Il s'agit de le réparer et mes ressources sont restreintes: j'ai une inspiration à la vue des pagaies. J'en prends deux, je coupe les manches et ne garde que les palettes; dans chacune je perce deux trous à l'aide d'une baguette de fusil chauffée au rouge; j'applique la première palette sous le fond du boat, à l'endroit crevé, je pose l'autre au même point, mais dans l'intérieur, par les trous de mes deux pagaies ainsi superposées, je fais passer une lanière de peau d'hippopotame, puis je serre solidement et je calfate avec des morceaux d'une vieille couverture. Le mal est réparé. Je remets le bateau à l'eau, je pousse une reconnaissance dans cet affluent au bord duquel nous avons échoué, et je constate que la réparation ne laisse rien à désirer.

Ce bras qui vient du Nord-Ouest n'a pas de courant sensible, son lit a de soixante à soixante-dix mètres, ses berges, encore sous l'eau, sont bordées d'arbres; son caractère général paraît être exactement celui de la rivière que nous allons descendre, mais dans cette dernière le courant est rapide. Au contact de cet affluent, non seulement la direction du chenal suivi depuis notre sortie du Marais a été brusquement déviée de 90° vers l'Est, mais le paysage s'est transformé. Les grands horizons d'herbes ne sont visibles que dans le Sud, et si les berges de terre ferme sont encore plus ou moins inondées, les roseaux flottants sont restés derrière nous.

Le chenal bordé de bois ne demeure pas longtemps semblable à lui-même; bientôt la ligne des arbres s'écarte de la rive, la plaine d'inondation s'étend au loin dans le Sud, quelques termitières revêtues de la végétation broussailleuse des jujubiers s'érigent au milieu des herbes, puis, soudain, de chaque côté de la rivière, s'élève une ligne d'euphorbes candélabres (1), espacées à intervalles réguliers. devant lesquelles, tout le long des berges, court une bordure de hauts papyrus.

D'où viennent ces papyrus? Je ne vais pas tarder à le savoir.

J'ai dû m'arrêter le 16 février pour tuer un éléphant et donner de la viande aux Keitas; le 18 je me décide à sacrifier une autre journée à la reconnaissance d'un affluent de droite.

J'entre dans une rivière à faible courant; je n'ai pas fait trois

(1) C'est le nom de ce genre d'arbre dont les branches s'égalèment disposées autour du tronc se ressemblent et ont de cercle comme celles d'un candélabre.

kilomètres que, devant moi, l'horizon sans fin reparait; mais ce n'est plus la mer d'herbes, c'est la mer de papyrus!

Mon exploration est vite terminée, l'enchevêtrement des papyrus est autrement impénétrable que celui de l'oumm-souf.

Il faut revenir dans le chenal dont le courant est de plus en plus rapide, à mesure que la végétation envahit son lit et le rétrécit. Les papyrus augmentent d'épaisseur et de hauteur, les tiges maîtresses atteignent quatre mètres et ont la grosseur du bras, leurs massifs s'avancent au loin dans la plaine; là où ils s'étendent les berges ont disparu. Dans les interval-



TÊTE DE L'ÉLÉPHANT.

DEPEÇAGE DE L'ÉLÉPHANT.

les qu'ils ne recouvrent pas, quelques euphorbes candélabres, devenues rares, juchées sur des termitières comme sur un piédestal, ont l'air d'admirer dans l'eau la symétrie de leurs formes. Du

fond des massifs partent des grognements, et parfois le muffle d'un hippopotame émerge, le corps de l'énorme animal écrase sous sa masse des touffes entières de papyrus, sans aucun respect pour la plante sacrée.

L'eau est sombre, presque noire; le fond de la rivière doit être tapissé d'une épaisse couche de vase, car on peut suivre facilement la marche des hippopotames sous l'eau, à la ligne des petites bulles de gaz qui crèvent à la surface. Dans aucune rivière d'Afrique ce phénomène ne se produit; il est, dans un chenal aussi étroit, la seule protection contre ces brutes terribles: les hommes guettent les bulles révélatrices afin d'échapper à l'attaque, et tantôt ils font force de pagaies pour devancer l'animal, tantôt ils s'arrêtent pour le laisser passer; dérouter, l'hippopotame manque son but, sort la tête pour reconnaître la position et reçoit une balle.

Cette lutte constante n'est pas sans danger; si notre bateau était

encore une fois troué, pourrions-nous gagner la terre à travers ces massifs impenetrables ?

Dans une éclaircie, sur une termitière, une forme étrange attire mes regards. Je fais arrêter. Que puis-je bien voir ? On dirait un



L'OISEAU
DU BAHR-EL-GHAZAL.

énorme oiseau taillé dans un morceau de bois à coups de hache ; sa tête carrée lui donne l'apparence d'un juge coiffé du bonnet traditionnel, écoutant gravement les plaideurs, dans une immobilité absolue. Quelle est cette caricature d'oiseau ?

Presque aussitôt la lumière se fait dans mon esprit : j'ai devant moi le « baleiniceps rex » ! le célèbre oiseau qui, sur toute la terre, n'existe que dans le Bahr-el-Ghazal ! Pour m'en assurer, je le tue ; je vais enfin examiner de près cet oiseau bizarre, au plumage cendré, à la tête énorme, au bec en forme de babouche qui lui a fait donner par les Egyptiens le nom d'Abou-Merkoub.

C'est bien le « baleiniceps rex », l'oiseau du Bahr-el-Ghazal. Alors ?... Alors plus de doute, je suis dans le Bahr-el-Ghazal ! Alors Schweinfurth s'est trompé !... N'im-

porte, marchons toujours, cette reconnaissance est utile, poussons-la jusqu'au bout, puisque je ne puis être éloigné du Nil.

Sur la rive droite nous dépassons un gros bras qui s'allonge dans le Sud ; un îlot surmonté d'un arbre énorme, unique et remarquable, en marque l'entrée. Plus loin la rive gauche s'ouvre vers le Nord, puis le chenal se rétrécit, le courant augmente de vitesse. Un éléphant très intéressé par notre navigation marche parallèlement à nous ; de temps en temps il s'arrête, pose ses pieds de devant sur une termitière, nous contemple et reprend sa course. La rivière est presque un torrent, elle n'a même plus vingt mètres de large.

En avant ! En avant vers le Nil !

Le 20 février, au réveil, Moriba, la mine contrite, m'annonce que le boat a disparu ! Mal amarré, il a été emporté dans la nuit par le courant. Encore un incident dont les conséquences peuvent être graves !

Sans perdre une minute, je lance les Yakomas à sa recherche. Les uns descendent la rivière à la nage, les autres longent le bord, à travers les marais, les fondrières ; quand une éclaircie se présente dans les papyrus, ils se relaient. Ce sont de vrais poissons. Cette poursuite serait impossible à d'autres qu'à eux. Et pourtant Moriba a voulu les accompagner ! Brave Moriba, il ne recule devant rien.

Du haut d'un arbre mort, je les suis du regard ; bientôt je les perds de vue. Ramèneront-ils notre bateau ? Qu'un hippopotame l'ait aperçu et l'ai coulé, nous sommes perdus ! Sur cette terre nous ne ferions pas cinq cents mètres sans

trouver devant nous une des mille ramifications de la rivière dont les berges ne sont qu'une succession d'îles. De mon perchoir je vois l'eau briller de tous côtés; si nous ne sommes plus dans le Marais, nous sommes cernés par lui. Pas un village, pas une case à l'horizon! Pour que les Nouërs ne se soient pas avancés jusqu'ici, il faut que le pays soit impraticable; l'inondation le recouvre probablement aux hautes eaux.

Nous pourrions vivre: les tirailleurs ont leur fusil et leurs cartouches, et les hippopotames ne manquent pas; mais la Mission ne saura rien; et passera-t-elle? Si elle est arrêtée par le Marais, ou si elle y périt, qui viendra nous chercher? Qui?... Ceux dont les troupes sont en ce moment en marche sur Khartoum! Ah! non. Nous sortirons d'ici. A deux mille mètres il y a un bois; nous ferons un radeau. Avec quoi? pas une hache, pas une scie! Les quelques instruments que nous possédions étaient dans le bateau. Et en admettant que nous arrivions à construire un radeau, avec quelle lenteur nous remonterions ce courant! Et comment ferions-nous glisser, à travers les herbes du Marais, un assemblage informe de branches?

Si nous avions seulement l'ambatch, avec lequel les Nouërs et les Chillouks fabriquent des espèces de pirogues en assemblant des faisceaux de ces tiges plus légères que le liège!

Je descends de mon observatoire, je prends Schweinfurth, je cherche la description de l'ambatch; il y en avait autrefois dans toutes ces régions, mais je n'en ai pas encore rencontré. Je n'en aperçois pas autour de moi. L'ambatch aurait-il disparu du Bahr-el-Ghazal? Déjà j'ai constaté la dégénérescence de l'oumm-souf aux environs de l'îlot des jujubiers. Serait-ce la raison de ce courant qui ne se manifestait pas au temps de Schweinfurth? Alors la navigation serait plus libre qu'autrefois dans le Bahr-el-Ghazal?

Que m'importent les considérations géographiques! Je n'ai pas d'ambatch à ma portée, c'est



PIROGUE D'AMBATCH.

l'unique chose intéressante. Les anciens faisaient des radeaux avec les tiges des papyrus enduites de goudron. Je n'ai pas de goudron. Là, cependant, est la seule chance de salut si le boat ne revient pas.



LES PAPYRUS.

Je remonte sur mon arbre. Je ne vois rien, je n'entends pas un cri. Les Yakomas sont partis à six heures du matin, il est midi !

Moussa, gravement, du pied de mon observatoire, m'annonce que le déjeuner est servi : les boulettes journalières d'éléphant fumé ! Elles alternent avec les boulettes d'hippopotame également fumé. Le premier jour, après les deux semaines de famine, elles m'ont paru délicieuses ; il me semblait, bien qu'elles fussent dépourvues de sel, n'avoir jamais rien mangé d'aussi bon. Aujourd'hui je me mets à table avec plus d'indifférence. On se blase sur tout, même sur les meilleures choses.

Un tirailleur m'a remplacé sur l'arbre ; il ne signale rien. A trois heures, aucune nouvelle. Landeroin, jusque-là, avait confiance, ou du moins il l'affectait, il lisait tranquillement, dans le texte, les voyages merveilleux d'Ibn-Batoutah ; il commence à s'inquiéter.

La nuit tombe. Où sont les Yakomas ? où est Moriba ? Je n'ai plus d'espoir ; je ne demande plus qu'une chose : que ces hommes soient de retour, et je regrette presque de les avoir envoyés.

Tout à coup, à huit heures, la brise apporte un écho de notes lointaines. Ce sont les chants avec lesquels les Yakomas scandent leurs coups de pagaie. Depuis longtemps les malheureux, à bout de forces, ne chantaient plus ; Moriba veut sans doute me faire comprendre qu'il a réussi.

Voilà le bateau, il remonte péniblement le courant ; il a été retrouvé à plusieurs kilomètres d'ici, immobilisé par les papyrus. Encore un danger auquel nous avons échappé ; mais je ne me fais pas d'illusion : si Moriba n'avait pas été là, jamais les Yakomas n'au-

raient en la persévérance de poursuivre leurs recherches aussi loin : ils auraient cédé à la fatigue et seraient rentrés sans le boat. Que serait-il advenu ? C'est la dette de reconnaissance envers Moriba qui s'augmente. Quand et comment pourrons-nous la payer ?

La descente continue, nous glissons toujours sur le chenal des papyrus. Les touffes de la plante historique émaillent au loin la prairie ; elles s'assemblent de préférence autour des petites mares et des blancs d'eau. En beaucoup d'endroits les tiges ont été dévorées par les sauterelles qui ne respectent rien ; certains massifs ton dus ont un aspect désolant, veufs de leurs splendides aigrettes aux fines aiguilles.

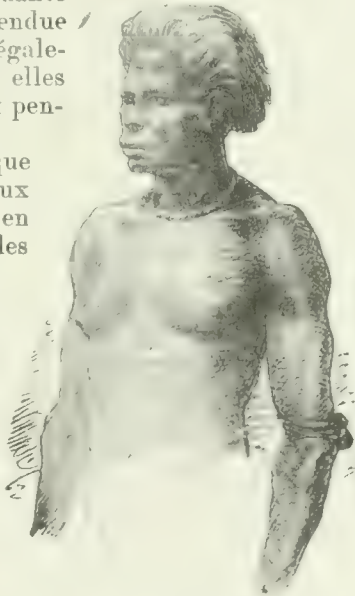
Le vent ralentit notre marche, tous les jours, jusqu'à trois heures de l'après-midi, il faut lutter contre lui, sa violence annihile la force du courant.

Nous avançons, les papyrus commencent à diminuer, puis ils disparaissent complètement ; de chaque côté s'étend une plaine sans arbres, couverte de multiples termitières. Quelques-unes sont enveloppées de végétation, les termites ayant pris un buisson, généralement un jujubier, comme axe de leur construction. Plusieurs s'élèvent jusqu'à trois mètres de hauteur, mais en moyenne elles ont d'un mètre cinquante à deux mètres. Rapetissées par l'étendue sur laquelle elles sont éparpillées, également réparties sur cette prairie dont elles rompent seules l'uniformité, elles font penser à d'innombrables pâtes de sable.

Je soupçonne à certains indices que nous ne sommes plus éloignés des lieux habités. Des troupeaux de bœufs, en effet, ne tardent pas à se montrer sur les berges verdoyantes. Leurs gardiens s'enfuient, effarés. Je les appelle vainement ; ils se sauvent de plus belle, et quand ils se croient assez loin, ils grimpent sur une termitière et nous contemplent.

La vue des bœufs réjouit les tirailleurs : ils me jettent des regards interrogatifs. Je comprends bien ce qu'ils voudraient, mais si, pour débiter, nous volons les bestiaux, nous ne pourrons jamais entrer en relations avec leurs propriétaires. A l'horizon, derrière les bois qui ont reparu et limitent la plaine du Nil, plusieurs fumées montent dans l'air ; ce sont des villages : arrêtons-nous. Peut-être quelques indigènes se laisseront-ils approcher ?

Avec une diplomatie remarquable, Moriba réussit dans cette entreprise ; à la tombée de la nuit il m'amène deux grands diables



UN NOUER.

dont le type ne peut me laisser de doute sur leur race : j'ai devant moi deux Nouërs.

Le masque est bestial, les os des pommettes et du front saillants, cinq raies transversales et parallèles sont tatouées au-dessus des sourcils, leurs cheveux, qu'ils ont passés au rouge en les recouvrant pendant quinze jours d'un emplâtre de cendres et de bouse de vache, sont hérissés tout autour de la tête ou rejetés en arrière; un petit collier de perles entoure le cou, des amulettes serrent le bras près du coude. Comme les Djingues, ils sont taillés en cebsassiers, mais leur torse est plus musclé; l'un de ces deux spécimens de la race a une poitrine presque aussi développée que celle d'une femme. Naturellement ils sont complètement nus.

J'essaie de les rassurer et de leur faire comprendre que je voudrais acheter de la farine. Ils promettent de revenir le lendemain avant que le soleil soit levé.

Ils tiennent parole. Le soleil n'a pas encore paru que la sentinelle signale leur arrivée.

Les hommes dorment encore, le ciel est immobile, une brise légère caresse la terre muette, le ruban du chenal, si noir en plein jour, semble d'une blancheur éclatante au sein du vert assombri des rives. A l'Orient une tache rose s'en va blanchissant sous une raie plus claire dans le gris nébuleux de l'horizon; elle annonce l'approche du soleil levant; et là-bas, dans le fond de la plaine qu'elle éclaire, c'est le Nil!

Sur les brumes flottantes du fleuve divin l'aube se lève, imprégnée d'un sentiment religieux : le disque rouge sortira dans quelques minutes de sa retraite mystérieuse pour nous donner la direction; comme les mages marchaient à l'étoile, nous marchons au soleil.

Le réveil sonne joyeux, le campement s'anime, le ciel s'éclaircit l'eau devient noire; les Nouërs sont là. Je traverse pour aller à eux, ils n'oseraient pas venir jusqu'à nous. Ils ont apporté un peu de mil en grains, mais leurs prétentions sont exorbitantes : une cuiller de perles pour une de mil! Ils voudraient du fer : je n'en ai pas. Je renonce à leur acheter. Ils sont accompagnés par une femme qui parle arabe, j'essaie d'en obtenir quelques renseignements; elle refuse de répondre, elle craint de se compromettre. Ces pauvres gens, surpris et inquiets, nous prennent, comme l'ont fait les Djingues, pour des Turcs, et ils ne s'expliquent pas pourquoi ces Turcs arrivent de l'Ouest!

C'est notre première entrevue avec les Nouërs. Pour la prise de contact il ne faut pas être trop exigeants, les villages voisins seront vite au courant de nos procédés, et sans aucun doute ils s'humaniseront avec le temps. Néanmoins, l'épreuve est dure pour les tirailleurs réduits à la viande fumée d'éléphant. Après de si terribles privations, voir les troupeaux paître devant eux, sentir les villages à côté d'eux, et ne pas prendre un bout, ne pas dérober un poulet ou un grain de mil!

La défense est presque cruelle, cependant ils ne songent même pas à la transgresser, ils répètent philosophiquement : « Ça y a service! »

Nous nous sommes remis en marche. Sur les rives élargies les herbes ont remplacé les papyrus, les berges de quatre-vingts centimètres à un mètre sont redevenues visibles, la plaine continue à être jonchée de termitières, mais celles-ci sont dépourvues de végétation. Aussi loin que le regard peut s'étendre, c'est un amas, une orgie de cônes rougeâtres qui, aux extrêmes limites de la vue, dentellent l'horizon d'une découpe simple et nette, on dirait les tentes correctement alignées d'un bivouac d'armée. De temps en temps apparaît au sommet d'un de ces cônes une antilope, les quatre pieds réunis; elle est en faction et veille à la sécurité de la harde qui broute autour d'elle. Le plus souvent, c'est la silhouette bizarre d'un Nouër posé sur une jambe, qui se détache sur le ciel. De son perchoir il fait des signaux qui sont transmis de proche en proche; les termitières sont le télégraphe du pays.

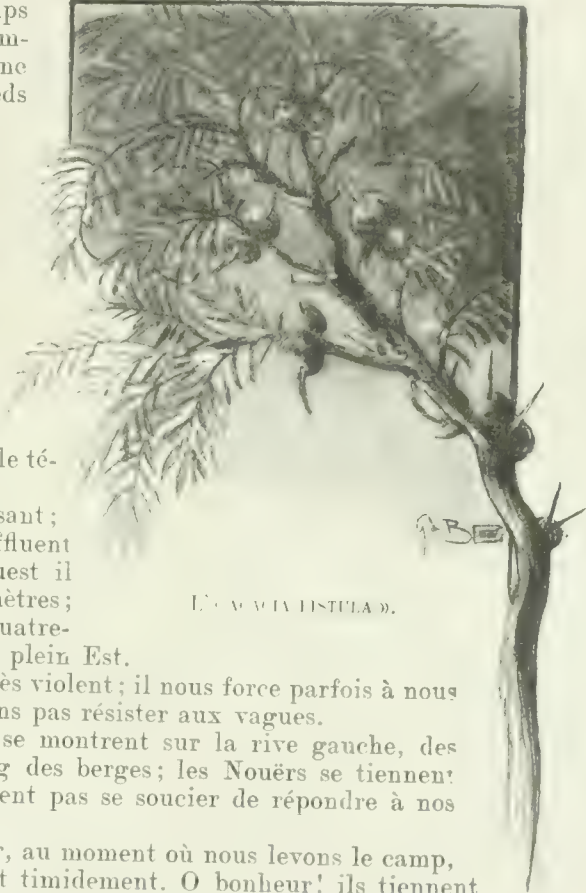
Le chenal va s'élargissant; au contact d'un gros affluent descendant du Nord-Ouest il atteint trois cents mètres; puis il se resserre à quatre-vingts mètres et marche plein Est.

Le vent est toujours très violent; il nous force parfois à nous abriter, nous ne pourrions pas résister aux vagues.

Des toits de villages se montrent sur la rive gauche, des troupeaux errent le long des berges; les Nouërs se tiennent à distance, ils ne semblent pas se soucier de répondre à nos appels.

Pourtant, le 23 février, au moment où nous levons le camp, deux naturels s'avancent timidement. O bonheur! ils tiennent chacun un petit pain de tabac! C'est du tabac du pays, séché et comprimé en forme de cône. Le cône doit être la caractéristique de cette région. Si imparfaitement préparé que soit ce tabac, ce n'est pas moins du tabac! Et je l'achète à prix d'or, et je les supplie d'en rapporter d'autre! mais ils refusent. Ces Nouërs n'ont pas le génie du commerce; ils pourraient faire fortune!

La plaine des termitières a changé d'aspect, en plusieurs points elle est coupée de bois de mimosas rabougris et de bouquets d'acacias. Pendant une des haltes auxquelles nous oblige le vent, je parcours un de ces bois.



« MIMOSA FISTULA ».

Je reconnais l'« acacia fistula » décrit par Schweinfurth. Ses épines portent, au point d'où elles se détachent des branches, une grosseur semblable à deux noix accolées. Une larve d'insecte produit ce renflement : elle creuse les épines à leur base, y forme une excroissance et en sort le jour où la larve est devenue bestiole. En quittant ce cocon particulier elle y laisse un trou dans lequel le vent siffle et d'où sortent de vagues sons de pipeau champêtre.

Ces acacias sont loin d'être géants, mais en cherchant bien il est possible de trouver des perches de trois ou quatre mètres à peu près droites. J'appelle Moriba et je lui donne l'ordre de choisir parmi les troncs le plus long, le plus droit et le plus fort. Nous ne tarderons pas à faire demi-tour et je veux avoir un mât qui me permette d'utiliser le vent favorable.

Du haut d'une termitière j'ai aperçu dans le Sud un large bras qui traverse la plaine parallèlement au chenal que nous suivons : un grand ronier se dresse sur ses berges, c'est le premier que je vois au bord du Bahr-el-Ghazal. Nous ne tardons pas à croiser le confluent de cette rivière, dont le courant semble être rapide ; à son contact nous changeons brusquement de direction et nous remontons vers le Nord-Est ; subitement aussi disparaissent les termitières, et les berges s'abaissent.

La largeur passe rapidement à cent vingt, puis à cent cinquante mètres, elle atteint enfin deux cents mètres. L'oumm-souf a reparu, les rives sont inondées, c'est encore la prairie flottante : allons-nous donc retrouver le Marais ? A ce moment, comme pour protester, un cri s'échappe des lèvres des tirailleurs : « Kourouba ! » (La montagne!).

A l'horizon, devant nous, une montagne noyée dans le brouillard se silhouette vaguement. Nous nous sentons émus. Une montagne ! c'est la terre, la vraie terre sans marais, sans fondrières, sans roseaux, sans papyrus : la terre sur laquelle on marche, sur laquelle on dort, sur laquelle on vit ! Et je pense que cette montagne fut le théâtre des premières victoires du Mahdi ; que depuis dix-huit ans pas un Européen n'a posé son regard sur elle ; que le Nil est devant moi ; que Fachoda est là !

Il est inutile d'aller plus loin : dans ces prairies inondées il n'y aurait pas de campement. La nuit approche, revenons au confluent que nous avons laissé derrière nous.

Quand nous débarquons l'obscurité est complète, nous nous installons tant bien que mal ; j'ai hâte de trouver le silence pour penser.

Maintenant que j'ai reconnu toute la route, le Marais et le Bahr-el-Ghazal, je dois songer à ceux qui sont derrière moi. J'ai à les renseigner et à les rassurer : si je ne retourne pas vers eux, ils ne connaîtront pas le danger qui les attend ; ils s'engageront dans le Marais sans vivres, sans avoir pris les mesures indispensables qui leur permettraient de le traverser, et ils seront obligés de revenir sur leurs pas.

Là où trente hommes sont passés, cent cinquante périraient ; il n'y aurait pas assez de nénuphars dans le Marais pour les nourrir.



LE CAPITAINE MARCHAND.

J'ai eu des guides parce que ma faiblesse ne les a pas effrayés : les Djingués fuiraient devant une force plus imposante.

Quelle doit être l'inquiétude à Fort-Desaix ? Je suis parti le 12 janvier, prévoyant une absence de quinze jours. En voilà quarante et un d'écoulés sans que j'aie eu le moyen d'envoyer de mes nouvelles ; et je ne serai pas rentré avant un mois !

Nul n'a pu dire ce que nous étions devenus, on nous croit morts probablement. Fasse le ciel que personne ne se soit lancé à notre recherche et surtout ne s'y soit lancé en pirogue ! Après avoir subi les horreurs de la faim dans le Marais, ceux qui se risqueraient en pirogue sur le Ghazal seraient infailliblement chavirés par les vagues, s'ils échappaient aux hippopotames.

Il faut revenir sur mes pas, et le plus vite possible. Allons ! pauvres tirailleurs qui tendiez les bras vers la montagne, demain vous lui tournerez le dos et vous reprendrez la route du Marais. Encore une fois, vous plongerez dans l'océan d'herbes ; c'est pour la France, il le faut ; et vous répéterez doucement : « Ça y a service ! »

Partir ! une attraction invincible me retient près du lac Nô que je sais tout près ! Aussi, un peu pour concilier mon désir d'avancer avec mon devoir de reculer, beaucoup pour essayer de savoir exactement le point où je me suis arrêté, je décide de reconnaître la rivière au confluent de laquelle nous sommes campés.

Elle se partage en deux bras : l'un vient de l'Ouest, l'autre du Sud. Le premier est celui que j'ai aperçu du haut d'une termitière ; son courant est faible, la teinte de ses eaux est sombre, sauf aux endroits où se déverse une série de petits ruisseaux limpides servant sans doute d'écoulement au trop-plein du deuxième bras ; les berges sont couvertes de jujubiers ; quelques villages nouërs marquent le fond de ce canal qui se termine en cul-de-sac et n'est qu'un déversoir du bras du Sud. Celui-ci, véritable rivière, sort du milieu des papyrus en torrent et ne peut être remonté.

Reprenant le livre de Schweinfurth et comparant son voyage du lac Nô au Bahr-el-Arab avec mon propre itinéraire, je peux maintenant mettre des noms sur tous les points remarquables. Nous sommes au confluent du Rohl ; en amont voilà celui du Keilak, celui de la Roah ; je reconnais le gros arbre que le savant allemand nomme le doum solitaire ; le campement où le boat a failli être coulé par un hippopotame était le Bahr-el-Arab !

Je retrouve tous les différents aspects du Bahr-el-Ghazal qui, depuis le lac Nô, peut être divisé en quatre fractions caractéristiques : le chenal des herbes, du Nô au Rohl ; le chenal des termitières, le chenal des papyrus, le chenal des bois. Mon itinéraire avait raison quand, le 10 février, il me disait que j'étais dans le Bahr-el-Ghazal ; l'île sur laquelle je me trouvais alors, où nous avons tué des sarcelles avec Landeroin, était l'île nommée par les Egyptiens, Ghverdiga. Mais, encore une fois, comment Schweinfurth a-t-il pu écrire que le Bahr-el-Ghazal, entre le Soueh et l'Arab, n'a pas l'ombre de courant ! Non seulement le courant y est visible, mais à certains points il est même rapide. Est-ce le résultat de cette disparition de l'ambatch et de ce

dépêchement de Foumm-sout qui n'ont cessé de s'accuser jusqu'ici ?

Maintenant il faut rentrer. Le mât est déjà fixé, deux couvertures cousues ensemble serviront de voile, une pagaie attachée au bout d'une perche tiendra lieu d'aviron de queue; tout est prêt, hissons la voile : adieu le Nil, ou plutôt au revoir, à bientôt !

Le vent du Nord, qui faisait rage à l'aller, ne se lève plus que rarement, il mollit. Nous touchons à l'époque où, opérant une saute complète, le vent ne soufflera plus que du Sud, il nous aide à peine à lutter contre le courant.

Nous revoyons nos anciens campements comme de vieilles connaissances; nous retrouvons les mêmes Nouërs perchés sur les même termitières; mais ils se sont apprivoisés, ils m'apportent du lait, du beurre, un peu de grain et, bonheur! de petits cônes de tabac comprimé.

De temps en temps je permets à Moriba de descendre à terre et d'aller tuer une gazelle, car notre viande a quinze jours de date, et on commence à s'en apercevoir. Aussi, le 1^{er} mars, dans le chenal des papyrus, un peu en aval du doum solitaire qui du haut d'une petite île étend ses grands bras au-dessus de l'eau, je tue un éléphant. Nous perdons un jour à le fumer, du moins nous avons un approvisionnement capable de nous mener jusqu'à la sortie du Marais.

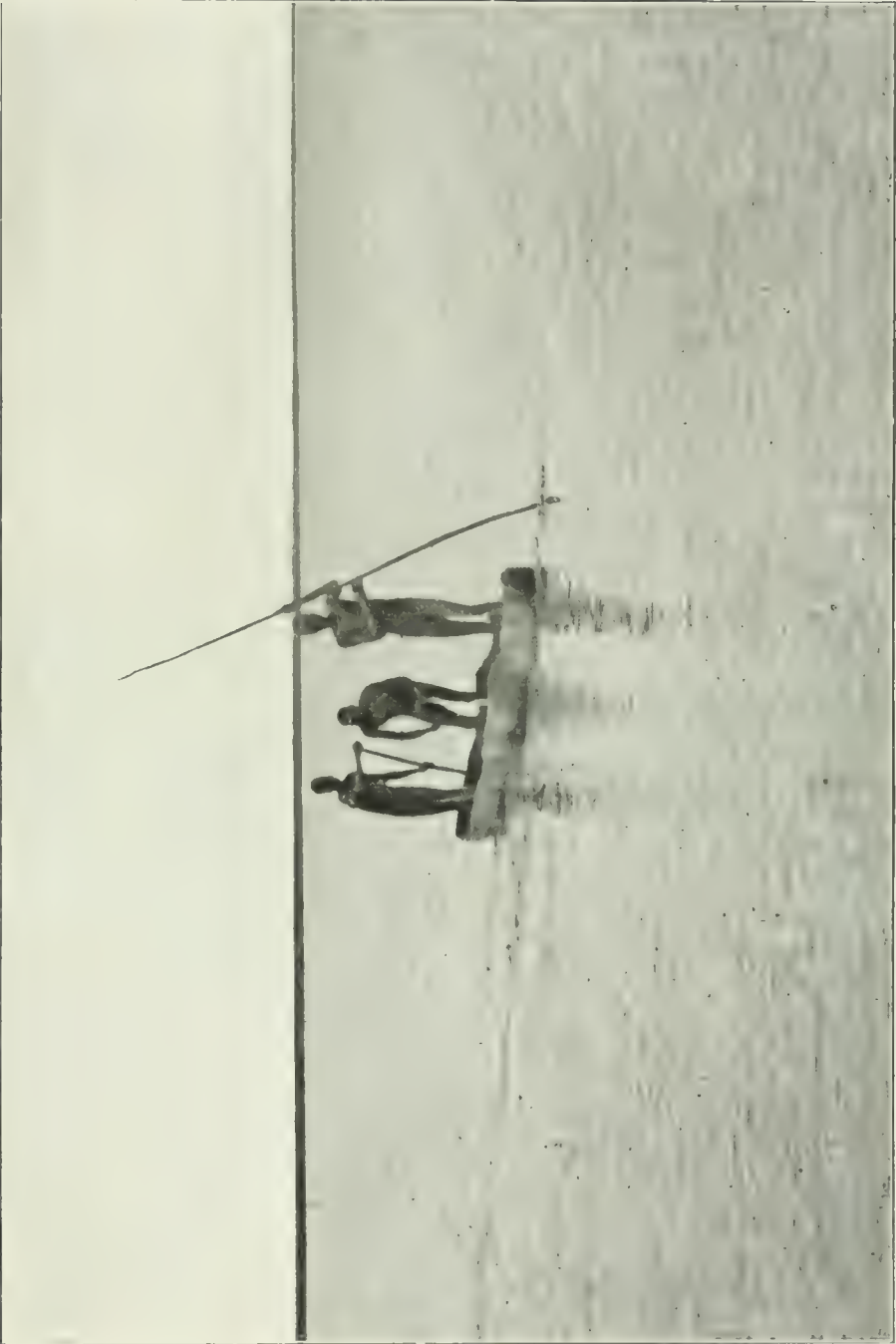
Du confluent de la Roah, le grand réservoir des papyrus, un bon vent nous fait passer en quelques heures le chenal des bois, et le 3 mars, à midi, nous débarquons au Bahr-el-Arab.

Nous avons plusieurs précautions à prendre avant de rentrer dans la mer d'herbes : il nous faut une provision de bois, puisque nous n'en retrouverons pas avant dix ou douze jours; il nous faut aussi des perches auxquelles une fourche, à l'extrémité, tiendra lieu du fameux croissant; enfin, le boat a besoin d'être resserré, les fils de laiton qui servaient de traverses, et limitaient l'écartement des deux bords, se sont cassés; le bateau s'est ouvert et fait eau en plusieurs points. Je tue un hippopotame afin de tailler de longues lanières dans sa peau, et j'en fabrique des cordes qui remplacent parfaitement les fils de laiton.

Le dimanche 5 mars, à cinq heures du matin, ayant dix jours de bois et dix jours de viande, nous repartons. Le 6, à quatre heures et demie du soir, nous débarquons sur notre île du 11 février, l'île de Ghyerdiga.

Cette fois, j'ai reconnu l'herbe qui, depuis l'Arab, tapisse le fond du chenal et flotte en suspension à un mètre de profondeur, c'est la Vallisnère, la plante aux amours chantées par les poètes et dont la fleur, au seul moment de la fécondation, apparaît à la surface de l'eau; le mâle et la femelle sortent simultanément, se cherchent, se rapprochent, se donnent un baiser, et replongent sitôt la grande œuvre de la nature achevée.

Entre Ghyerdiga et notre îlot sablonneux du 7 février, nous ne devons pas rencontrer de terre; trente-deux kilomètres nous en



DJINGUÉS PÉCHANT.

separent : pour être sûrs d'y arriver et de ne pas camper dans le boat nous partons à une heure du matin.

La nuit est froide, la rosée abondante, je pagaie pour me rechauffer. A sept heures du matin nous sommes près du grand lac qui, sur les vieilles cartes, porte le nom de lac Ambadi, et à la sortie duquel nous pénétrerons dans le grand chenal conduisant au Marais.

A huit heures, une pirogue djinguée m'appelle et me fait signe de la suivre dans un bras qui se détache vers le Sud. Est-ce la route de la Mechra ? J'hésite un moment, mais je n'ai pas assez de vivres pour tenter une nouvelle exploration, et je suis anxieux de savoir si, par mes propres moyens, avec mon carnet et ma boussole, je retrouverai ma route dans le dédale des mares et des chenaux. Après cette expérience seulement, je serai certain de pouvoir conduire la Mission à coup sûr. En avant ! et droit au Marais.

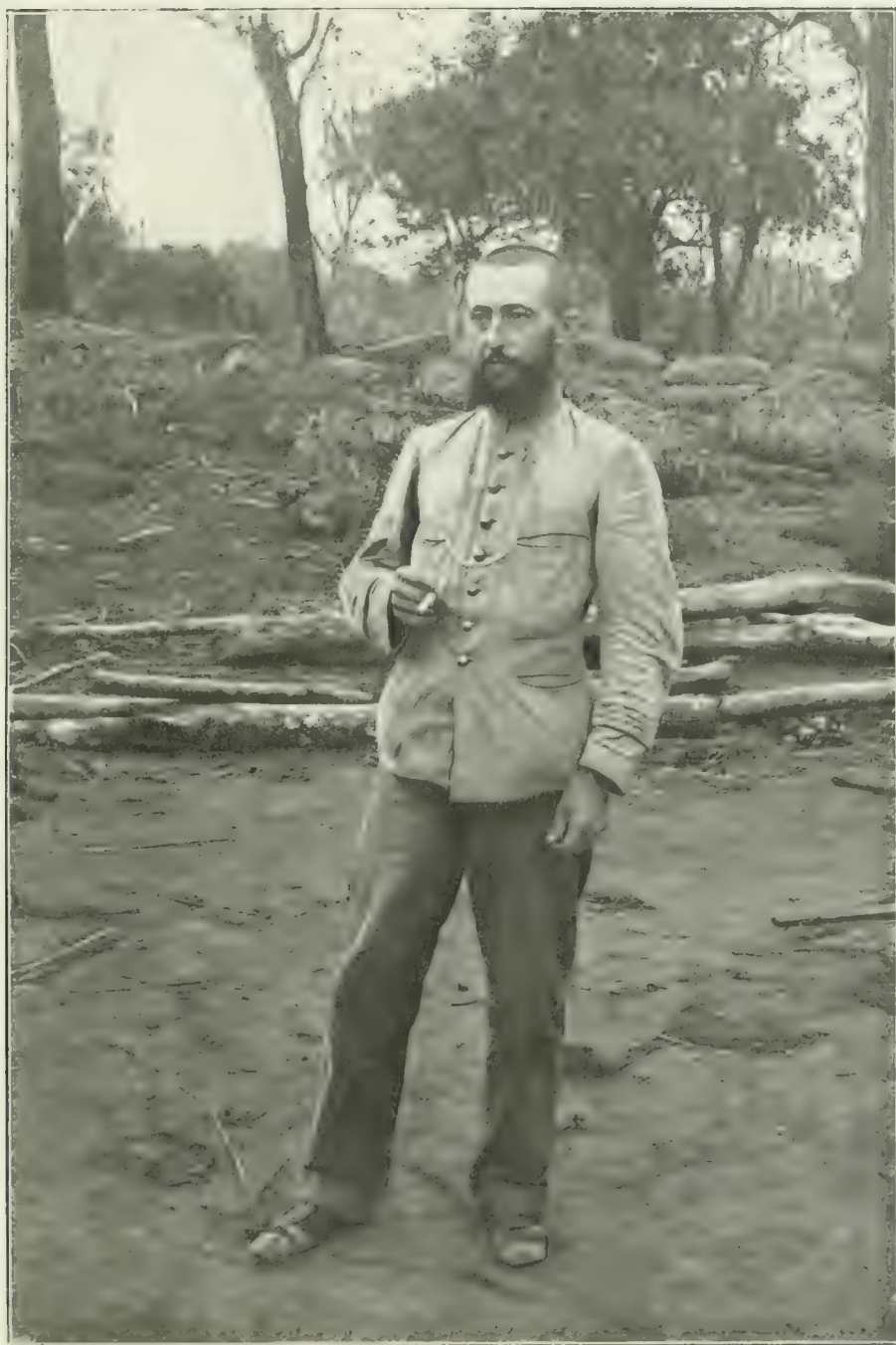
A quatre heures du soir nous y entrons. Nous sommes seuls, pas une pirogue en vue ; j'ouvre mon carnet et je prends ma boussole, les deux fils qui me mèneront dans ce labyrinthe.

En vain nous pressons la marche, la nuit vient et nous sommes encore loin de l'îlot que nous cherchons. A six heures trente, en pleine obscurité, me guidant sur des touffes de roseaux que j'essaie de reconnaître, j'estime que nous sommes à hauteur du banc de sable ; nous piquons dans les herbes. Nous avançons lentement, au hasard, à tâtons. Allons-nous, si près du campement, être obligés de passer la nuit dans le boat ? Tout à coup une lueur brille, c'est un feu, notre îlot est habité. L'éclat qui a trouvé l'ombre ne se montre plus, mais j'ai repéré la direction et bientôt nous abordons. J'entends un bruit de pirogues qui s'éloignent en hâte : nous avons surpris les Djingués, et c'est en voulant éteindre leur feu avant de se sauver qu'ils ont fait jaillir l'étincelle indicatrice.

Le Marais a beaucoup baissé depuis notre passage ; le banc de sable s'est agrandi, une dizaine de cases se sont construites ; elles sont pleines de poissons secs et de graines de nénuphars. C'est la fortune, l'abondance ! Je distribue ces richesses. Les tirailleurs pourront se reposer de cette journée de dix-huit heures de travail et reprendre des forces. Pendant notre absence, les nénuphars ont mûri ; à l'aller nous mangions les racines, au retour nous mangerons les fruits. Les graines cuites ressemblent au « fonio du Soudan », elles assaisonnent agréablement la viande fumée d'éléphant. J'oublie presque l'absence de sel ; il me reste un peu de tabac nouër ; si j'avais du café il ne me manquerait plus rien.

Au bout d'une perche plantée dans le sable je fixe un petit sac rempli de perles : les Djingués comprendront que je paie l'hospitalité que je les ai forcés de m'offrir ; et nous partons à la recherche du groupe d'îlots au milieu des grandes mares ; c'est là que je compte passer la deuxième nuit.

A l'entrée des grandes mares, dans le grand chenal, une flotte de pirogues légères sillonne l'eau ; les Djingués nous font des signes de reconnaissance et, sans se déranger, continuent de pêcher. Leur adresse est merveilleuse. Ils surveillent la surface de



LE CAPITAINE BABATIER,
AU RETOUR DU MARAIS.

l'eau, le harpon dans la main droite, prêt à être lancé. Dès que le dos d'un poisson apparaît, le bras se détend, le harpon frappe le but, la hampe de bois se détache aussitôt de la pointe, mais elle y reste liée par une ficelle qui se déroule, et ce flotteur accompagne le poisson dans sa fuite. Le Djingué accourt à grands coups de pagaies, saisit la hampe et ramène son poisson comme un simple pêcheur à la ligne. Bien rarement un Djingué manque son coup.

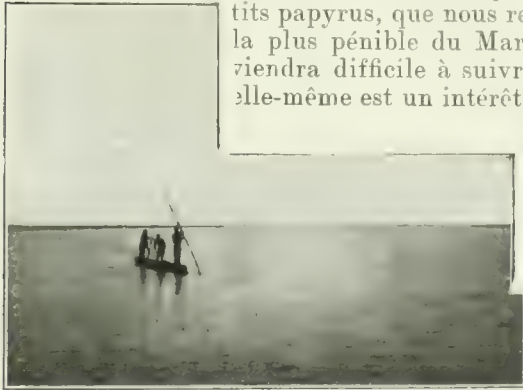


ILOT DES PERLES.

Nous retrouvons les quatre îlots sans trop de peine, les habitants nous les abandonnent d'assez mauvaise grâce; ils marquent cependant moins de frayeur qu'à l'aller.

C'est au sortir de ces mares, après avoir traversé la deuxième prairie flottante aux joncs semblables à de petits papyrus, que nous rentrerons dans la partie la plus pénible du Marais et que la route deviendra difficile à suivre; mais cette difficulté elle-même est un intérêt.

Il y a un mois notre vie était dans la main des indigènes, aujourd'hui elle est dans la mienne; car les Djin-



DJINGUÉS PÊCHANT.

gués pensent, sans doute, que nous connaissons le chemin, et ils ne s'occupent plus de nous. J'imagine qu'ils comprennent de moins en moins



CAMPEMENT SUR ILOTS.

ce que nous sommes venus faire chez eux, et que la conduite de ces deux Turcs les intrigue de plus en plus! Ils ont probablement renoncé à comprendre; ils se contentent de nous prêter leurs îlots pour la nuit, et derrière nous, placidement, ils les réoccupent.

Enfin nous voilà dans l'horrible chenal du 5 février, celui des onze cents mètres en dix heures! J'y suis arrivé assez facilement; une seule fois j'ai hésité, après la traversée du premier lac, pour retrouver de l'autre côté l'entrée du chenal.

Mais il ne faut pas que j'abandonne une minute la direction. Un moment j'ai cru pouvoir me reposer et en profiter pour manger. Livrés à eux-mêmes, les hommes se sont laissé entraîner en dehors de la bonne route par un bras plus praticable, et il a fallu revenir en arrière, jusqu'à ce que j'aie pu me repérer.

De notre premier voyage, il ne reste plus trace : les roseaux que nous avons écrasés se sont redressés, ceux que nous avons enfoncés sont remontés sur l'eau, ceux que nous avons écartés ont repris leur place. Ce tapis végétal est en suspension et les racines de l'oumm-souf ne sont pas plus à la surface de l'eau qu'elles ne sont attachées aux vases du fond; elles demeurent à mi-hauteur, plongent, se relèvent, suivant que leur nombre s'accroît ou diminue, enlacées, reliées à leurs innombrables voisines par un écheveau inextricable de tentacules lancés en nombre infini par les végétations sous-lacustres qui flottent avec elles.

L'oumm-souf erre au gré des mouvements des eaux et du vent, se déplace lentement pour combler le vide que le départ d'autres roseières vient de faire. Il semble n'avoir d'autre fonction dans le Marais que de recouvrir les espaces liquides découverts.

Un chenal s'ouvre-t-il? Vite et comme attirés par un irrésistible aimant, les roseaux accourent et le bouchent. C'est un mouvement perpétuel, bien qu'à peine sensible, de toutes ces masses végétales qui s'agitent, remuent, palpitent invisiblement.

Nous sommes sortis du redoutable passage! Voilà le grand lac puis la première prairie flottante, et la ligne des îlots qui la coupe en deux.

Il y a quelques jours, en entrant dans la deuxième prairie, en amont des grandes mares, j'y ai remarqué une baisse des eaux plus accentuée qu'à l'aller; ici la première prairie a un niveau plus bas encore, elle ne flotte plus, elle repose sur un fond solide. Or la dérive des parties couvertes d'oumm-souf paraît se faire progressivement de l'Ouest à l'Est, comme si des bassins successifs se vidaient l'un dans l'autre.

Ces prairies correspondraient donc à des seuils, elles diviseraient le Marais en trois bassins recouverts d'oumm-souf, et elles y joueraient le rôle de barrages destinés à en régulariser le débit. Il est certain que dans les premiers jours de février, au moment où le Soueh, à Fort-Desaix, allait arriver à l'étiage, le Marais, d'après ce que je vois aujourd'hui, était en plein écoulement dans sa première partie, entre l'entrée et le seuil des îlots; il commençait seulement à se vider dans sa deuxième partie, entre le seuil des îlots et la deuxième prairie; et il n'avait pas encore baissé dans sa troisième partie, la région des grandes mares. Alors le mouvement des eaux dans la



ILE DE LA RENCONTRE AVEC LARGEAU.

première partie du Marais serait en retard de trois mois environ sur Fort-Desaix, et le Marais ne se remplirait que successivement, comme il se vide.

Le 13 mars, à cinq heures du soir, nous venons de doubler la pointe Sud du seuil, ou plutôt nous venons de couper ce seuil et de tourner à l'Ouest, passant entre l'îlot des marabouts sacrés et l'îlot le plus méridional, lorsque j'aperçois une pirogue djinguée qui cherche à nous rejoindre. Ceux qui la montent gesticulent ; on dirait qu'ils agitent un papier ! Un papier dans le Marais ! La pirogue approche : c'est bien une lettre ! Elle est du lieutenant Largeau, envoyé à ma recherche. Il me supplie de m'arrêter, pour pouvoir me retrouver et me remettre le ravitaillement qu'il apporte.



LA PIROGUE APPROCHE.

Evidemment, Largeau ignore l'existence de ce Marais. Il faut que je l'avertisse et lui dise d'aller m'attendre à la sortie des herbes. Où je suis on ne me rejoint pas.

Je reviens vers l'îlot que nous avons laissé sur notre gauche ; le campement y est bon, je pourrai écrire à mon aise.

A huit heures le clairon sonne l'appel. Comme une réponse à la dernière note éclate tout près de nous un coup de feu. Je reste stupéfait. Qui est là ? Il est impossible que ce soit Largeau. D'un autre côté, les Djingués n'ont pas de fusils ! Nous allons bien voir :

— Clairon, sonne au Drapeau !

Les tirailleurs se sont dressés au coup de feu ; debout, tournés vers le Sud, ils interrogent l'obscurité.

A la sonnerie de la France toutes les mains s'élèvent vers les fronts ; immobiles, les hommes saluent. Dans le silence religieux la dernière note s'éteint, l'air vibre encore ; par deux fois un court éclair perce la nuit, et presque aussitôt le bruit des détonations nous arrive. Largeau a répondu ! Il n'est pas à un kilomètre ! Mais comment est-il parvenu là ?

A six heures du matin les premières lueurs du jour me permettent de distinguer, à huit cents mètres, un groupe humain serré sur une termitière ; on dirait des naufragés accrochés à une épave. Un à un les malheureux se détachent du tertre, plongent dans les herbes et disparaissent. A sept heures, en file indienne, dans l'eau jusqu'au cou, Largeau en tête, le convoi aborde notre île. Guide, tirailleurs, porteurs, tous sont exténués, ils n'en peuvent plus. A peine Largeau a-t-il pris pied qu'il regarde de tous côtés, il a l'air d'un homme qui ne comprend pas.

— Où est la rivière ?

Je lui montre les herbes :

- Ici il n'y a plus de rivière. La rivière, c'est le Marais d'ou tu sors !

Largeau est stupéfait de la révélation de ce Marais qu'aucun voyageur n'avait jamais signalé, dont l'existence ne pouvait pas être soupçonnée. Il me raconte alors son odyssée.

A ma recherche depuis quinze jours, il allait atteindre la Mechra, quand un Djingué, dont il s'était concilié l'amitié, lui dit :

— Ton frère revient, il passe là-bas.

Et le jeune Madiangue indiquait le Nord-Ouest. Largeau qui suivait la lisière du Marais, croyant simplement longer le bord de la vallée d'inondation du Soueh, répondit :

— Mon frère est là ; mène-moi près de lui.

Madiangue le regarda, ahuri.

— Où veux-tu que je te mène ?

— Où ? reprit Largeau. Mais là où passe le bateau de mon frère, au bord de la rivière.

— La rivière ? — Et le Djingué secouait la tête. — Il n'y a pas de rivière.

Largeau commençait à se fâcher.

— Sur quoi navigue le bateau de mon frère ?

— Sur les herbes.

Cette réponse acheva de mettre Largeau en colère.

— Ne te moque pas de moi, conduis-moi vers mon frère.

Devant cette obstination, Madiangue riposta :

— C'est bien, je vais essayer ; mais écris à ton frère qu'il s'arrête pour nous attendre, une pirogue portera ta lettre.

Largeau haussa les épaules, il écrit néanmoins, remet son billet, et tout de suite veut partir.

Madiangue connaît le Marais ; il sait qu'il est impossible d'y pénétrer. En un seul endroit on peut essayer : là où la ligne des îles coupe la prairie flottante. Les eaux seront peut-être assez basses pour permettre de gagner le chenal qui, seulement en ce point, se rapproche de la terre ferme. Le long du Marais Madiangue remonte vers le Nord-Ouest ; arrivé à hauteur des îlots, il se tourne vers Largeau :

— Tu es un homme ?

- Assurément !

— C'est bien ! Allons !

Et il pique droit au Nord.

« C'est d'abord, écrit Largeau dans son rapport, un marais des-
 « séché où nous suivons des pistes d'éléphants ; peu à peu l'eau
 « apparaît et les marécages se déroulent à perte de vue devant
 « nous. Sur un îlot argileux, ombragé par quelques maigres
 « arbres, nous trouvons un gardeur de moutons qui consent à nous
 « guider vers un groupe de huttes où se trouvent des pêcheurs.
 « Mais à une heure nous nous arrêtons sur un autre îlot, ayant
 « dû laisser ces huttes dans le Nord-Est, en raison de l'inondation.

« On va aux renseignements. Des pêcheurs disent que le boat du capitaine est passé hier à des arbres qu'on m'indique dans le Nord-Ouest. Je m'imagine encore que le Soueh coule dans un lit très net au milieu de ces marais immenses.

« Les pêcheurs refusent de nous guider à cause de l'eau; Madiangue se décourage et veut rentrer.

« A trois heures trente, je le décide à continuer; le gardeur de moutons nous guide en secouant la tête d'un air inquiet.

« Nous reprenons Sud-Ouest, puis Nord-Ouest, côtoyant toujours une infranchissable inondation; nous suivons des fonds de cinquante centimètres, où la vase et les herbes rendent la marche horriblement pénible pour les porteurs. Ils sont déjà harassés et, depuis deux heures de l'après-midi, les moustiques les torturent. Nous allons toujours Nord-Ouest, la profondeur de l'eau augmente peu à peu, nous en avons bientôt jusqu'au ventre, de la vase jusqu'aux genoux, des herbes au-dessus de la tête.

« Notre passage fait lever des myriades de moustiques. Vers quatre heures trente, enfin, le guide me montre, au Nord-Ouest, un îlot à deux kilomètres environ.

« Je crois d'abord que nous touchons au but, mais nous luttons jusqu'à la nuit sans pouvoir l'atteindre.

« Le guide me fait comprendre que le capitaine doit passer en ce point et que nous y serons définitivement fixés sur la possibilité de le rencontrer.

« L'eau monte maintenant jusqu'aux aisselles, parfois jusqu'au cou; de temps à autre les tirailleurs, pour reposer les porteurs, soulèvent un instant les charges à bout de bras.

« Je commence à désespérer, et Madiangue, se retournant vers moi, reprend :

« Es-tu un homme, oui ou non?

« Et lamentablement je lui réponds :

« Oui, je suis un homme, mais pas un canard!

« La nuit approche, les porteurs sont encore séparés de moi par une large et profonde fosse, et je m'arrête avec les deux Djingués, à six heures trente, sur un tertre de trois mètres de long sur trois mètres de large.

« Vers huit heures nous y sommes tous groupés, au nombre de dix-neuf! C'est là que nous passerons la nuit! Cependant il nous semble entendre un bruit confus de voix, et l'attention des Djingués est fortement attirée de ce côté. Tout à coup éclate la sonnerie de l'appel, puis au Drapeau en réponse au coup de feu tiré par moi... »

Largeau vient de faire un tour de force! Ses hommes, ses porteurs surtout, sont absolument à bout, plusieurs sont tombés comme des masses en touchant terre; ils restent allongés sur le sable, à demi morts; l'un d'eux est, par moments, secoué d'une toux qui lui arrache la poitrine. Pauvre malheureux, il ne reverra pas son village!

Il est impossible que Largeau reprenne le chemin par lequel il est venu, il faut que son convoi trouve place dans le bateau. Ils



LE LIEUTENANT LARGEAU

sont dix-sept, avec Madiangue dix-huit; nous étions déjà trente-cinq, nous allons être cinquante-trois dans un boat de neuf mètres de long; de plus, avec les bagages, le bois, la viande fumée, nous aurons près d'une tonne à charger! Nous serons au ras de l'eau; heureusement que dans la mer de roseaux les vagues ne sont pas à craindre!

Le 16 mars, à cinq heures du soir, nous sortions des herbes et nous rentrions dans le Soueh. Désormais j'étais certain de pouvoir guider la Mission.

Le 25 mars, je rejoins le capitaine Marchand à Fort-Désair.

Le 4 juin, la Mission quitte Fort-Désair et fait route vers Fachoda.

Le 10 juillet, le capitaine Marchand prend possession de Fachoda au nom de la France.

Le 25 août, le fort, que la Mission a construit à Fachoda, est attaqué par les Madhistes.

Le 19 septembre, le Sirdar Kitchener arrive à Fachoda.

Le 9 octobre, le gouvernement français donne l'ordre au commandant Marchand d'envoyer par un officier ses dépêches et ses rapports.

Le 10 octobre, je pars pour la France.

Le 27 octobre, je me présente au ministère des Affaires étrangères.

Le 29 octobre, je quitte Paris et me rembarque pour l'Égypte.

Le 4 novembre, je suis de retour au Caire où le commandant Marchand m'attend et où nous recevons l'ordre d'évacuer Fachoda.



LE SPHINX

*« Qui peut dire si le sphinx ne
« s'apprête pas à sourire ? »
(Discours du commandant Mar-
chand au cercle français du
Caire, le 5 novembre 1898)*

Chien de garde colossal, indestructible, éternel, je l'ai trouvé au fond de son excavation, continuant de garder l'entrée du désert et le cours du fleuve sacré, mais dans la clarté du jour sa face écaillée, couverte de croûtes grisâtres, parsemée de taches blanches, n'avait d'autre expression que l'horrible grimace d'un être dégradé.

Sphinx de mort au nez mutilé, on dirait que les siècles, en passant, ont voulu lui arracher son voile d'énigme, le déchiffrer, et dans la rage de ne rien trouver, de ne rien comprendre, ont égratigné, déchiré son visage.

Que veut-il dire ? Est-il là simplement pour représenter le secret du fleuve aux sources mystérieuses ?

Est-il là pour marquer l'indéfini du désert aux horizons vides, aux lointains mythiques faits de promesses et de menaces ; l'inconnu de cette terre fauve, que le soleil baigne d'or et rend inféconde, dont la surface tremble et oscille dans l'ivresse de la lumière absorbée ?

Est-il là, au milieu de cette plaine où les plus superbes ont été ensevelis, pour nous répéter le dialogue des morts ?

Est-il là, entre l'abîme des sables et l'abîme des cieux, pour figurer l'énigme de la vie ?

Derrière les dunes le soleil s'est abaissé, le couchant se teinte d'un rose lumineux, le granit prend une couleur d'iris ; un peu d'or glisse sur la tête du sphinx et le long de son cou ; un instant la lave du crépuscule fait couler sur son dos une traînée de sang.

Dans le ciel un vol de pélicans passe en triangle. Les caravanes d'Anglais s'éloignent ; il ne reste plus auprès du monstre de granit qu'un fellah à figure de bronze, aux bras nus, qui, d'un geste large et lent, relève sur son épaule la manche de sa gandourah.

Peu à peu la base de l'énorme bête à face d'homme disparaît, noyée par le crépuscule ; et, la tête dressée, le sphinx laisse monter l'ombre autour de lui, indifférent à sa déchéance proclamée par la grande lumière, indifférent à cette obscurité qui va l'envelopper et lui rendre son apparence de mystère.

Pendant, sur les lèvres de pierre, l'horrible grimace s'est effacée faisant place à un sourire moqueur.

De quoi rit-il ? De ces touristes qui ne l'ont regardé que pour comparer sa taille à celle annoncée par le Bèdecker ? De nous, de nos désillusions, de nos douleurs ?

Sphinx ironique, je ne suis pas venu pour te mesurer, pas plus que pour te demander le sort de nos rêves !

Là-bas, dans la ville qui fut celle de Méhémet Ali, et qui n'est plus aujourd'hui que la prison du khedive, nous allons ou l'on nous mène, peu nous importe l'endroit! Nos sars ont couru vers toi et nos chevaux les ont suivis. Nous aurons deux fois traversé l'Égypte, et nous ne l'aurons même pas regardée.

Il y a quelques jours, je passais joyeux, je marchais vers mon rêve, et je ne voyais rien parce que je ne voyais que lui.

A Chelal, dans la nuit, on m'a dit : « Philé est là! » Je n'ai pas détourné la tête.

A Louqsor, où le train s'arrêtait, on me parla de merveilles. J'allais peut-être me laisser entraîner, tout à coup une cloche s'est mise à tinter et je n'ai plus écouté qu'elle. L'air ébranlé ne m'apportait pas seulement une harmonie de sons, mais toute une évocation, toute une vision : ces notes grêles que je n'avais pas entendues depuis trois ans, s'envolaient avec le parfum des campagnes de France, sonnaient une *Marseillaise* du cœur, me rejetaient dans le rêve. Et j'ai laissé Thèbes, Chéops, Memphis, sans leur accorder un regard.

Sur la mer, j'avais les yeux tendus vers l'horizon, où devaient apparaître les côtes de France. A Paris, au milieu des cris de toute une foule, dont je ne comprenais pas la présence, j'ai distingué mon nom, le nom de celui qui m'envoyait et qui était resté sur le Nil, dans ce village dont j'entendais aussi acclamer les trois syllabes... alors j'ai cru à des cris de victoire, et j'allais... j'allais vers mon rêve... Soudain tout s'est écroulé; c'était l'obscurité, la nuit, la défaite...

Non, je ne viens pas te demander le sort de mon rêve. Je le connais! Non, je ne viens pas contempler des ruines! Des ruines... Ah! j'en ai plein le cœur!

Et le sourire du sphinx avait cessé d'être ironique; sur son visage voilé d'ombre il me semblait voir un pli sceptique; sa bouche s'entr'ouvrait pour parler :

« Qui je suis ? disait-il. L'éternité! Depuis cinq mille ans, accroupi sur l'humanité, je la contemple. J'ai l'éternité devant moi et l'éternité derrière; un pareil recul du temps est pour les hommes aussi effrayant que l'avenir sans fin! J'ai vu les eaux de la mer Rouge se refermer sur Aménophis, j'ai vu Sésostriis s'élançer vers l'Inde; j'ai vu passer Cambyse, Alexandre, César!... et l'aigle de ton empereur s'est posé sur mon front sondant l'avenir! Les siècles vivent en moi et peuvent s'interroger; je suis seul et je suis foule; je suis silencieux et je parle.

« Je parle, mais nul ne comprend ma voix; chacun me prête sa pensée. Tu m'as cru sceptique, parce que désillusionné, désabusé, tu n'as découvert sur ma face que le reflet de tes propres sentiments; et t'imaginant que j'étais là pour attester la fin de tout, tu m'as trouvé plus grand de l'abaissement du monde, que des splendeurs qui m'ont environné.

« J'aurais le droit de croire que, tous les jours, le monde perd de sa grandeur. J'ai connu des colosses auprès desquels vous semblez des pygmées. Que sont vos monuments auprès de ceux qui m'en-

tourent ? Devant le temple de Louqsor il manque un obélisque : pour vous grandir, vous avez dû nous diminuer. Le soleil même vous l'avez terni par les fumées de vos usines, par les brouillards de vos inondations ; et des hommes insensibles à l'art, au rêve, au prix des reliques, n'ont pas hésité à noyer Philœ !

« Tu songes que, peut-être, ils essaieront de me faire disparaître également sous les eaux ? Les sables ont voulu m'engloutir et je suis toujours là. Jusqu'à la fin des ans je jetterai mon ombre aux visages inquiets des hommes ; je demeurerai, car je suis ici pour apprendre au monde l'effort des siècles.

« L'effort ! Ne regarde pas autre chose. Tant que les nations feront l'effort elles ne diminueront pas. Je ne regrette pas cet obélisque ; il vous a porté l'effort des peuples disparus. Je pardonne même Philœ, elle meurt en vertu de l'effort d'une race que j'admire, parce qu'elle ne cesse de suivre sa voie dans l'action. Une œuvre colossale remplace une œuvre admirable ; ce que le monde perd d'un côté il le regagne de l'autre.

« Regarde derrière moi ces tombeaux fabuleux, gigantesques.

« On te dira que des rois ont employé leur vie à les élever et qu'ils en ont été arrachés pour être étalés dans des musées comme le dernier des malheureux sur la dalle d'une morgue ! Oui, ces tombes si colossales soient-elles, ne sont plus que des boîtes vides, et tout aboutit à la mort !

« Faut-il donc se coucher et attendre, parce que tout n'est que vanité ?

« Dans ces pyramides aux degrés géants ne considère que le rêve des hommes de se survivre à eux-mêmes ; ne considère que l'effort.

« A leurs pieds ton empereur a conquis la gloire ! Ses cavaliers qui galopaient, victorieux dans le soleil, je les savais déjà vaincus, je les voyais étendus dans des plaines glacées. Mais j'ai salué en lui l'homme qui devait étonner le monde, moins par ses victoires que par son effort. C'est par la leçon d'énergie qu'il s'est survécu.

« Cherche la vie là où elle est, dans l'effort, dans la force. L'évolution, comme vous appelez aujourd'hui la vie, doit avoir pour terme le surhumain.

« Tu te plains de ce qu'on a brisé ton rêve ! Ton cœur saigne ; et tu entends encore ces paroles d'un de tes vainqueurs : « Si nous « étions à votre place et vous à la nôtre, jamais notre nation ne nous « abandonnerait. » Ceux-là sont grands parce qu'ils ne veulent pas être dupes de la vie ; ils savent que l'amour de l'humanité pour produire doit être impitoyable, et demain, à l'extrémité de cette terre d'Afrique, tu les verras plus impitoyables encore.

« La comparaison te fait souffrir ? La douleur seule instruit.

« Mais un peuple peut laisser tomber son énergie pour un temps, il ne modifie pas sa destinée, il ne change pas son âme. Français, fils de Prométhée qui, toujours, essayez de dérober le feu du ciel, vous ne sauriez descendre !

« N'oublie pas que sur les bords de ce fleuve on ne vous connaît que sous le nom de « Francs » ! Francs, maîtres des imaginations, maîtres des cœurs ! Francs, soleil du monde, justice des peuples !

Et l'Égypte vous a reconnus : c'était sa liberté que vous veniez défendre à travers les marais!

« Tu te plains ? Ne reste-t-il rien de votre effort ?

« L'Égypte s'était assoupie dans l'esclavage; vous avez réveillé son âme. N'as-tu pas entendu le long de ta route ? Devant toi, il n'y a qu'un instant, les femmes du grand harem, en passant, n'ont-elles pas soulevé leur voile, te rendant l'hommage suprême de la reconnaissance de leur peuple ?

« Va! ne regrette rien. Ne regrette pas l'effort. N'offense pas le soleil! Chaque vie est le résultat des vies précédentes, la tienne sert à la formation des vies futures. L'acte se prolonge dans le temps; toutes les heures ne s'engouffrent pas en tourbillon dans le passé. »

La nuit s'étendait; le sphinx disparaissait; seule sa tête émergeait du sable; de la lune tombait une lumière argentée qui auréolait son front de mystère.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	5
LA MORT D'UN HEROS.	9
LE SÉNÉGAL. — DE SAINT-LOUIS A KAYES.	21
AU SOUDAN. — DE KAYES A NIORO. LA FIEVRE JAUNE	35
DE NIORO A KITA. LA PESTE BOVINE	45
SAMORY.	50
QUELQUES NOTES SUR LA COLONNE DE 91-92 CONTRE SAMORY	58
LA FIN DE LA SAISON SÈCHE A NIORO.	80
L'HONNEUR DES NOIRS	83
A LA COTE D'IVOIRE. — LA BARRE.	93
LA FORÊT VIERGE	103
LE BA-OULÉ. — LA RÉVOLTE DU BA-OULÉ.	112
TANKARY TARAORÉ.	120
AU BAHR-EL-GHAZAL. — QUELQUES INDICATIONS SUR LA GÉO- GRAPHIE ET L'HISTOIRE DU BAHR-EL-GHAZAL.	127
EN ROUTE VERS LE MARAIS	139
LE MARAIS	143
LE SPHINX	203

CARTES

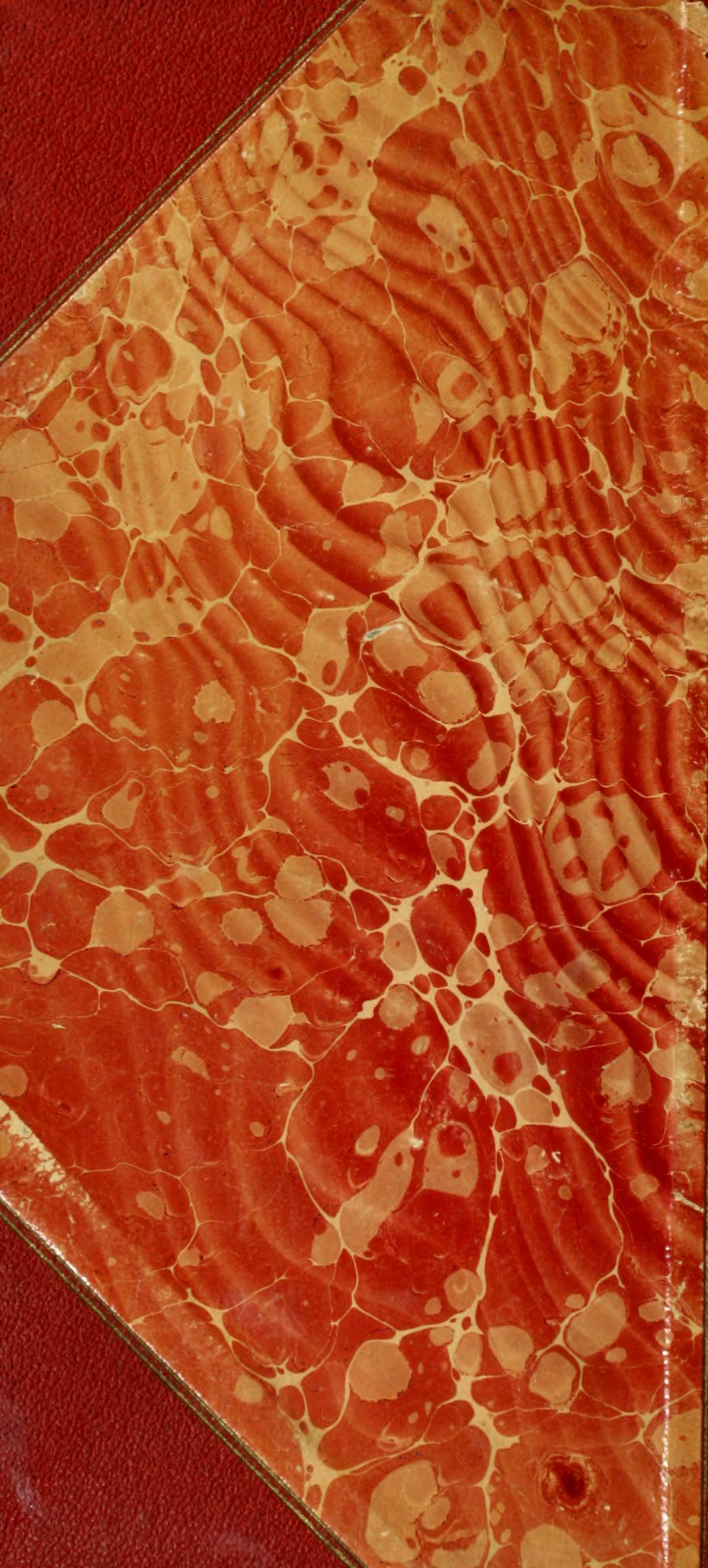
AFRIQUE FRANÇAISE.	I
SÉNÉGAL.	19
SOUDAN	33
COTE D'IVOIRE	91
BAHR-EL-GHAZAL	125
LE MARAIS	145



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT Baratier, Albert Ernest
165 Augustin
B2 A travers l'Afrique



UTL AT DOWNSVIEW

D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 25 03 04 019 1